MAD MOVIES

MAD MOVIES

PLUS FORT DU CINÉMA

AINT-ANGE
.O.S. FANTÔMES

ASSHERN
OBOTS
T JULIETTE

MEMORIES OF MURDER
RANDONNÉE POUR UN TUEUR

DEUX SŒURS
FAUX-SEMBLANTS

DOM : 5 € BEL : 4,80 € CH : 9FS CAN : 8,25CCAN ESP : 5 €
TVA : 6 € LUX : 4,80 € PORT CONT : 5 € RÉF : 2800CFA

FUYEZ, LES ZOMBIES SONT LÂCHÉS !

L'ARMÉE DES MORTS

LE FILM QUI A FAIT TREMBLER LE FESTIVAL DE CANNES

WONDERFUL DAYS ★ THE PUNISHER : LE FILM & LE COMIC BOOK ★
INTERVIEW CARRIÈRE JAMES ELLROY

EMBARQUEZ POUR UN NOUVEL OPUS DE VOTRE SÉRIE CULTE

FARSCAPE

SAISON 2

REJOIGNEZ À VOTRE TOUR L'ÉQUIPAGE DE MOYA
ET PARTEZ À LA RENCONTRE D'ÉTRANGES ALIENS, SUR DE NOUVELLES PLANÈTES,
POUR PARTAGER D'INCROYABLES AVENTURES INTERGALACTIQUES !

VF EN dts

SORTIE LE 3 JUIN LE VOLUME 3

À VENIR EN AOÛT LE VOLUME 4

BONUS DVD 6 • Galerie de photos • Les aliens : Sastaretski Cargn / Prince Clavor / Dregon Karzenova / Jenavian Charto (Jena) / Kahaynu / Princesse Katralla / Impératrice Novia / Conseiller Elkar Tyno / Ro-Na • Bande annonce saison 2 • Biographies des créateurs de Farscape

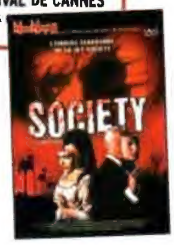
DVD 7 • Galerie de photos • Les aliens : Vorc Ravork / Grath • Les races aliens : Les Anciens / Les Acquarans / Les Clansmen / Les Delviens / Les Deneans / Les Halosians / Les Hynériens / Les Ilanics / Les Leviathans / Les Luxans • Portrait de Chiana VOST

G.C.T.H.V. DISTRIBUTION

EN AOÛT 2004, RETROUVEZ LE VOLUME 4 ET EN OCTOBRE, LE VOLUME 5 DE LA SAISON 2

VICTOIRES

MAD MOVIES
MEMORIES OF MURDER
SAINT-ANGE
CASSHERN
DEUX SŒURS
FUYEZ, LES ZOMBIES SONT LÂCHÉS !
L'ARMÉE DES MORTS
LE FILM QUI A FAIT TREMBLER LE FESTIVAL DE CANNES
WONDERFUL DAYS + THE PUNISHER : LE FILM &
INTERVIEW CARRIÈRE JAMES ELLROY



« Oh mon Dieu... Mais qu'avez-vous fait ?! » sont les premiers mots prononcés par un Michael Moore dubitatif, mais heureux, samedi 22 mai vers 19h30, lorsqu'il est monté sur la scène du Grand Palais pour récupérer la Palme d'Or que venait de lui décerner le Jury du 57ème Festival de Cannes, présidé par un Quentin Tarantino qui semblait très fier de lui. **Farenheit 9/11**, qui revient sur les attentats du 11 septembre en tirant à boulets rouges sur la famille Bush, est ainsi le premier documentaire à recevoir cette haute distinction en 40 ans. *« Vous voulez m'attirer des ennuis ? »* ajouta-t-il en plaisantant. Mais il n'est pas forcément le seul à qui cette Palme d'Or aurait pu ou pourrait attirer des ennuis. D'ailleurs, on imagine aussitôt assez facilement les nombreux coups de téléphone passés ce jour-là entre le bureau de Gilles Jacob (très certainement transformé en cellule de crise) et les différents Ministères concernés. Et c'est précisément en ce sens que cette nouvelle Palme d'Or prend toute son importance. Car elle représente en quelque sorte la victoire du cinéma et de la liberté (d'expression, ou autre) sur le business et la politique, qui entourent le 7ème art et vont de plus en plus de paire. Fidèle à lui-même, Michael Moore ne manquera d'ailleurs pas de le rappeler, voire de le souligner. Tout comme les membres du Jury, qui, pour la première fois dans l'histoire du Festival de Cannes, ont donné une conférence de presse collective dès le lendemain pour justifier leur choix. Un choix qu'on imagine des plus embarassants pour les exécutifs de Disney, eux qui venaient de demander à leur filiale Miramax, qui produit **Farenheit 9/11**, de ne pas le distribuer. En France, vous pourrez le découvrir dès le 7 juillet prochain, si tout se passe bien. Autre événement de ce palmarès, **Old Boy**, le nouveau polar tétanisant de Park Chan-Wook, lui aussi consacré par le Jury de ce dernier Festival de Cannes, qui lui a remis le Grand Prix pour ses qualités de mise en scène et sa direction d'acteurs irréprochable. Décidemment, cette année, la Croisette semble s'être définitivement encanaillée ! Surtout que le jour où était présenté **Old Boy**, une autre surprise attendait le public cannois, puisque, tout juste avant que ne sonnent les douze coups de minuit, une douzaine de zombies ont monté les marches du Palais pour aller présenter **L'Armée des morts**, le remake du cultissime **Zombie** de George A. Romero. Deuxième remake de l'année, après **Massacre à la tronçonneuse**, deuxième bombe ! Tout comme Marcus Nispel, le réalisateur Zack Snyder s'impose en bon gros fan de base du cinéma d'horreur et semble avoir très bien digéré la notion de remake. Car, à la surprise générale, **L'Armée des morts** n'en est pas vraiment un, mais plutôt une variation autour de l'œuvre de Romero. À l'instar de Nispel, Snyder choisit d'occulter les scènes les plus anthologiques de l'original, conscient qu'il ne sert à rien de refaire en moins bien ce qui existe déjà. À l'arrivée, **L'Armée des morts** est donc un remake plein d'humilité, décomplexé par rapport à son modèle, et donc très intéressant parce que malgré tout novateur. On ne peut donc que vous inviter à vous précipiter dans les salles qui le projèteront. C'est une bonne manière de bien commencer l'été, qui s'annonce très très chaud. Mais ça, on vous en reparlera en détail le mois prochain.

Damien GRANGER

Mad Movies Rédaction, Administration : 6, rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634
Fondateur : Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction :** Gérard Cohen **Rédacteur en chef :** Damien Granger (dgranger@mad-movies.com)
Secrétaire de rédaction : Arnaud Bordas (abordas@mad-movies.com) **Rédacteurs pour ce numéro :** Fathi Beddiar, Arnaud Bordas, Alexandre Bustillo, Manuel Colombier, Yannick Dahan, Cédric Delelée, David Doukhan, Julien Dupuy, Xavier Fournier, Christophe Lemaire, Stéphane Moïssakis (smoissakis@mad-movies.com), Jean-Pierre Putters, Bertrand Rougier, Stefan Rousseau, Fabrice Sapolsky, Julien Sévéon, Stéphane Thiellement, Marc Toullec
Correspondant aux Etats-Unis : Didier Allouch **Conception graphique :** I. Ferreira/Atipik (pao@mad-movies.com) **Iconographie :** Mathieu Roux
Photogravure: Unipag **Impression :** Léonce Deprez Z.I. 62 620 Ruitz.
Abonnements et anciens numéros : DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 29
Publicité : Sandrine Gueho Tél. : 01 44 635 632 Fax : 01 44 635 634 **Remerciements :** Michèle Abitbol-Lasry, Yves Barast, Sophie Bataille, Marie Anne Benardais, Daniel Bouteiller, Eric Bufkens, Michel Caputo, Agence Cat's, Carole Chomand, Pascal Colinet, Anne Crozat, Françoise Dessaigne, Brigitte De Zelicourt, Hervé Dupont, Isabelle Duvoisin, Sylvie Forestier, Marie-Laure de Frescheville, François Frey, Benjamin Gaessler, Jérôme Jouneaux, Emmanuelle Klein, Christophe L., Séverine Lajarrige, Anne Lara, Pascal Launay, Frédéric LeBihan, Olivia Malka, Sophie Martins, Floriane Mathieu, Karine Mestrejean, Jean-Claude Michel, Murielle Montclair, Céline Petit, Christelle Pavard, Mélanie Perrier, Laurent Renard, Matthieu Rey, Stéphane Ribola, Christopher Robba, Olivier Scamps, Brigitte Semler, Valérie Taillefer, Aude Thomas, Jean-Pierre Vasseur, Jean-Pierre Vincent.
Commission paritaire : N° 0707 K 81858 **ISSN :** N° 0338-6791 **Dépôt légal à parution Directeur de la publication :** Benjamin Cohen
Editeur : Custom Publishing France SAS au capital de 40 000 € - RCS Paris : B 394 412 928.
Principal actionnaire : Fairway sarl.

La publication comporte une série limitée diffusée partiellement en kiosques et par abonnements, accompagnée du film **Society** en DVD au prix de 9,90 € pour le pack dont 2,50 € pour le DVD qui ne peut être vendu séparément. Accord parental souhaité. Le DVD seul peut être acquis au pris de 9,90 t chez Movies 2000, 49 rue de la Rochefoucauld, 75009 Paris, dans la limite des stocks disponibles.

Imprimé en France/Printed in France

SOMMAIRE 165

Casshern

Saint-Ange

Memories of Murder

The Punisher

Deux sœurs

RUBRIQUES

3 Édito
6 Courrier des lecteurs
8 Notules lunaires
12 Notules asiatiques
14 Festival
18 Dans les griffes du cinéphage
24 Avis chiffrés
25 Abonnement
91 Fantastic Guide
98 Petites annonces

28 CASSHERN

Le cinéma japonais ne nous avait jusque-là pas habitué à sortir le grand jeu et concurrencer les blockbusters américains sur le terrain de la surenchère visuelle. **Casshern** semble cependant inverser la donne en se posant comme un bon gros film de S-F visuellement splendide et thématiquement riche précédé d'une réputation en béton armé. Le petit Julien Sévéon nous en parle ici dans une preview bourrée à craquer de photos et d'infos qui font saliver.

34 L'ARMÉE DES MORTS

Faire un remake de **Zombie** (élu meilleur film de tous les temps vendu dans Mad Movies) était déjà gonflé, mais prendre le contre-pied global du chef d'œuvre de Romero pour en tirer une série B pleine de bruit, de fureur et rien d'autre, fallait le faire. Tandis que Big Dam Granger va demander des comptes au réalisateur Zack Snyder, Alexandre Bustillo nous livre ses impressions délicates et finement énoncées.

42 SAINT-ANGE

Premier film français intégralement fantastique de l'année 2004, **Saint-Ange** est ici défendu par son réalisateur Pascal Laugier, et par le sémillant et baraqué David Doukhan, dont les petits muscles ont servi d'arguments de poids quand il a fallu qu'il défende ce film envers et contre tous les membres de la rédaction. Et heureusement qu'on a tous la sécurité sociale ici !

48 MEMORIES OF MURDER

Le cinéma de la Corée du Sud s'impose de plus en plus sur nos écrans, et ce **Memories of Murder** vient démontrer l'incroyable vitalité du genre tel qu'il est représenté là-bas. Julien Sévéon, notre petite kickboxeuse à nous, prend la défense de ce polar qui n'a pas vraiment besoin de lui, puisqu'il est précédé d'une très bonne réputation...

52 THE PUNISHER

Avant de lancer l'offensive **Spider-Man 2** le mois prochain, Marvel nous envoie sa nouvelle adaptation des aventures du Punisher. Non seulement il en faut plus pour calmer un Moïssakis adepte de l'auto-justice (il a éradiqué sans pitié la colonie de cafards qui avait bouffé ses Chocapics !), mais il se trouve en plus que le film rate clairement sa cible en tirant de l'autre côté. Et pour bien le prouver, les excellents Sapolsky et Fournier nous font un historique du comics, démontrant bien que le Punisher papier n'a rien à voir avec le Pleurnicheur du grand écran !

58 DEUX SOEURS

Le Grand Prix du festival Fantastique de Gérardmer 2004. Et qui dit Corée, dit forcément Sévéon, le seul blancos sponsorisé par l'ambassade française du pays, qui se retrouve bien dans l'intrigue du film puisqu'il a toujours déploré lui-même le manque d'une sœur lui permettant de se mettre en phase avec son côté féminin. Pour se consoler, il est parti interviewer le réalisateur Kim Jee-Woon.

62 WONDERFUL DAYS

Après le policier et le fantastique Coréen, voici la partie science-fiction avec ce **Wonderful Days** de très bonne réputation. Et comme il s'agit d'un animé, c'est l'incroyable Bertrand Mamadou Rougier qui a réussi à mettre une banane à Sévéon et lui voler sa carte de membre du parti communiste coréen pour aller interviewer le réalisateur du film. Le caractère d'un homme se dévoile toujours dans les cas de forces majeures.

66 INTERVIEW CARRIÈRE : JAMES ELLROY - 2EME PARTIE

Deuxième partie de l'interview de James Ellroy par Fathi Beddiar. Au menu des questions : *« Quel film de flics tu préfères ? »*, *« Comment tu portes ton flingue ? »* ou encore *« Pourquoi t'as pas encore écrit sur telle groupe d'élite du LAPD ? »*. Blam !

96 FILM DÉCRYPTÉ : CHROMOSOME 3

La réputation de **Chromosome 3** est quant à elle toute faite, mais bizarement, Mad n'avait pas encore fait de film décrypté dessus. Les membres de la rédaction étant tous atteints du syndrome contenu dans le titre de l'œuvre, c'est vers Stefan Rousseau qu'on se tourne pour un décryptage intelligent du film de Cronenberg. Ah ben oui, c'est comme ça !

Enfin une bonne tranche d'action...

Playmag 4/5
"une bombe"
Consoles + 92%
"un Must !"
MOX 19/20
"un vrai chef d'œuvre"
Joypad 9/10
"le meilleur titre du genre"
Gamekult 9/10
"le meilleur jeu d'action sur Xbox"

Vous êtes Ryu Hayabusa, un redoutable ninja et l'unique survivant d'un clan décimé par l'armée de l'Empire de Vigoor. L'heure de la vengeance a sonné et vos ennemis doivent payer. Vous êtes le seul à pouvoir terrasser les tyrans et faire chuter l'empire maléfique. Déchaînez votre fureur et affûtez vos armes, le combat sera sans pitié...

NINJA GAIDEN®

EXCLUSIF XBOX

www.ninjagaidengame.com

TECMO | 100% GAMES

XBOX LIVE

www.xbox.com/fr

© Microsoft Corporation. Tous droits réservés. Microsoft, Xbox, les logos Xbox et Xbox Live sont soit des marques de Microsoft Corporation, soit des marques déposées de Microsoft Corporation aux États-Unis d'Amérique et/ou dans d'autres pays. Ninja Gaiden® © Tecmo LTD Team NINJA 2003. Le logo Tecmo est une marque déposée de Tecmo LTD. Team Ninja et le logo Team Ninja sont des marques déposées de Tecmo LTD.

COURRIER DES LECTEURS

COMME PROMIS, OUTRE UNE MISSIVE ENTHOUSIASTE SUR LA BOMBE DE TARANTINO, NOUS REVENONS CE MOIS-CI SUR LE FILM DE MEL GIBSON AVEC UNE LETTRE INDIGNÉE MAIS PLEINE D'HUMOUR À LAQUELLE IL NOUS A SEMBLÉ BON DE RÉPONDRE D'UNE MANIÈRE À PEU PRÈS REPRÉSENTATIVE DE L'ENSEMBLE DE LA RÉDACTION.

LOVE BILL

Cher Mad Movies,
Un homme et sa muse. De là est partie une aventure qui aboutira sur un film coupé en deux : **Kill Bill**. Deux volumes autant visuels qu'émouvants. Et là où Tarantino est incontestablement un des meilleurs de sa génération, c'est qu'il maîtrise tellement son sujet que **Volume 2** nous prend à revers et nous met une grande claque dans la tête, à grand renfort de dialogues « tarantinesques » et de longs silences « léoniens ». Mais les détracteurs de Tarantino vous diront que son film n'est qu'un énorme mixeur où il s'est amusé à voler le cinéma d'antan. Bien sûr qu'il vole des plans entiers mais bon sang, quelle maîtrise et quelle fluidité dans la mise en scène. On peut-être un gros bourrin et aimer les gunfights à tout va (comme moi...). Mais comment rester insensible devant une scène comme celle où Uma Thurman se souvient de son apprentissage, où elle commence à défoncer le cercueil telle une lionne, tout en écoutant l'Arena de Morricone, musique plus qu'émouvante ? Et David Carradine qui s'en va au loin pour mourir cinq pas plus tard, une mort majestueuse. Plus je vois ce film, et plus je pleure de joie, de tristesse ou plutôt de frustration de ne pas être né plus tôt pour voir dans les salles ce cinéma de genre aujourd'hui méprisé.
Le périple s'arrête ici, en compagnie d'un réalisateur au génie intemporel et d'une déesse à la chevelure d'or aussi impitoyable envers ses ennemis qu'émouvante au possible devant sa fille. Allez, j'y retourne.

Big Daddy Mars

Nous avons reçu plusieurs lettres positives concernant **Kill Bill Volume 2**, *mais le manque de place nous empêche de les passer. D'ailleurs, beaucoup de membres de la rédaction attendent impatiemment de pouvoir le voir d'une traite, puisque la sortie de la version complète (celle diffusée à Cannes) est prévue pour la fin de l'année en salles (et en DVD par ailleurs). Mais bon, d'ici là, nous aussi on y retourne !*

COMMENT NOUS ÉCRIRE ?

Par courrier : Mad Movies,
Courrier des lecteurs,
6 rue Rodier, 75009 Paris.
Par e-mail : info@mad-movies.com
Tél. : 01 44 635 635.
Fax : 01 44 635 634

LE CHAT MAD MOVIES

Créé par Bruno Provezza, (plus connu sous le nom de Peav, et parfois, Bolo...) le chat Mad Movies permet aux lecteurs de dialoguer en direct entre eux, et aux rédacteurs de la revue de faire comme s'ils travaillaient au bureau. Pour découvrir ce petit coin de paradis, un accès direct est disponible sur la homepage du site Mad, à l'adresse www.mad-movies.com
Sinon, allez sur www.free.fr : choisissez « chat », entrez votre nom, connectez-vous. Puis tapez /join #madmovies. Et voilà.

L'éditeur de la publication n'est pas responsable du contenu des opinions exprimées sur le forum qui reste sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

CRUCIFIÉ !

Salut les Mad !
Eh, les gars, qu'est-ce qui se passe ? Vous avez pris une cuite à l'eau bénite ou quoi ? Et vas-y que je te compare **La Passion du Christ** à un *« film d'horreur »* (padre Bustillo), voire *« gore »* (frère Granger), le jugeant même *« passionnant »* (son éminence Bertrand Rougier). Dis donc JPP, qui t'es allé chercher pour reprendre le flambeau du Mad que j'exhibais toujours fièrement avec Charlie-Hebdo sur le comptoir de la Maison de la Presse ? Heureusement que le Rallouch vient jouer les exorcistes dans ce beau bordel. À croire que vous avez été rachetés par Radio Courtoisie ! Après tout, vous avez le droit de penser ce que vous voulez. Y'aurait beau jeu que je vous en empêche. Ce qui me gêne, c'est qu'il est clair que vous cherchez à tout prix, quitte à nier l'évidence, à positionner votre critique du film « en marge » par rapport au reste des médias. Voir pour cela l'avis du Chanoine Moïssakis... Mais alors, du coup, vous voilà en train de cautionner un film-piège, une terrifiante œuvre de propagande. Et là, malaise... Évidemment, ceux qui reprochent l'antisémitisme du film de Mel Gibson commettent un grossier malentendu. Admettons la maladresse du cinéaste, qui filme ici un profil de Juif à nez crochu, là un splendide gros plan des 30 dollars... pardon... deniers balancés à Judas, ce sale traître cupide... Les attaques sur le fond du film étaient, au mieux hors-sujet, au pire hystériques... En tout cas, elles ont bien arrangé Gibson qui a ainsi pu se poser en cinéaste-martyr, en auteur maudit interdit d'exposer sa « vision ». Et quelle vision. Une vision traditionnaliste, rance de la foi catholique, qui fleure bon la sueur de soutane et la messe en latin, et qui repose sur les principes chers aux adeptes de Mgr Lefebvre : nous sommes tous coupables de la mort de Jésus, regardez comment il a souffert à cause de nous, bande de salauds. Une vision qui, esthétiquement, nous renvoie aux figurations doloristes du moyen-âge, oui du moyen-âge. Alors vous du coup, vous vous la jouez : *« On n'est pas dupes, on n'est pas comme tous ces cons, on va juger l'œuvre elle-même. »*. Et c'est là que la critique de Bordas m'a laissé bouche-bée. À la lire, on croirait que **La Passion du Christ**, c'est un film de super-héros. Ni plus, ni moins. Vous voulez à tout prix faire entrer le Christ-Barbecue de Gibson dans le film de genre avec une vaseline périmée. Je préfère passer sur l'énoncé des références picturales, qui ne sont là que pour produire de l'imagerie. Je suis cependant choqué par l'analogie avec la *Passion selon Saint-Mathieu* de Bach, qui n'est pas une œuvre de propagande, elle, mais une pure œuvre mystique, qui n'a qu'une inspiration : le Sacré... Mais j'en arrive à cette phrase proprement extraordinaire : *« Un plan qui renvoie aux oubliettes des décennies d'imagerie post-hippie pour mieux restituer le personnage dans sa grandeur mythologique. »*. Nous y voilà... Padre Bordas, tout à sa transe extatique, se met à tout mélanger : mysticisme, mythologie, sacré et métaphysique. On croirait lire Sa Sainteté Moïssakis parlant de **Spider-Man**. Allez, pour être gentil, je dirais que Bordas joue les naïfs. Dites, si en 1936, vous aviez vu **Les Dieux du stade** de Leni Riefensthal, auriez-vous occulté sa dimension idéologique pour encenser sa force mythologique alliée à une audace formelle hors du commun ?

Gibson ne cache pas sa volonté évangélique. Et pour propager la vision de la foi catholique à laquelle il adhère, il utilise le plus vieux moyen du monde. Si les dogmes du catholicisme se sont tellement propagés en Europe, c'est parce que l'Eglise a su les rendre déchiffrables, même aux illettrés, notamment par une imagerie fortement évocatrice, comme sur les tympans des cathédrales, ou grâce aux mystères joués sur les parvis de ces mêmes édifices. Gibson élimine de son film toute possibilité de réflexion.
Le recoure aux langues « d'origine » est là pour rappeler que ce qui compte, c'est… l'imagerie. À l'origine, le film ne devait pas être sous-titré, et curieusement, la seule réplique qui n'est pas traduite est : *« que son sang tombe sur nous et sur nos descendants »*.
Du reste, on avait compris le message… Le corps de Jésus projette son hémoglobine sur absolument tout ce qui bouge, jusqu'au paroxysme : l'« éjaculation » finale sur le soldat romain qui lui transperce le côté droit d'un coup de lance. Pas étonnant alors que la mise en scène du film soit extraordinaire, et file droit au cœur. La photographie est digne des plus grandes œuvres de l'Art Pompier du XIX[ème] siècle, les maquillages sont d'un réalisme insensé, et la musique de John Debney (qui prétend avoir combattu le Diable pendant qu'il la composait… Satan l'habite !), quand elle ne pompe pas outrageusement Peter Gabriel, sait appuyer au bon endroit, au bon moment. Mais tout cela n'est pas gratuit. Comme toutes les œuvres de propagande, **La Passion du Christ** est un film, certes bardé de défauts, mais en tous cas infiniment plus émouvant et plus sincère, interrogation pour le coup mystique et mise à l'épreuve par Paul Schrader et Martin Scorsese de leurs fois respectives. Ce film nous montre un Jésus tentant d'échapper à sa prédestination. Exactement ce que Gibson, qui se prétend fidèle aux Evangiles, occulte dans son film, à l'exception d'un ou deux flashs-backs dont un, anthologique, où Jésus devient un vendeur au rayon bois de Leroy-Merlin. Si ça, c'est une vision « post-hippie », je veux bien être flagellé par Debbie Rochon.
(désolé Jean-Michel mais à partir de « Comme toute œuvre de propagande… » jusqu'à ici, il est impossible de comprendre de quoi tu parles, s'il s'agit de **La Passion du Christ** *ou de* **La Dernière tentation du Christ***…)* Le Christ de Mel n'a rien de sacré, il renvoie aux dogmes traditionalistes et culpabilisateurs de toute une frange du catholicisme prête à brûler des œuvres qu'elle juge pornographiques (dont bien des films défendus dans ces mêmes pages, c'est un comble tout de même), mais qui n'a rien à redire au spectacle franchement dégueulasse de la lascération interminable du corps d'un homme. Quant à l'évocation « flash » de la résurrection, en plus d'être franchement ridicule, elle enfonce le clou, si je puis dire…
D'ailleurs Frère Delelée, avec une merveilleuse candeur, note que la musique qui l'accompagne *« fait figure d'appel au combat »*. Et bien voilà !
« Jesus : the revenge » : cette fois-ci, ça va chier ! On croirait un sketch des Inconnus… ou une messe de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Allez, désintox' pour tout le monde !
Et rendez-vous compte simplement qu'un tel film ne peut être jugé en séparant son esthétique de son propos. Là, en l'occurence, Gibson a la malignité d'employer une forme qui éveille la curiosité du plus grand nombre, notamment chez les amateurs du « plus fort du cinéma », dans le but de provoquer une adhésion viscérale à des dogmes poussiéreux plus que discutables.
Pour conclure, je vous trouve sacrément gonflés de vous en prendre aux critiques « idéologiques » du film de Gibson quand vous-mêmes descendez en flamme le beau **Big Fish** de Burton à coups d'arguments presque exclusivement politiques.
Au prochain numéro, tout de même.
Mon irritation à propos du Gibson ne remet pas en cause ma fidélité (je suis un de vos paroissiens depuis 1989).
Vous faites un superbe boulot, surtout quand on jette un coup d'œil vers les autres chapelles.

Jean-Michel Cavrois, Lens

Rassure-toi, Jean-Michel, nous ne sommes pas tous tombés dans le grand bénitier et on ne va pas te servir désormais toutes nos critiques en latin. Chez Mad, on a toujours l'habitude d'écrire, comme toi, ce qu'on pense. Si un certain nombre d'entre nous ont apprécié les qualités de ce film, il est légitime qu'ils l'expriment avec leur style et leurs tripes. On s'est bien posé la question de savoir si ça méritait un débat « pour ou contre ». Nous serions alors tombés dans le piège d'une polémique téléguidée sur l'intégrisme catholique du réalisateur et sur un prétendu boycott de distribution, habileté marketing qui n'a servi qu'à faire gonfler la rumeur autour du lancement. En réalité, la vision hyperréaliste de la mort du Christ de Gibson n'a rien d'intégriste par rapport à tout ce qui a pu être montré ou fantasmé sur le sujet. Quant à Tarak Ben Amar, il avait été choisi depuis longtemps par Gibson pour distribuer le film en France et il en avait les moyens, associé sur l'affaire à Berlusconi et, par ailleurs, proche de Patrick Le Lay. Reste le film, révulsant, émouvant ou édifiant, c'est selon. Le seul scandale de cette **Passion**, *pour certains, c'est que Gibson ait pu fait autant d'argent sur l'interminable agonie d'un homme juste. À sa décharge, il s'est lancé tout seul dans l'aventure et en a récolté les bénéfices. Il faut dire que l'Eglise lui avait déjà montré le chemin 2000 ans auparavant…*
Pour autant, quoi qu'on pense du film de Gibson (et certains ici-même ne l'aiment pas), il nous semble malvenu de considérer qu'il s'agit là d'une œuvre de propagande : Gibson ne travaille pas pour un régime dictatorial et meurtrier, il a simplement réalisé un film qui découle de sa foi. Bref, arrêtons les sempiternelles références aux années 40 et considérons un film pour ce qu'il est. Et effectivement, c'est bien de cinéma dont il est question et c'est ce que semble avoir oublié l'ensemble de la critique. Oui, le propos de Mel Gibson est de produire de l'imagerie : c'est là la définition (peut-être trop souvent oubliée) du cinéma. Ici, à Mad, la seule politique de la maison est de juger un film avant tout pour ses qualités cinématographiques. Voilà.
Et maintenant, va en paix. Amen.

SPÉCIAL DÉDICACES CHEZ ARKHAM !

Groupe de Punk-Indus-Techno-Dancecore français, Punish Yourself sort actuellemetn son troisième album, accompagné d'une bande-dessinée qui vient illustrer leur musique, influencée aussi bien par les Stooges que par la Techno Hardcore ou encore Ennio Morricone. Les auteurs de cette bande dessinée, Aleksi, Isha, Denis GRRR, Piéro et Daniel Ballin, seront tous ensemble en séance de dédicace le samedi 26 juin de 16h à 19h à la librairie Arkham. Une bonne occasion de découvrir leur œuvre et de les rencontrer !
Pour tout renseignement : Arkham, 15 rue Soufflot, 75005 Paris (01 40 51 82 55).

THE VILLAGE
L'APPEL DE LA FORÊT

M. Night Shyamalan, on le sait, a toujours entretenu le plus grand mystère autour des films qu'il tournait. Mais autant l'argument de **Signes** pouvait être facilement deviné grâce à l'image des crop-circles, immédiatement évocatrice des OVNI, autant celui de **The Village**, attendu pour le 30 juillet aux USA, est impénétrable. Et c'est tant mieux parce que ce parti pris va à l'encontre du public fanboy actuel, qui veut absolument tout savoir sur les films avant de les voir. Le peu d'éléments dont on dispose, outre un trailer austère mais flippant, se résume à ça : l'histoire se déroule à la fin du XIX[e] siècle à Covington, un village de Pennsylvanie entouré par une forêt, laquelle abrite une race de « créatures mythologiques » avec laquelle les habitants cohabitent en harmonie. Une apparente tranquillité qui doit sa stabilité au fait que les hommes ne pénètrent pas dans les bois, et que ces êtres mystérieux n'en sortent pas. Si cette règle venait à être transgressée, la cloche du village se mettrait à sonner. Et voilà qu'un jour, de mystérieux symboles rouges apparaissent sur les portes des maisons, et que le glas retentit…

La grande question qu'on se pose, c'est bien sûr de savoir quel type de créatures hantent les bois. Là-dessus, aucune info, et les rumeurs sont légion : fées, goblins, licornes, dragons, loups-garous… On peut faire confiance à Shyamalan pour une révélation surprenante allant crescendo. Doté d'un casting de prestige (Joaquin Signes Phoenix, Adrien Brody, William Hurt, Brendan Gleeson, Ashton Kutcher, Sigourney Weaver) et d'une musique paraît-il hallucinante du fidèle James Newton Howard, **The Village** (qui avait pour titre **The Woods** avant que Lucky McKee, le réalisateur de **May**, ne tourne un film du même nom) semble bien parti pour nous coller une trouille de tous les diables.

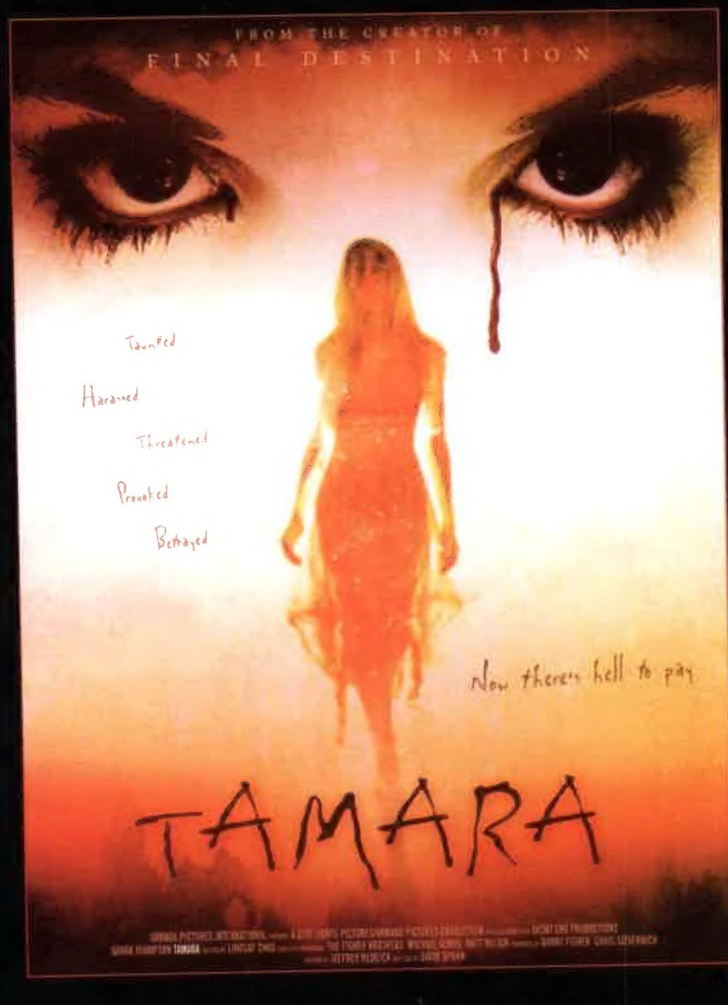
Cédric DELELÉE

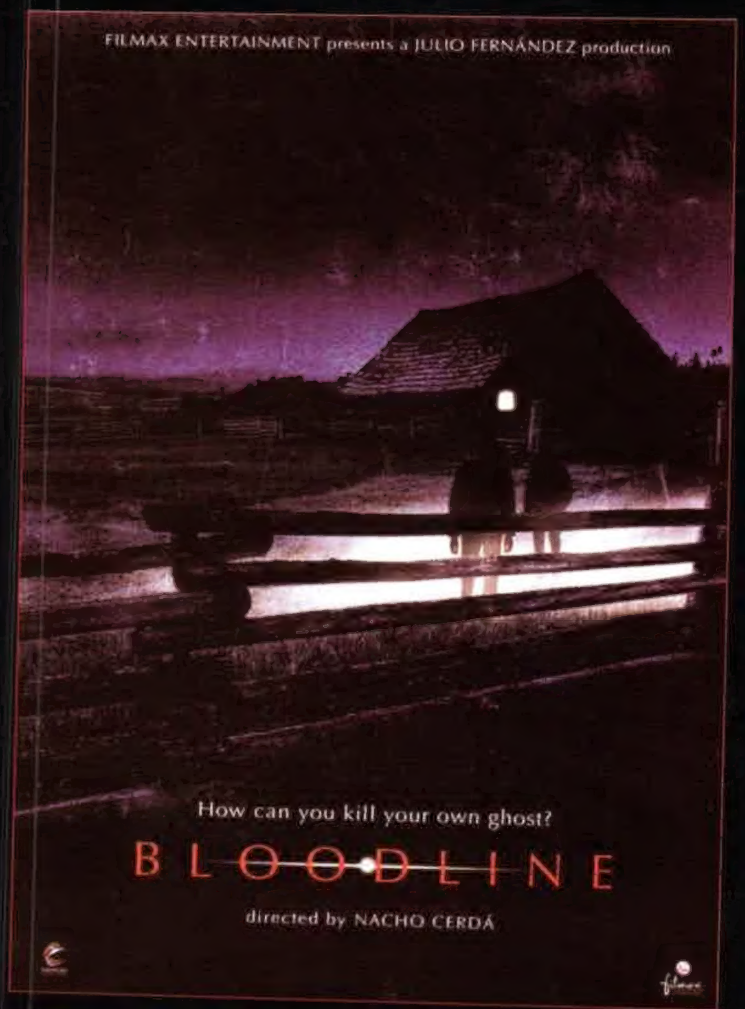
NOTULES LUNAIRES

Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information du fantastique.

■ Écrit par Jeffrey Reddick, le scénariste de **Destination finale**, et réalisé par David Sporn, **Tamara** s'intéresse à la jeune fille qui porte ce nom. Rejetée par ses camarades de lycée, elle subit brimades et humiliations à cause de son physique ingrat. Une vilaine pom-pom girl, qui s'est aperçue que Tamara était amoureuse de son prof d'anglais, décide de lui tendre un piège avec l'aide de son boyfriend, dont Tamara a égratigné la réputation dans le journal du lycée. Celui-ci appelle Tamara en se faisant passer pour le prof de ses rêves, en lui disant de l'attendre dans une chambre d'hôtel nue sur le lit. La jeune fille obéit, emmenant avec elle un grimoire de sorcellerie dont les invocations sont censées la rendre belle et désirable. Lorsque ses bourreaux surgissent et qu'elle découvre le guet-apens, il y a bousculade et sa nuque se brise, la tuant net. Mais du sang a coulé sur le livre maudit, et le lendemain, elle déboule en cours d'anglais, devenue monstrueusement bandante et avide de vengeance. Sarah Thompson incarne ce joli fantôme, après avoir été remarquée dans **Sexe Intentions 2** et ***Angel***.

■ Michael Berryman, le chauve timbré de **La Colline a des yeux**, est content : Andrew Getty lui a offert un rôle en or dans **Storyteller**, également fréquenté par Fred Koehler (***Disparitions***), Sean Patrick Flannery (***Dead Zone***, la série) et Dina Meyer (**Starship Troopers**). Il y sera le Cadavre, un être inquiétant (et chauve, donc) qui hante les rêves d'un jeune serial killer, le film évoquant les meurtres du point de vue




FILMAX ENTERTAINMENT presents a JULIO FERNÁNDEZ production
How can you kill your own ghost?
BLOODLINE
directed by NACHO CERDÁ

du tueur en mettant l'accent sur la description de ses troubles psychologiques. Il est pas difficile, Michael Berryman.

■ Après qu'**Oblivion**, le film qu'il devait tourner pour la Fantastic Factory, soit resté à l'état de trailer, faute de financement, Nacho Cerda s'attaque pour la même firme à **Bloodline**. Une jeune femme effectue un long voyage dans le but de lever le voile sur le mystérieux passé de sa famille. Sa quête la conduit jusqu'à une ferme abandonnée, censée avoir appartenu à ses parents. Elle s'y installe et réalise avec terreur que les lieux sont hantés par des fantômes, dont… le sien. Une fois ce film bouclé, Cerda, connu pour être suspecté d'avoir tourné la célèbre autopsie de l'alien de Roswell, devrait enchaîner sur **Oblivion**. Souhaitons déjà que **Bloodline** ne soit pas un projet avorté…

■ Après **Screaming Dead**, Brett Piper retrouve les pouliches de Shock-O-Rama pour **Bite Me!**, qui se déroule dans un club de strip-tease. Après qu'on y ait livré de la marijuana génétiquement modifiée, ses consommateurs s'aperçoivent que l'herbe est accompagnée d'insectes géants, traqués par un agent fédéral avec des gros nichons. Les bêtes grossissent et se mettent à dévorer tout le casting, où l'on retrouve les

très bandantes Erika Smith, Caitlin Ross et surtout Misty Mundae. Ça va becter du silicone!

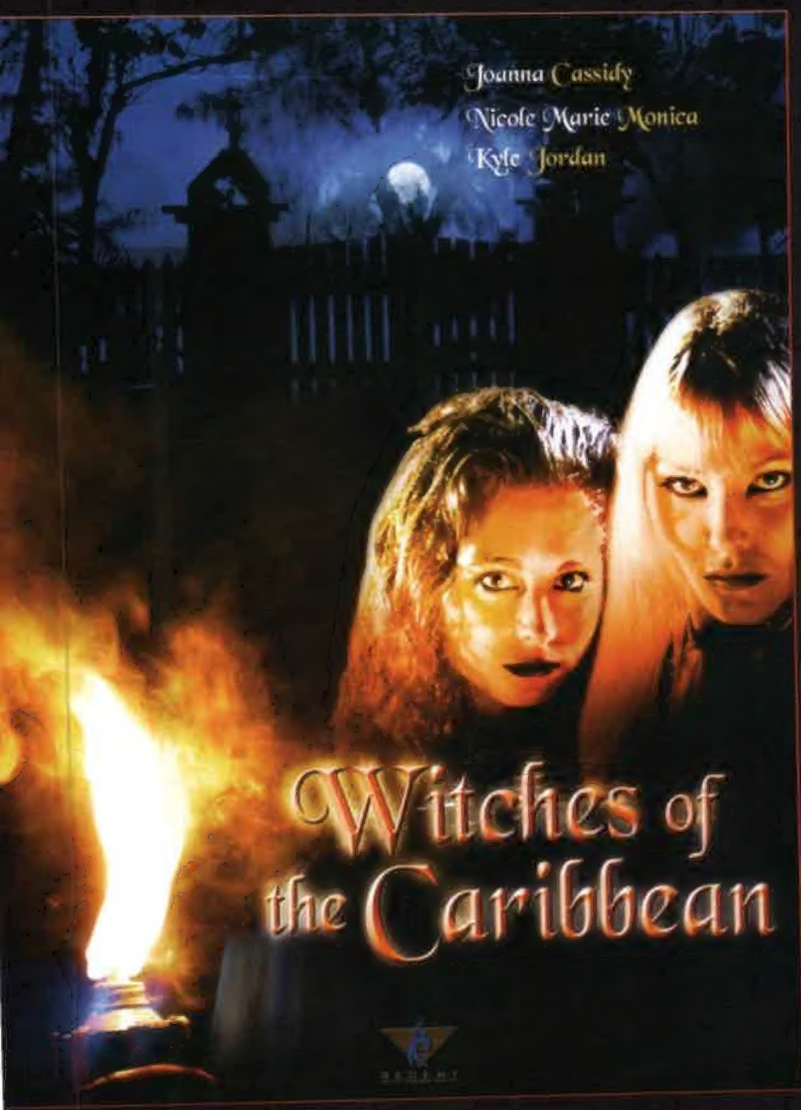
■ Qu'arrive-t-il à David DeCoteau? Le voilà qui délaisse les jeunes éphèbes pour tourner un film avec… des filles! Angela, une ado de 17 ans, est hantée par un cauchemar où elle voit une sorcière du XVI[e] siècle brûlée sur une plage par des villageois. Elle s'inscrit à un programme d'aide pour teenagers à problèmes et part effectuer un séjour thérapeutique sur une île tropicale. Elle y fait la connaissance de Bethany, une fille de son âge persua-

BATMAN BEGINS AUX SOURCES DU MYTHE

La franchise **Batman** avait sérieusement besoin d'un coup de fouet, surtout après les lightshows hystériques de Joel Schumacher. Warner s'est donc décidé à la relancer de façon intelligente, après que Wolfgang Petersen ait déclaré forfait pour le projet **Superman vs. Batman**, préférant le pagne à la cape en allant tourner **Troie**, et qu'une flopée d'autres noms aient été évoqués (Clint Eastwood, David Fincher, Darren Aronovsky, etc.). C'est donc finalement à un jeune réal talentueux qu'a été confié **Batman Begins**, puisqu'il s'agit de Christopher Nolan, réalisateur de **Memento** et **Insomnia**, deux titres qui a priori ne le destinaient en rien à aborder le comics, si ce n'est qu'ils révélèrent son aptitude à s'intéresser à des personnages psychologiquement instables. Quant à l'interprète de Bruce Wayne, il va au très charismatique Christian Bale (**Equilibrium**, **Le Règne du feu** et bien sûr **American Psycho**), après qu'il ait bien failli échoir à Guy Pearce sur la demande de Nolan. Le casting sera d'ailleurs une des grandes forces du film, puisqu'il est carrément incroyable: Ken Watanabe, qui bouffait tout cru Tom Cruise dans **Le Dernier samouraï**, est Ra's Al Gul, l'ennemi juré du caped crusader. Le très british Michael Caine est Alfred, le fidèle majordome de Bruce Wayne. Sans oublier Morgan Freeman, l'adorable Katie Holmes, le bedonnant mais impérial Rutger Hauer (merci ***Smallville***), Cillian Murphy (**28 jours plus tard**), Gary Oldman et Liam Neeson, qui retrouve l'univers du comics des années après son rôle dans le génial **Darkman** de Sam Raimi. Quant à l'histoire, écrite par David Goyer (**Blade**) en collaboration avec Nolan, elle reprend le personnage dès son enfance et fait table rase des précédentes adaptations à l'écran. Nous découvrons donc un jeune Bruce Wayne orphelin, qui se rend en Asie pour chercher de l'aide auprès de Ra's Al Gul, chef d'une secte ninja. De retour à Gotham City après qu'on lui ait enseigné l'art du combat, il découvre que la ville baigne dans le crime et la corruption, et qu'on tente de lui ravir son héritage. Mais le manoir familial dissimule une cave dans laquelle Bruce va se forger une nouvelle identité, celle d'un justicier nommé Batman…

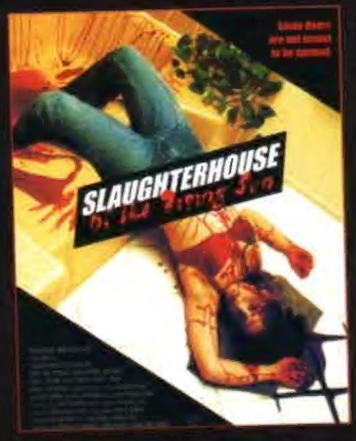
Produit par Larry Franco (plein de Carpenter, **Batman le défi**, **Hulk**) et décoré par le production designer de **Hellboy**, **Batman Begins**, dont le look semble très proche du récent (et superbe) comics de Jim Lee, est prévu pour le 17 juin 2005 aux USA. Quant aux fans de Danny Elfman, qu'ils soient rassurés: il y a de très grandes chances pour qu'il participe au projet…

Cédric DELELÉE



dée d'être une sorcière et qui occupe ses loisirs à séduire ses jolies camarades (ah, ben oui, t'allais pas nous faire un film hétéro, quand même, David...). Angela se rend compte que ses rêves sont en fait des souvenirs d'une vie antérieure, et qu'elle était parmi ceux qui ont brûlé la sorcière, laquelle s'est réincarnée en Bethany. Tout se jouera sur la plage où eut lieu le supplice des siècles auparavant. Seule actrice connue de ce **Witches of the Caribbean**: Joanna Cassidy (**Ghosts of Mars**), les autres étant de jolies poulettes certainement promises à une grande carrière.

■ **Slaughterhouse of the Rising Sun**, réalisé par Vin Crease, remporte la palme du film le moins alléchant du mois: nous sommes en 1971 et une actrice est victime de visions troublantes sur le plateau de son nouveau film. Après un séjour à l'hosto, elle se retrouve, allez savoir comment, paumée dans le désert. Elle est recueillie par une bande de marginaux nomades (des marginomades, ça va plus vite) et ils vont tous squatter une baraque abandonnée réputée maudite. C'est alors que les visions de la comédienne ratée recommencent à se manifester et que ses congénères se font massacrer les uns après les autres. Et on nous annonce ça comme un mélange de **Massacre à la tronçonneuse** et de **Halloween**... Ben voyons.



■ Abonné au porno soft, Ralph Portillo, par ailleurs responsable de **The Ghost Club**, signe **One of Them**, interprété par Richard Anthony Crenna. Oui, le fils de Richard Crenna, déjà aperçu dans **Predator 2**, **La Prison de verre** et *Roswell*. L'intrigue est plus nébuleuse: le film se passe dans l'enceinte de la Marquez Academy, où un homme est à la recherche d'un membre de sa famille. Chemin faisant, il tente de percer le mystère des « Chosen Ones », une secte qui sévit à l'intérieur même de l'université...

■ Dans **Campfire Stories**, avec Jamie-Lynn Sigler (***Les Soprano***), deux ados en virée forestière s'arrêtent pour porter assistance à une jeune femme tombée en panne. Ils s'enfoncent dans les bois, espérant y trouver une station-service (ben oui, ils sont un peu cons, faut dire, mais c'est normal, ils sont ados...). À défaut d'essence, ils tombent sur un garde forestier qui, la nuit venue, leur conte des histoires au coin du feu, parlant de docteurs déviants et de spectres indiens. Puis il leur propose de jouer à action et vérité, et là, tout dérape dans le sang et la tripaille!

LES INDESTRUCTIBLES, SHARK TALE ET ROBOTS L'ÂGE DE LA SYNTHÈSE

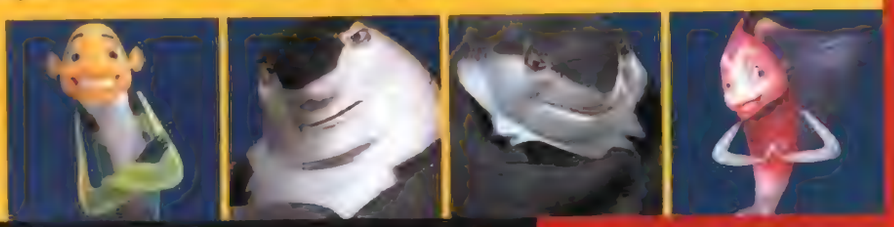
LES INDESTRUCTIBLES. Écrit et réalisé par le génial Brad Bird (**Le Géant de fer**), le dernier né de l'écurie Pixar est indéniablement le projet d'animation le plus excitant depuis des lustres. Narrant les aventures d'une famille de super-héros excentriques en mélangeant délire burlesque à la Pixar et super-héroïsme post-moderne à la *Watchmen*, ce gros budget (90 millions de dollars) très ambitieux marquera l'avant-dernière collaboration entre la « boîte à idées » et Disney. En effet, après le projet **Cars** (un film dont les héros sont des bagnoles), Pixar reprendra sa liberté et devrait voler vers d'autres horizons (on parle d'un conrat avec Marvel Studios). Sortie France le 24 novembre 2004.

SHARK TALE. Co-réalisé par Vicky Jenson (**Shrek**, aïe!) et Bibo Bergeron

Savage Island s'intéresse à Julia et Steven, un couple en crise qui se rend sur une île où réside la famille de Julia afin d'y voir plus clair dans leur relation. Mauvaise idée, vu que les voisins en veulent beaucoup à ladite famille, le frère de Julia ayant acci-

(**La Route d'El Dorado**, monais…). **Shark Tale**, le nouveau poulain de chez Dreamworks/PDI, débarquera dans nos salles le 13 octobre 2004, soit presque un an après son concurrent direct de chez Pixar, **Le Monde de Nemo**. Le film a pour lui un pitch bien fendard (un petit poisson tente de se faire une place dans le monde impitoyable des requins mafieux) et référentiel en diable (**Le Parrain**, **Les Incorruptibles**, **Certains l'aiment chaud**…), ainsi qu'un casting vocal bourré de stars (Will Smith, Robert De Niro, Renée Zellweger, Angelina Jolie, Jack Black, Martin Scorsese, James Gandolfini, Peter Falk…), stars dont les traits et le caractère seront adaptés sous forme de poissailles.

ROBOTS. Second projet du studio Blue Sky chapeauté par la Fox, après le sympathique **L'Âge de glace**, le nouveau film de Chris Wedge s'annonce comme une histoire de SF à l'ancienne, avec design rétro et intrigue privilegiant l'émotion (un jeune robot perdu dans une grande mégalopole futuriste rêve de travailler pour le plus grand inventeur de la ville). Ewan McGregor, Halle Berry, Mel Brooks et Stanley Tucci y donnent de la voix et la sortie US est prévue pour le 11 mars 2005.

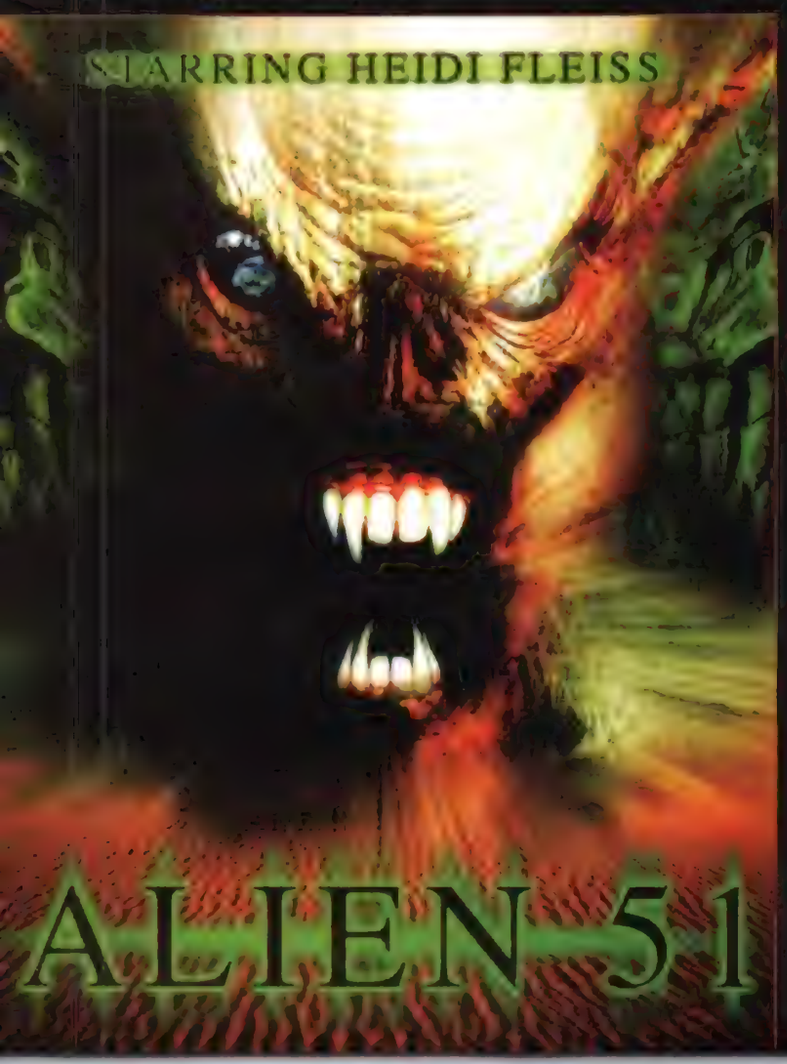


Arnaud BORDAS

dentellement tué leur fils des années auparavant. Pour obtenir réparation, ils exigent que les jeunes époux leur donnent leur bébé. Mais l'instinct maternel de Julia est féroce…

■ Heidi Fleiss, la maquerelle d'Hollywood qui prétend avoir couché avec plein d'acteurs connus (surtout Charlie Sheen), doit rembourser ses frais de justice et pour ce faire, quoi de mieux que de tourner dans un bon gros Z? La voilà donc à l'affiche de **Alien 51**, que réalisent Paul Wynne et Brennon Jones, dont l'argument est on ne peut plus simple: une créature extra-terrestre s'échappe d'un labo situé sur la fameuse Zone 51, avec pour objectif de chasser ses tortionnaires. On ignore si Heidi Fleiss joue une scientifique ou la créature elle-même…

San HELVING



Flashes

● Cherchant des financements depuis plusieurs mois déjà, le Hollandais Richard Raaphorst vient de trouver le fric nécessaire pour les besoins de **Worst Case Scenario**, un petit film semi-pro où une équipe de football est confrontée à des soldats nazis zombifiés, tout droit sortis de l'océan. **Shaolin Soccer** vs **Shockwaves**, ça peut le faire…

● Première nouvelle de Stephen King directement publiée sur le Net, *Un tour sur le bolid'* vient d'être adaptée pour le grand écran par son fidèle Mick Garris. C'est le tout jeune Jonathan Jackson qui hérite du rôle de l'auto-stoppeur malheureux confronté à un étrange fantôme interprété par David Arquette. Drôle de choix.

● C'est de nouveau d'actualité. Après son adaptation démesurée de *Ranan* (Dacascos en blondasse préhistorique, on a hâte de voir ça) qu'il tournera à la fin de l'année, notre Christophe Gans national embrayera donc sur **Silent Hill**, d'après le terrifiant jeu vidéo de Konami. Prêt pour le grand frisson? Trop tôt pour le dire…

● Un temps envisagé avant que les résultats catastrophiques du deuxième opus ne viennent calmer tout le monde, **Blair Witch 3** serait de nouveau sur les rails, toujours sous la tutelle de Daniel Myrick et d'Eduardo Sanchez. On va enfin tout apprendre de la sorcière Elizabeth Kedward dans cette préquelle qui se doit de laver l'affront commis par Joe Berlinger.

● Après les excellents **Romper Stomper** et **Cherry Falls**, l'Australien Geoffrey Wright revient avec **Nightfall**, une mystérieuse histoire d'extraterrestre. On ne sait pas grand chose pour le moment, mais connaissant le bonhomme, ça peut le faire.

● S'étant fait remarquer avec le pourtant bien naze **Underworld**, Len Wiseman se dit intéressé par **Sherlock Holmes and the Vengeance of Dracula**. Traqué par le Transylvanien, son ennemi de toujours Van Helsing demande de l'aide au fin limier de Baker Street. C'est le beau gosse Jude Law qui devrait logiquement hériter du rôle-titre.

● C'est finalement le débutant Andrew Douglas (un tout petit film indépendant au compteur) qui vient d'être choisi par Michael Bay pour réaliser le remake d'**Amityville**. Comme dans l'œuvre d'origine, le film retracera les 28 jours passés par la famille Lutz dans la maison du Diable.

● Acteur dans le premier épisode, Brit Kevin McKidd passe derrière la caméra pour les besoins de **Dog Soldiers 2: Fresh Meat**. Budgété à 5,5 millions de billets verts, le film embrayera directement sur la fin du film de Neil Marshal avec un nouveau commando dépêché sur les lieux.

● Après **Parasite**, **La Septième prophétie** et **Striptease**, la femme de Moïssakis (plus connue sous le nom de Demi Moore) se lance à nouveau dans le film qui fait flipper sa race avec **Half Light**, l'histoire d'une romancière (rôle de composition donc…) qui, à la suite de la mort par noyade de son fils (Ashton Kutcher?), part se ressourcer dans un petit village de pêcheurs. C'est là qu'elle se retrouve confrontée à d'étranges événements menaçant sa santé mentale. Ça sent le poisson tout ça…

❑ Ellory Elkayem (**Arac Attack!**) s'apprête à réaliser d'un coup **Le Retour des morts-vivants 4** et **5**, intitulés respectivement **Necropolis** et **Rave from the Grave**. Tournage imminent en Roumanie…

❑ Le nouveau film de Guillermo Del Toro sera **Pan's Labyrinth**, un petit budget qu'il tournera très prochainement en Argentine et qui se présente comme un spin-off de **L'Échine du Diable**, puisqu'il prendra à nouveau pour cadre la guerre civile espagnole des années 30. Le Mexicain devrait ensuite enchainer avec **Hellboy 2**, OU avec son adaptation des *Montagnes hallucinées* de Lovecraft, qui s'annonce comme un blockbuster horrifique au budget plutôt maousse (Del Toro vient de signer avec Dreamworks).

NOTULES ASIATIQUES

→ par Julien SÉVÉON

Voyage, voyage... Au menu de ces N.A., les Philippines, la Thaïlande, le Vietnam, Hong-Kong, mais aussi le Japon, avec un coup de rétroviseur sur une petite perle nippone que nos amis distributeurs auraient le bon goût de sortir enfin sur nos écrans.

■ C'est Jeffrey Jeanson, après le succès de sa comédie **Bridal Shower**, s'apprête à tourner son film cent-unième. Outre une suite à **Bridal Shower**, il devrait aussi mettre en scène un film d'horreur.

■ De son côté, Erik Matti, qui nous a notamment séduit avec son **Gangsters**, ne va pas continuer dans le même crime, du moins pour son prochain projet. C'est en effet à un drame familial que le réalisateur philippin va s'attaquer...

■ Si Jeanson et Matti ont des projets en cours, la situation du cinéma philippin est actuellement très morose, avec une baisse générale de production de la part de toutes les majors locales. Qu'il va être la suite des événements ? Pour le scénariste Fernando Poe Jr, l'un des plus grands acteurs du pays, le futur se situe pourtant du côté de la politique (comme l'est déjà fait un tiers de ses collègues), vu que le bonhomme va tenter de devenir président du pays !

■ Le nouveau Thanit – **Bang Rajan** – débarque tout juste sous nos cieux – Jimakid est arrivé ! Après son premier (mais pourtant quelques séries criminelles volumineux) **Kampa** et son très bon **Sema the Warrior of Ayuthaya**, Jimakid quitte le passé pour se plonger dans notre belle société moderne. **Bangkok Robbery** suit la mission impossible Lucie par un ancien soldat de voler une [illegible] que le gouvernement thaï s'apprête à rendre au Fond Monétaire International. Face à lui et son équipe, se dresse un policier qui va tout faire pour les stopper. Tout ce joli petit monde a 102 heures devant lui pour réussir sa mission. Encore que Jimakid va faire autant d'émules avec cette nouvelle production qu'avec ces précédents films ? Ici, on croise les doigts et on attend la réponse en frémissant...

■ Depuis **Horror Hotline 1** et **2**, le cinéma horrifique hong-kongais était retombé dans un état semi-comateux (genre un retour à la bonne vieille hirsutie locale de l'heureux ménage à la sauce grosse comédie). Un petit film semble (un cependant pas) vouloir tirer de cette léthargie : **Koma**. Réalisé par Lo Chi Leung (**Inner Senses**, **Double Tap**), **Koma** se présente comme un thriller horrifique dans lequel une jeune femme est témoin d'un crime. Elle reconnaît la meurtrière, qui se révèle être la maîtresse – ou du moins l'amie très proche – de son ami. Plus grave, c'est pourtant cette même femme qui va la sauver d'une agression. Si les deux dames se retrouvent désormais liées, leur propre passé, qui les rapproche beaucoup plus

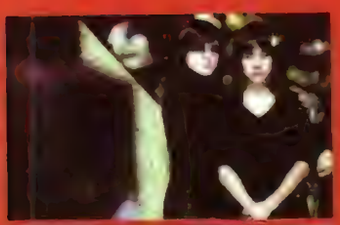
GO

UNE FOIS N'EST PAS COUTUME, CE N'EST NI UNE PREVIEW, NI LA CHRONIQUE D'UNE NOUVEAUTÉ, NI UN PORTRAIT QUE L'ON PUBLIE CE MOIS-CI DANS LES NA, MAIS LA CHRONIQUE D'UN FILM VIEUX DE TROIS ANS (CE N'EST PAS LA MORT NON PLUS). POURQUOI CE CHOIX ? TOUT SIMPLEMENT PARCE QUE NOUS ESPÉRONS MODESTEMENT QUE CES QUELQUES LIGNES RÉUSSIRONT ENFIN À ATTIRER L'ATTENTION D'UN DISTRIBUTEUR FRANÇAIS SUR CE FILM QUI EST TOUT SIMPLEMENT EXCEPTIONNEL.

Découvert lors du Festival du Film du Film de Pusan 2001, **Go** fut une baffe immédiate. Outre la première perception purement esthétique du film, c'est vraiment le sujet qui nous a totalement séduit.

Sugihara est un jeune Japonais comme il y a en beaucoup. Enfin pas tout à fait... C'est, comme tout le monde le perçoit et ne cesse de le lui rappeler, un Coréen, même s'il est né au Japon et même s'il n'a jamais mis les pieds en Corée. Formé à l'école nord-coréenne de Tokyo, Sugihara n'a que peu d'intérêt pour les histoires de race et de nation. Lui n'est qu'un jeune qui a seulement envie de s'amuser... et d'aimer. Car, comme il ne cesse de le répéter, **Go** est son histoire d'amour. Une histoire qui commence par une rencontre dans un club lors d'une soirée organisée par l'un de ses amis, le fils d'un yakuza à qui il a cassé le nez. Une jeune fille lui tombe dessus et l'entraîne au dehors. Rapidement, elle lui présente ses parents, puis s'apprête à franchir le grand pas... Sugihara craint cependant qu'elle ne le quitte lorsqu'elle apprendra qu'il n'est pas un « pur sang ».

Loin d'être une romance gnangnan ou un film engagé sans rythme, **Go** se présente comme un film dynamique qui brasse beaucoup de thèmes dans son sillage. Car si Sugihara n'arrête pas de dire qu'il nous raconte une histoire d'amour, celle-ci met un certain temps pour se mettre en place et reste toujours en action parallèlement à d'autres événements. Bien évidemment, le choc du film est la façon dont le réalisateur Isao Yukisada (ancien assistant réalisateur de Shunji Iwai) aborde frontalement, sans chichi, le problème du racisme si présent au Japon. Les Coréens, encore profondément dénigrés et souvent mis au ban de la société (certains parcs sont remplis de SDF coréens), sont clairement des citoyens de seconde



qu'elles ne le pensent, ne va pas tarder à créer une situation chaotique.

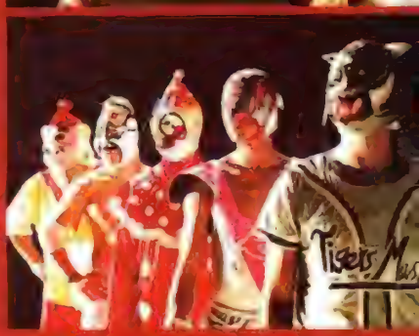
■ Si l'on ne parle que très rarement de films vietnamiens, ce n'est pas parce qu'il n'y a rien qui se passe là-bas (bien s'en faut) mais plutôt qu'il y a peu de films qui sortent sous l'étiquette. Mais heureusement arrive *Oan Hon* (alias **Spirit** en anglais), une coproduction vietnamo-américaine qui s'intéresse pour notre plus grand bonheur à une histoire de fantôme locale. Luc est un jeune écrivain qui se rend dans une petite maison pour pouvoir travailler. S'il trouve bien là l'inspiration qui lui manquait, l'endroit est loin d'être un havre de paix, autour la nuit, où des événements étranges se déroulent. Pourtant Luc ne réussit pas à se décider de vous mettre et finit par l'acheter, ce qui le fait sombrer petit à petit dans la folie. Il rencontre alors une infirmière qu'il ne tarde pas à épouser. Mais cette dernière a de son côté un passé très chargé qui ne va pas tarder à faire des étincelles dans le couple... **Oan Hon** est le premier film de Victor Vu.

■ Le succès de Azumi a bien entendu motivé les réalisateurs à mettre

en chantier une suite. Ce n'est cependant pas Kitamura qui s'en occupera mais Shinsuke Sawkin, le fabuleux réalisateur de la nouvelle trilogie **Gamera**. Autant dire que l'on ne perd pas au change. Du côté du casting, on retrouvera bien entendu Aya Ueto dans le rôle principal ainsi que Chiaki Kuriyama, la méchante petite bretonne de **Kill Bill**, qui est probablement très bien partie pour devenir une superstar.

■ Comme le commande Fatih à prendre de ne cacher une balle de 357 Magnum en travers de la gorge s'il n'y avait pas plus de neuf HK dans les Années Asiatiques vues quelques petites salles. Osaka Wrestling Restaurant prouve du possible Hong Kong style avec son équipe de cuisiniers complètement barrés sous kabuki en cuisiniers. Et si l'on retrouve Samuel Hong en guest star c'est surtout la présence de Lau Ka-Fung dans l'un des rôles principaux qui est excitante.

■ Pour finir, sachez que du jeu se déroule en Suisse le Festival du Film Fantastique de Neuchâtel qui présentera, lors d'une rétro qui promet d'être particulièrement excitante, plusieurs merveilles venues tout en provenance d'Asie. Tapé Bollywood, Indonésie et Pakistan. Amateurs de terra incognita (bien ça me rappelle le nom d'une excellente rubrique, ça) et de sensations fraîches, vous voilà prévenus!



zone dans l'Empire du Soleil Levant. Et même si certains films ont, par le passé, esquissé ou abordé le problème (on pense notamment à Oshima), aucun ne l'avait fait aussi directement, et surtout pas dans une production mainstream. Go est un film que l'on pourrait presque qualifier de « jeunes », plein de tonus, de délires, de montage saccadé et tutti quanti. Dans les premières scènes, on voit notamment Sugihara courir sur les rails du métro le plus vite possible afin de ne pas se faire écraser... Le résultat d'un jeu un peu limite qu'il pratique avec ses potes. Ou encore le même en train de se foutre sur la gueule avec deux équipes de basketball (la sienne et l'adverse) qui ne lui aissent pas de place parce qu'il n'est pas un « pur » Japonais. Le film bouillonne d'idées, comme les constants affrontements entre notre jeune héros et son père, un stal pur et dur (qui accepte cependant de changer de nationalité pour devenir Sud-Coréen afin d'aider son fils) dont les méthodes d'éducation se résument aux coups de poings en pleine figure. **Go** est malgré tout une

production japonaise et le portrait fait des Coréens n'est pas forcément des plus tendres... On aimerait bien savoir ce que les intéressés en pensent en tout cas. Mais on ne peut pas enlever au film qu'il frappe juste et qu'il appuie bien sur un problème que le Japon n'est pas le seul à connaître (voir ici aussi l'inalement, le fait que l'on parle de « beurs » alors que les personnes en question sont nées et ont grandi en France).

Côté acteur, le réalisateur a eu une très bonne idée en utilisant Yosuke Kubozuka (et sa big touffe sur le crâne) dans le rôle principal. Un acteur qui s'est depuis retrouvé dans un film beaucoup plus ambigu, **Madness in Bloom**, l'histoire d'un jeune œuvrant dans un groupuscule d'extrême droite...

Alors que certaines daubes made in Asia sortent sur nos écrans (ciné ou vidéo), il serait peut-être judicieux de se pencher sérieusement sur cette petite perle du cinéma japonais, une œuvre qui a été accueillie avec enthousiasme partout où elle est passée. Le film le mérite amplement.

22ÈME FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM FANTASTIQUE DE BRUXELLES

On n'arrête pas un festival qui gagne. La nouvelle édition du BIFFF n'a donc pas failli à sa réputation et nous a offert une flopée de films méconnus, rares ou très attendus. Pour tous les goûts, pour tous les palais, la programmation était comme toujours à la hauteur.

Comment se fait-il que la jolie ville de Bruxelles, qui se situe à seulement 90 minutes de Paris, n'attire pas plus le public français, qui se rend pourtant en masse à Gérardmer, lieu pourtant bien moins accessible que la capitale belge ? Mystère et boule de gomme… Le festival n'est de toute façon pas en manque de public, et, en 22 ans de vie, a su se positionner comme l'un des plus importants du genre en Occident. La confiance que lui accordent tout à la fois une très vaste sélection de compagnies des quatre coins du globe ainsi que des spectateurs toujours assidus en sont bien l'une des meilleures preuves. Pas très surprenant me direz-vous, avec une sélection de première qualité.

KITAMURA IS ALIVE !

Ci-dessous : Yumiko Shaku interprète Mina, une mariée assassinée et revenue d'entre les morts pour se venger, dans **Skyhigh**, le dernier film en date de Ryuhei Versus Kitamura !

Personnalité désormais quasiment inévitable du festival, Ryuhei Kitamura est venu présenter ses deux derniers films, **Azumi** (voir n°162) et le très attendu **Skyhigh**. Histoire d'amour sur fond de réincarnation et de meurtres sacrificiels, **Skyhigh** montre bien la débrouillardise du nippon, qui semble bel et bien capable de s'adapter à tous les genres. Le jour de son mariage, une jeune femme se fait tuer et arracher le cœur. Le futur époux, quelque peu furax et effondré, se met à la recherche du meurtrier. Pendant ce temps, son ex-futur femme se retrouve dans l'au-delà, devant la Porte de la Rage, un endroit où ceux qui sont morts brutalement peuvent choisir de revenir sur Terre pour se venger (et connaître ensuite l'éternité de l'Enfer) ou bien de se réincarner. Mais, surprise, elle n'a pas le temps de faire un véritable choix et se retrouve gardienne de ladite porte lorsque l'ancienne protectrice du lieu se fait tuer… par le même homme qui lui avait volé son cœur. Un homme qui a quelque peu dépassé son statut de simple être humain et a réussi à acquérir certains pouvoirs surnaturels. Le tout pour la bonne cause, bien heureusement : il cherche à faire revivre son grand amour…

Tiré d'une BD de Tsutomu Takahashi, dont Kitamura avait déjà adapté **Alive**, **Skyhigh** est un melting pot de genres qui brasse tout aussi bien le soap opera télé, le romantisme à la Dracula et les face à face que Kitamura aime tant mettre en scène. C'est sûr, on est bien loin de **Versus**, mais il va bien falloir que l'on s'arrête de le signaler pour chaque nouveau film du réalisateur… À découvrir, donc, pour ceux qui veulent expérimenter une nouvelle facette du bonhomme. En attendant l'année prochaine, où Kitamura nous a promis qu'il serait de retour avec son **Godzilla** !!

RARETÉS EN RAFALES

Comme chaque année, le festival organisait aussi une grande rétro qui concernait ce coup-ci un thème ô combien phare du cinoche fantastique : les morts-vivants. Et l'on va de nouveau utiliser le terme « comme d'habitude », car le BIFFF a fait « comme d'habitude » très fort. Les heureux festivaliers ont donc pu se prendre en pleine tronche et sur grand écran **L'Au-delà** et **Frayeurs** de Fulci, la trilogie de Romero (qui n'a finalement pas fait le voyage), le sublime **Dellamorte Dellamore**, ainsi que de petites perles comme le mythique **Dead of Night** (métaphore zombiesque sur la guerre du Vietnam) ou **Lemora : A Child's Tale of the Supernatural** de Richard Blackburn. Rappelant par certains aspects le **Phantasm** de Coscarelli, mâtiné d'expérimental fauché et d'onirisme envoûtant, **Lemora** est un véritable petit trésor comme seul le BIFFF pouvait nous en dégoter. Il faut dire que les perles, c'est bien une spécialité maison. À quel autre endroit pourriez-vous voir de l'heroic fantasy polonaise (**The Nexer**, inspiré de l'œuvre de Andrzej Sapkowki – apparemment le Robert E. Howard des Pays de l'Est), du space opera allemand (**Space Patrol Orion**) ou le premier film de la fille de Pupi Avati, Mariantonia Avati, nommé **Soul** ? Non mais, je vous le demande ? ! Eh les amis, vous pouvez déjà me réserver une chambre d'hôtel pour les dix années à venir !

Julien SÉVÉON

JERICHO MANSIONS (GB - CANADA)

Certains se souviennent de Alberto Sciamma pour son délirant **Killer Tongue**. Certes, le film était assez marrant mais plutôt oubliable à l'arrivée. Le nouveau film de Sciamma, **Jericho Mansions**, devrait par contre rester bien plus longtemps dans les mémoires. Leonard Grey (James Caan) semble toujours avoir vécu dans l'immeuble de Jericho Mansions, où il fait office de concierge et d'homme à tout faire. Heureux dans son train-train quotidien, qu'il est bien incapable de faire fléchir, Leonard sent que son temps dans la vieille bâtisse risque de toucher à sa fin par la faute de certains habitants de l'immeuble qui ne l'apprécient pas beaucoup - à commencer par la gérante, qui le hait franchement. Et puis, Leonard semble avoir quelques petites pertes de mémoire, ce qui n'arrange pas son cas aux yeux des autres, lorsqu'un habitant est retrouvé mort dans les poubelles... N'en disons pas plus, **Jericho Mansions** est une petite bombe dont la conclusion est une merveille. Superbement mené de A à Z, sans que l'on puisse deviner une seconde où Sciamma essaie de nous mener, voilà un thriller de grand acabit qui mériterait amplement une sortie chez nous (petit message personnel destiné aux distributeurs français).

MORTADELO AND FILEMON : THE BIG ADVENTURE (ESPAGNE)

Plus connu au pays des mangeurs de fromage sous le titre de *Futt et Fil*, cette célèbre BD hispanique est le genre de délire que l'on ne pense pas voir un jour passer en live sur grand écran. On ne s'appelle apparemment pas Javier Fesser qui, lui, n'a pas hésité à adapter les aventures de ces deux débiles profonds, capables des pires catastrophes. Alors, quand nos deux crétins se retrouvent avec la mission de récupérer une arme ultra puissante nommée le TDT (Terrible Démoralisateur de Troupes - ça ne s'invente pas) qui risque de tomber dans les mains d'un dictateur, on se dit que l'humanité n'est pas sortie de la merde... Résolument frappadingue et porté par des SFX de qualités rendant un hommage live aux meilleurs délires de Tex Avery, ce second long de Fesser devrait ravir tous les fans de films barrés tendance déconnade énorme et sans retenue.

SAVE THE GREEN PLANET (CORÉE DU SUD)

Cela fait déjà près d'un an que l'on doit vous pondre un papier sur ce film remarquable, qui est d'ailleurs devenu le grand vainqueur du BiFFF cette année - un choix que l'on soutient à 200 %. Marqueté comme une comédie par les producteurs coréens, apparemment embarrassés par cet ovni, **Save the Green Planet** occasionne bien quelques rires mais n'a rien d'une comédie et tient bien plus du film très noir. Un jeune un peu perdu pense que les ET tentent de prendre possession de la planète. Il kidnappe un homme d'affaire, qu'il pense être à la tête de l'invasion et se met à le torturer pour lui faire avouer ses plans belliqueux. Un flic, alarmé par un grand nombre de disparitions similaires, se met à enquêter... Film social rageur, œuvre de SF barré, **Save the Green Planet** est une œuvre unique qui a su faire l'unanimité autour de lui. Et devinez quoi ? Le film va sortir en France !

22ÈME FESTIVAL DU FILM POLICIER DE COGNAC

Alors que La Caja 507, l'excellent polar hispanique grand vainqueur de la compétition 2003 demeure toujours inédit, même s'il est quelque part dans les tiroirs d'un distributeur français, au point qu'il y a peu de chances aujourd'hui de le voir sortir en salles chez nous, le Festival du Film Policier de Cognac 2004 peut s'enorgueillir d'avoir eu une excellente sélection, couronnant en plus un remarquable polar qui, lui, aura bel et bien les honneurs d'une sortie cinéma.

On commence, avec la sélection « Sang neuf » et ses polars un peu « différents », par un ovni mexicain filmé en un plan séquence de 86 minutes, le bien nommé **Temps réel** sur un règlement de comptes entre braqueurs. Comme personne n'a réussi à tenir jusqu'au bout, c'est tout ce qu'on dira sur le pire film de la sélection, chose assez rare pour être mentionnée. **Young Adam** est britannique. Ewan Mac Gregor y interprète un meurtrier par accident qui, en fuyant son crime, va corrompre le bonheur de la famille qui le recueille. Tout en étant très déprimant, **Young Adam** constitue une intéressante variation sur le mode film noir. **Bad Guy** de Kim Ki-Duk montre un chef de gang quasi-muet tombant amoureux d'une fille dans la rue. Il la kidnappe et la prostitue tout en la surveillant. Une étrange relation faite de haine puis d'amour va peu à peu prendre place dans leur vie. Un rythme lent, d'excellents personnages, pour un polar love-story aussi violent qu'original. **Evenhand** de Joseph Pierson est une chronique de flics d'un bled texan. On songe souvent au remarquable **Les Flics ne dorment pas la nuit** de Richard Fleischer , toutes proportions gardées, mais par rapport à ses ambitions et à ses moyens, **Evenhand** ne lui fait aucunement honte. Enfin, le Prix Sang Neuf échut à une comédie noire, **Rick** de Curtiss Clayton, où l'excellent Bill Pullman campe un businessman aigri et assez pourri, qui fait semblant d'être pote avec son jeune patron alors qu'il ne songe qu'à l'éliminer. Caustique, cynique et très noir, **Rick** repose surtout sur les épaules de Pullman, qui mène inexorablement sa vie vers une issue fatale qu'on ne voit pas venir.

Ci-dessus : Jo Jae-Hyeon joue les voyous romantiques dans Bad Guy de Kim Ki-Duk.

JOLIE, DUPONTEL, STALLONE...

Présent cette année en avant-première, **Emmet's Mark** de Keith Snyder était en compétition à Cognac l'an passé... Sauf que la bobine n'arriva jamais ! Emmet Young, jeune flic de Philadelphie poursuit un serial killer tout en découvrant qu'il est condamné par une maladie. Il engage un tueur, qu'il ne connaît pas, pour mourir avant l'heure et apprend alors qu'il y a eu erreur de diagnostic. **Emmet's Mark** possède un rythme nerveux associé à un scénario très bien troussé qui arrive à gérer un suspense original sur plusieurs intrigues décalées, faisant du film une excellente découverte pour un premier film. La compétition s'ouvrit avec **Taking Lives**, démarquage très moyen de **Seven** où Angelina Jolie poursuit un tueur prenant l'identité de ses proies. À part le prologue sauvage et brutal, un final intéressant et Montréal (!), force est d'admettre que le film ne sera jamais un classique du genre. Déjà présenté à Deauville, **The Cooler** de Wayne Kramer se situe à Las Vegas, où vit Bernie, campé à merveille par un William H. Macy certes parfait en porte-poisse engagé par un mafieux (le gros Alec Baldwin) mais qui n'enrichit guère un scénario rempli de poncifs, où surnage le personnage de serveuse (Maria Bello, quand même...) dont Bernie tombe amoureux. De France nous venait, pour une fois, un bon film : **Le Convoyeur** de Nicolas Boukhrief, assez intense quant à la vengeance du personnage principale (excellent Albert Dupontel), mais affaibli par la présence d'un François Berléand hystérique (le nouveau De Funès, lui !) ou par celle d'un personnage de femme de chambre à l'intérêt très relatif. Depuis maintenant quelques années, on sait que Stallone est en très grande perte de vitesse. Seul espoir de retour : un vrai rôle dans un film de la trempe de **Copland** ou des **Faucons de la nuit**. Dans **Shade**, il incarne un as de l'arnaque aux cartes que provoque un jeune poulain. Même si Stallone lance des clins d'œil liés à sa carrière et à sa présente situation tout en jouant mollement, **Shade** est trop convenu, rempli de clichés, avec un duel final filmé aussi platement qu'un épisode de ***L'Amour du risque*** (!), laissant toujours le titre de modèle du genre au **Kid de Cincinatti**.

DE LA BELGIQUE À HONG-KONG

Énorme succès dans sa Belgique flamande d'origine, **La Mémoire du tueur** d'Erik Van Looy peut en remontrer aux ricains avec son style âpre, sec et violent (un peu façon John **Pacte avec un tueur** Flynn, par exemple) parfaitement adapté à cette histoire d'un tueur atteint de la maladie d'Alzheimer qui se sert des flics pour se venger de la trahison de ses commanditaires. Le nouveau Johnnie To, qui filme plus vite que son ombre avec une inégalité des plus logiques, **PTU**, se rapprocherait plus de **The Mission** que d'un **Running Out of Time**. En quelques heures, on assiste à une ronde de nuit, à une vendetta, à un trafic de drogue, le tout nimbé d'une certaine nonchalance, jusqu'à la fusillade finale en pleine rue. Dans ce registre, Johnnie To s'en sort haut la main et ce, sans jamais susciter une once d'ennui. L'énorme surprise du festival, qui en plus du Grand Prix, récolta quasiment tous les autres, vint cette année de Corée du Sud. **Memories of Murder** de Bong Joon-Ho narre la chasse au serial killer dans une province du pays, il y a vingt ans. Les moyens policiers sont très limités (interrogatoires musclés en priorité), et plus l'enquête avance et piétine, malgré l'aide d'un « profiler », plus elle sombre dans le ridicule, et plus les meurtres deviennent sordides. C'est ce mélange incongru mais ô combien réaliste qui fait la force de **Memories of Murder**, lequel s'achèvera sur une conclusion qu'aucun film américain sur un tel sujet (et ils sont légion !) n'aurait conservé. Enfin, pour conclure, un des autres chocs de cette 22ème édition fut sans nul doute **Infernal Affairs** d'Andrew Lau et Alan Mak. À la base, un schéma assez connu puisqu'il y est question d'un flic infiltré dans les triades depuis 10 ans tandis qu'un jeune gangster joue les taupes dans les forces de police. Le temps passant, chacun s'interroge sur sa position, jusqu'à quel point il peut demeurer intègre, conserver son identité sans la voir viciée par l'activité dans laquelle il officie. Des dilemmes qui enrichissent un scénario qui aurait facilement pu être simplifié à l'extrême pour ressembler à tant d'autres. Loin de là, la complexité d'**Infernal Affairs** est telle qu'on en arrive parfois à mélanger « les bons » et « les méchants », eux-mêmes ne parvenant plus à se reconnaître. Et pour couronner le succès de la sélection 2004, le film de clôture fut **Infernal Affairs 2**, qui est au premier ce que **Le Parrain 2** fut au **Parrain**, ni plus, ni moins. Le film prend place avant l'intégration des « taupes » dans chaque camp et s'intéresse plus profondément aux relations entre le chef de la police et l'un des principaux lieutenants de la Pègre locale, et à leur respect mutuel qui, une fois brisé, les éloignera pour en faire des ennemis jurés. Déjà dans le premier opus, ces deux personnages possédaient une fascination qui n'était pas vraiment mise en avant puisqu'on se focalisait plus sur leurs « pions » infiltrés. Ici, leur histoire s'enrichit au point de se révéler encore plus passionnante pour se terminer avec quelques détails amorçant ce que le premier film développait. Dans les deux cas, c'est du très grand art, deux futurs classiques du genre. Et c'est ainsi que se clôtura ce 22ème Festival du Film Policier de Cognac, véritablement un des meilleurs de son histoire quant à la diversité et à la qualité de sa sélection. Et malgré de sombres rumeurs de remise en question du Festival, on ne peut que souhaiter la pérennité d'une telle manifestation qui, comme d'autres, permet aussi de découvrir autrement que par le biais du DVD (dans le meilleur des cas), des films majeurs assurant considérablement l'existence de genres plus riches que les simples et énormes produits commerciaux s'y rattachant et qui sortent sur les écrans chaque année.

Stéphane THIELLEMENT

Ci-dessus :
Les forces d'intervention hong-kongaises selon Johnnie To, dans PTU.

Ci-dessous, de gauche à droite :
Ewan McGregor, meurtrier malgré lui dans le film noir Young Adam.

Les deux flics superstars de Evenhand, qui s'intéresse à la police texane.

William H. Macy, Alec Baldwin et Maria Bello dans The Cooler, réalisé par le scénariste Wayne Kramer.

Shawn Yue et Anthony Wong dans Infernal Affairs 2, qui réussit l'exploit de surpasser l'original !

LES ESSENTIELS

DÉCOUVREZ LES FILMS MYTHIQUES D'UN STUDIO DE LÉGENDE

2 chefs-d'œuvre du film de sabre signés CHU YUAN, le maître du thriller martial

• POUR LA 1ère FOIS EN DVD • VERSIONS RESTAURÉES • DES BONUS INÉDITS ET EXCLUSIFS

EN VENTE EN DVD DIGIPACK

13ème RUE LA CHAÎNE ACTION ET SUSPENSE

aden

OUI 92.3 FM

CELESTIAL PICTURES

SB

WILD SIDE VIDEO

POUR TOUT SAVOIR : WWW.WILDSIDEPROJECT.COM

lien direct : www.wildside.fr/video/shawbros.php

ATOMIKA © 2004 CELESTIAL PICTURES LTD. Tous droits réservés

HARRY POTTER ET LE PRISONNIER D'AZKABAN

HARRY ENFIN LIBÉRÉ !

Les lecteurs du troisième roman de la saga *Harry Potter* remarqueront que l'adaptation cinéma de Cuarón incorpore à intervalles réguliers des saynètes-gags toujours drôles, et souvent corrosives. On pourrait voir dans cet ajout un bonus anecdotique, destiné à satisfaire les parents accompagnant leur progéniture en salle. Il stigmatise à nos yeux tout ce qui fait le prix de ce film. Là où les deux opus signés Columbus s'annihilaient dans leur déférence polie vis-à-vis de son matériau d'origine, le Cuarón rentre dans la chair même de l'univers de J.K. Rowling, le secoue de l'intérieur pour en extirper la sève. Et cette attitude se traduit aussi bien thématiquement que visuellement. Ainsi, la mise en scène viscérale du réalisateur mexicain s'expose souvent de façon ostentatoire : la caméra traverse les fenêtres et les miroirs, s'immisce dans de minuscules orifices et joue avec des valeurs de cadre extrêmes. La réalisation transparente de Columbus est bien loin et si l'on avait l'impression de feuilleter un livre d'images pas forcément laid, mais totalement creux dans les premiers épisodes, cette fois, les aventures du petit sorcier sont véritablement incarnées, au sens littéral du terme. Un exploit d'autant plus méritant que Rowling, à mesure qu'elle progresse dans son épopée, noie une trame centrale assez simple sous des monceaux de micro péripéties pas forcément inintéressantes, mais si encombrantes qu'elles auraient pu rendre le scénario nébuleux. En l'occurrence, si Harry rentre comme au début de chaque opus pour une nouvelle année scolaire à l'école de Poudlard, il va devoir cette fois faire face à l'ennemi public numéro un des magiciens, percer à jour la douteuse politique intérieure de la communauté des sorciers, sauver une créature condamnée pour sa supposée violence, révéler le secret d'un nouveau professeur de défense contre les forces du Mal, s'affranchir de l'autorité de ses tuteurs, maîtriser un nouveau sort, et bien entendu déjouer les plans de Voldemort. Mais tandis que la franchise **Harry Potter** devient, au cinéma comme en livre, d'une lourdeur peu commune, elle semble ici pour la première fois d'une légèreté enfantine. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si les nombreuses scènes de vol sont une des plus belles réussites du film. Pour le coup, le spectateur a la véritable sensation de chevaucher un hippogriffe ou de jouer au Quidditch sous une pluie battante. Et nom de Dieu, que c'est bon !

Julien DUPUY

HARRY POTTER AND THE PRISONER OF AZKABAN. USA. 2004. RÉAL.: ALFONSO CUARÓN. SCÉN.: STEVE KLOVES D'APRÈS LE ROMAN DE J. K. ROWLING MUS.: JOHN WILLIAMS. DIR. PHOT.: MICHAEL SERESIN. PROD.: DAVID HEYMAN, CHRIS COLUMBUS ET MARK RADCLIFFE POUR WARNER BROS., 1492 PICTURES ET HEYDAY FILMS. INT.: DANIEL RADCLIFFE, RUPERT GRINT, EMMA WATSON, ROBBIE COLTRANE, MICHAEL GAMBON, RICHARD GRIFFITHS, GARY OLDMAN, ALAN RICKMAN, FIONA SHAW, MAGGIE SMITH, TIMOTHY SPALL, DAVID THEWLIS, EMMA THOMPSON... DUR.: 2H20. DIST.: WARNER BROS. SORTIE LE 2 JUIN 2004.

CARANDIRU
LAISSEZ VENIR À MOI LES PETITS TAULARDS

En 1992, la prison de Carandiru, à São Paulo, explosa lors d'une mutinerie plus ou moins spontanée, qui fut réprimée dans le sang et la violence, au cours d'une charge de la police qui laissa plus d'une centaine de prisonniers sur le carreau. **Carandiru**, le film, est l'histoire de cette prison, vu à travers le regard d'un médecin, venu là pour assurer la prévention contre le SIDA.

Révélé à l'orée des années 80 par son célèbre **Pixote**, Hector Babenco fut ensuite ramené dans le giron hollywoodien pour enquiller les films « prestigieux », ce qui donna ces grosses boursouflures bien-pensantes que sont **Le Baiser de la femme araignée**, **Ironweed** ou **En liberté dans les champs du Seigneur**. Une longue maladie l'empêcha sans

doute au cours des années 90 d'intégrer l'écurie des « grands cinéastes » Miramax et le voilà donc aujourd'hui de retour dans son Amérique latine d'origine pour livrer un film-somme sur le drame de Carandiru. Mais ne cherchez pas ici une quelconque volonté de rédemption post-hollywoodienne. Non, le dessein plus ou moins opportuniste de Babenco est plus vraisemblablement de surfer sur le succès de **La Cité de Dieu**, en livrant un témoignage sur la misère sociale du Brésil actuel. La comparaison en devient gênante, tant les deux films utilisent la même structure narrative, où chaque prisonnier vient raconter sa petite histoire sous forme de flash back. Évidemment, là où Mereilles n'avait d'autre prétention que de nous immerger brillamment dans l'univers de ses personnages, Babenco ne peut s'empêcher d'adopter un point de vue pontifiant et dégoulinant d'humanisme à deux balles, en l'occurrence celui de son personnage principal, un toubib édifiant mais inodore qui passe le film à contempler ses semblables avec un sourire idiot en travers de la face. Il faut donc se farcir deux bonnes heures de maiseries condescendantes pour finalement assister à la mutinerie, un grand moment de non-cinéma où les sous-intrigues développées en cours de film ne servent quasiment à rien. Que ce soit à Hollywood ou chez lui, Babenco n'a jamais été autre chose qu'un épais moralisateur à l'indignation facile.

Arnaud BORDAS

BRÉSIL/ARGENTINE. 2003. RÉAL.: HECTOR BABENCO. SCÉN.: HECTOR BABENCO, FERNANDO BONASSI ET VICTOR NAVAS, D'APRÈS LE LIVRE DE DRÁUZIO VARELLA. DIR. PHOT.: WALTER CARVALHO. MUS.: ANDRÉ ABUJAMRA. PROD.: HECTOR BABENCO ET ÓSCAR KRAMER POUR BR PETROBAS, COLUMBIA TRISTAR FILMES DO BRASIL, GLOBO FILMES, HB FILMES ET ÓSCAR KRAMER SA. INT.: LUIZ CARLOS VASCONCELOS, MILTON GONÇALVES, IVAN DE ALMEIDA, AILTON GRAÇA, MARIA LUISA MENDONÇA, AÍDA LEINER... DUR.: 2H26. DIST.: COLUMBIA TRISTAR FILMS. SORTIE LE 2 JUIN 2004.

SHREK 2
CULTURE À LA MASSE

Partant du postulat que vous avez déjà vu une bande-annonce, ou mieux, une pub pour **Shrek 2**, vous résumer l'intrigue-alibi autour de laquelle se déroulent les nouvelles aventures de l'ogre qui rote et qui pète serait superflu. En revanche, il est instructif de signaler que le budget de cette séquelle a été égal, voire inférieur à celui de l'opus initial. Pourtant, sur le plan technique, le résultat est incontestablement supérieur. S'il faut bien sûr se réjouir de ce constat, il marque sans doute à court terme (le temps pour les dessinateurs d'être familiarisés avec les logiciels) la fin des productions cinématographiques américaines animées en 2D.

Toutefois, on ne peut honnêtement pas réduire les prouesses de **Shrek 2** à ses seules qualités infographiques. Le découpage, le rythme, le mixage sont au niveau des meilleures comédies hollywoodiennes contemporaines. Les personnages sont juste ce qu'il faut stéréotypés et superficiels pour être attachants sans être encombrants (ne vous en faites pas, vous les oublierez vite).

Tous les ingrédients sont donc réunis pour que le spectateur ait l'impression d'assister à un spectacle satirique, voire subversif, éreintant l'« american way of life ». Cependant, posons-nous la question : dans **Shrek**, de qui se moque-t-on vraiment ? Le premier volet faisait la part belle à une morale déliquescente : « pas de brassage ethnique, et notre monde rétrograde tournera rond ». Les producteurs essayèrent alors de faire passer pour révolutionnaire une fable réactionnaire qui sur le plan esthétique et narratif se contentait de brasser des poncifs. Heureusement, cette fois-ci, les préceptes mis en scène par Andrew Adamson, Conrad Vernon et Kelly Asbury sont presque les exacts opposés du précédent opus. Cependant, malgré ce reniement idéologique providentiel subsistent quelques défauts rédhibitoires ! En effet, La plupart des climax de **Shrek 2** sont des travestissements de publicités ou d'émissions de « real TV » américaines (reste toi-même, assume ta médiocrité, humilie-toi). Évidemment, sur le public, ça fonctionne du tonnerre de Dieu. Mais le critique ne peut s'empêcher de s'inquiéter. Et si finalement, sans le faire consciemment mais avec un brio d'autant plus pervers, **Shrek 2** se moquait du cinéma (dans un long-métrage parodique, on « cujov » sa culture – **Titanic**, **Matrix**, etc. –, ici on se complaît dans la fange médiatique – L'Oréal, ***Popstars*** –). Et si un tel film, extrêmement populaire, contribuait à imposer de manière décisive comme nouvelles références ultimes, des idées issues de spots pour shampooing et de bandes-annonces de télefilms ? Soit je suis paranoïaque, soit on assiste au crépuscule de la cinéphilie que j'aime. Je fonce chez le psy et je vous livre le verdict le mois prochain.

Bertrand « Mamadou » ROUGIER

LE JOUR D'APRÈS
DE MOCHES LENDEMAINS

Impossible de ne pas évoquer **Independence Day** lorsqu'il s'agit de parler du **Jour d'après**. Non seulement parce que le premier s'impose comme le mètre-étalon du blockbuster qui se fout ouvertement de la gueule du spectateur, mais aussi parce que le second amorce évidemment le retour au film catastrophe pour Roland Emmerich, genre qui lui a justement permis d'intégrer la A-List de tous les exécutifs hollywoodiens. Phénomène sans précédent, **ID4** reste également l'un des rares cas de succès mondial aujourd'hui universellement assimilé à un « gros nanar qui pue » (ce qu'il a toujours été, même quand il déplaçait les foules). À y regarder de plus près, on peut même dire qu'il a servi de contre-exemple pour la mise en place du **Jour d'après** qui, au-delà du pitch et du genre traité, détourne ainsi ses conventions devenues clichés, au point de frôler la caricature. Dans **ID4**, on ne voit pas les gens mourir mais le chien s'en sort, le président américain sauve le monde en sautant dans son gros navion tandis que Will Smith, cigare au bec, dégomme un alien d'une bonne patate en pleine poire en lançant une punchline des familles (« *Welcome to USA!* »). De toute évidence, **ID4** tendait le bâton pour se faire battre et en toute connaissance de cause. **Le Jour d'après** prend un virage à 180° : non seulement ici, le second degré n'a pas lieu d'être, mais les dérèglements climatiques rendent les canidés dangereux et provoquent également moult accidents en face-caméra (un présentateur télé se prend un panneau en full frontal). Quant au président, Emmerich lui réserve un sort peu enviable (hors champ certes, mais la « légende » en prend un coup). Ces défauts évidents ainsi disparus, **Le Jour d'après** révèle ainsi les limites du cinéma de Roland Emmerich, toujours incapable d'impliquer émotionnellement le spectateur, au-delà d'un spectacle somme toute correct mais calibré.

THE LADYKILLERS
TUEURS D'AMBIANCE ?

Dire que l'on regrette (à ne pas avoir parlé d'**Intolérable cruauté** est un euphémisme. Si le film participait du désir évident qu'ont les Coen de renouer avec le succès populaire (comédie moins allégorique qu'à l'accoutumée), il s'inscrivait dans un genre précis (le slapstick) que les frangins s'appropriaient insidieusement pour mieux en détourner le propos. Au final, ils nous offraient une œuvre moins légère qu'il n'y paraît traduisant un mal profond, où le cinéma (épicentre de leur réflexion) n'est pas épargné : le cynisme, et surtout le spleen qu'il dissimule.

Autant dire qu'une fois annoncée leur intention de « remaker » le mythique **Tueurs de dame** d'Alexander Mackendrick, nous entrions dans une phase d'excitation intense. D'abord parce que les Coen (dont la déconstruction des genres fondateurs à des fins sociologiques s'impose comme quintessence de leur cinéma) ne s'étaient jamais attaqués à un remake en bonne et due forme. Ensuite, parce que le film en question, parangon d'humour noir et chant du cygne pour les studios Ealing, était un monument de cynisme. Dans une Angleterre réduite à une maison et à une rue pavée, le film nous détaillait les péripéties d'une bande de gangsters maladroits, incapables de se débarrasser d'une vieille Lady chez qui ils se cachent pour préparer un hold-up.

Las, et c'est le plus grand admirateur des frères Coen qui vous le confesse, le remake est très loin de transcender son modèle. Les deux brillants cinéastes ont beau changer de contexte (le Sud des États-Unis, une mama black en guise de Lady, etc.) et respecter le scénario original en l'étoffant (les origines des gangsters ou le hold up détaillé), le film se déroule comme un encéphalogramme plat, zébré de sursauts à la beauté fulgurante (les séquences fantasmées avec le bateau transportant les morts) mais souvent laborieux et surtout… jamais drôle. Techniquement irréprochable, bénéficiant d'un casting quasi parfait (Tom Hanks porte le film sur ses épaules), **Ladykillers** souffre hélas, et c'est une première chez les Coen, d'un scénario qui s'égare et de personnages univoques lourdingues. S'ils réussissent à donner de l'ampleur à l'antinomie linguistique déjà présente dans l'original (les seuls moments cocasses tenant dans le contraste entre les dialogues précieux de Hanks, et ceux terriens de la vieille mama), les Coen n'arrivent jamais à donner du rythme au comique de situation ou à rendre leurs personnages attachants. Ces derniers sont comme les résidus caricaturaux de souvenirs fantasmés : figures grossières et grotesques, surjouées par des acteurs agaçants (la palme à l'insupportable Marlon Wayans). Quant à cet humour noir caractéristique de l'original, qui se servait du burlesque pour souligner son cynisme, il semble ici absent, ou alors noyé sous la lourdeur d'un humour faussement décalé et simplement gras (les blagues scato du film laissent pantois !). Mais le véritable ennui distillé par ce remake, c'est qu'il ne s'en tient pas à la puissance incroyable de son pitch, brodant inutilement (le hold-up trop long, les personnages secondaires inutiles) là où six personnages et une unité de lieu permettaient à l'original de « circonscrire » la comédie et de la rendre ainsi plus percutante.

Hésitant en permanence entre une approche référentielle et du « rentre-dedans » à la vulgarité parfois incongrue, **Ladykillers** est un ovni, tant dans la filmographie des Coen qu'à l'aune de la comédie contemporaine. Trop élitiste pour une comédie grand public, trop « beauf » pour un film d'auteur. Le syndrome Touchstone ?

PATRICK DAHAN

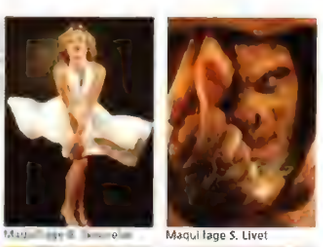
dans l'intrigue qu'il cherche à raconter.
Cependant, ce revirement n'est pas uniquement cinématographique mais également politique. **Le Jour d'après** se positionnant comme le premier blockbuster conscient, dans ses fondations même, des événements du 11 septembre 2001. Si la mise en place du film délivre ainsi les informations au spectateur par le même type de flashs télévisés, les protagonistes pointent quant à eux du doigt les positions douteuses du gouvernement. L'heure est donc à la remise en cause, comme en témoigne le ton solennel du film, l'argumentation de l'aventure humaine (Dennis Quaid part ainsi à la recherche de son fils), la noblesse de ceux qui se savent condamnés (Ian Holm) et surtout des petites piques ici et là adressées au gouvernement américain. La plus flagrante sert de running gag certes amusant, mais un peu facile, dans la seconde moitié du film, lorsque des citoyens américains, forcés de migrer vers le Sud, se voient refoulés à la frontière mexicaine. Ce qui se veut ici ironique se révèle pourtant cynique lorsqu'on se remémore le « *Welcome to USA !* » plein de suffisance asséné dans **ID4**. Reste que dans une salle de cinéma composée majoritairement de critiques parisiens, la situation ne fait pas seulement rire, elle donne lieu à une mini-ovation, de celles qu'on reproche justement aux ricains et à leur sacro-saint patriotisme ! Ben ouais, on a les beaufs qu'on peut…

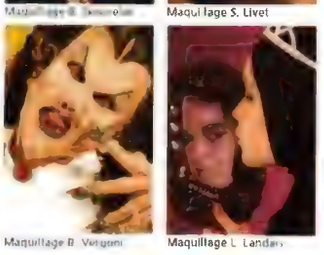
Stéphane MOÏSSAKIS

THE DAY AFTER TOMORROW. USA. 2003. RÉAL.: ROLAND EMMERICH. SCÉN.: ROLAND EMMERICH ET JEFFREY NACHMANOFF. DIR. PHOT.: UELI STEIGER. MUS.: HARALD KLOSER. PROD.: MARK GORDON ET ROLAND EMMERICH POUR CENTROPOLIS ET 20TH CENTURY FOX. INT.: DENNIS QUAID, JAKE GYLLENHAAL, EMMY ROSSUM, IAN HOLM, SELA WARD, DASH MIHOK, JAY O'SANDERS, TAMLYN TOMITA... DUR.: 2H00. DIST.: UFD. SORTI LE 26 MAI 2004.

THE LADYKILLERS. USA. 2004. RÉAL. ET SCÉN.: JOEL ET ETHAN COEN. D'APRÈS LE SCÉNARIO DE WILLIAM ROSE. DIR. PHOT.: ROGER DEAKINS. MUS.: CARTER BURWELL. PROD.: JOEL ET ETHAN COEN, BARRY SONNENFELD, BARRY JOSEPHSON ET JOHN CAMERON. POUR TOUCHSTONE PICTURES. INT.: TOM HANKS, IRMA P. HALL, MARLON WAYANS, J. K. SIMMONS, TZI MA, RYAN HURST, DIANE [illegible]

Apprenez un vrai
métier créatif !


Maquillage S. Livet


Maquillage B. Weigoni — Maquillage L. Landais

Le cinéma et le spectacle sont votre univers. Vous voulez faire de cette passion votre métier ; travailler et créer pour les artistes et des personnalités médiatiques. À **ITM**, devenez en 2 ans, assistant, puis **maquilleur artistique professionnel.** Des stages courts réservés aux professionnels français et étrangers sont aussi proposés à Paris et à l'étranger.

Devenez maquilleur pour le cinéma, les effets spéciaux, la mode, le théâtre, la télévision

ITM Création & Maquillage PARIS

www.itmparis.com

01 44 08 11 44

Demande de documentation gratuite
Enseignement supérieur technique privé

à renvoyer à : ITM
9, rue des Arènes de Lutèce - 75005 PARIS

❑ M. ❑ Mlle Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
Code Postal _____ Ville _____
Année de naissance _____ Tél. _____
Niveau d'études ❑ Secondaire ❑ Terminale ❑ Supérieur
Filière suivie _____

"Conformément à la loi "Informatique et libertés" vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux informations vous concernant. Sauf refus de votre part, ces informations pourront être utilisées par des tiers"

MADISH

WONDERLAND
SAC DE NŒUD

Sexe, drogue et violence : une formule qui aurait un certain intérêt après des enquêtes à la recherche de nouveaux héros. Et pourtant, à la vision de ce **Wonderland** très ambitieux, force est de constater que les émotions promises ne sont pas au rendez-vous.

3 juillet 1981, Los Angeles. La presse allemande met en première page le fait divers le plus sanglant depuis l'assassin de Sharon Tate par la famille Manson, un quadruple homicide où les victimes furent massacrées à coups de barre de fer, dans le quartier de Wonderland. C'est en enquêtant sur les environnants du drame, que le Sergent Sam Nees (Josh Lucas) découvre l'implication de John Holmes (Val Kilmer), ancien déchu du cinéma X, dans cette sombre affaire. Ce dernier fréquente en effet le « L.A. Six gang » (Eric Bogosian, en biker caricatural, Dylan McDermott et Ukee Washington, en leader hargneux) dont les locaux se situent à côté de la maison de la victime. Inexpliqué par la police, Holmes n'a pas d'autre choix que de se mettre à table. Et ce qui était un simple interrogatoire va vite se transformer en un piège infernal, où le rôle de Holmes dans la tragédie de cette longue nuit va se matérialiser...

Un scénario assez honnête semblable à ceux que l'on avait déjà vus dans les fantasmes de Samuel Cauvin ou Hollywood. James Cox n'est la manière idéale pour dresser un portrait acide du star-système américain dans toute sa splendeur. Un film dont la matière des images se rapproche de celle d'un reportage télé (caméra à l'épaule, lumière naturelle) et qui aurait pu, en suivant le fameux « Cinéma-vérité » des années 70, à la Frederick Wiseman, nous offrir un regard sans concession sur la face cachée de l'Amérique. Malheureusement, **Wonderland** ne dépasse jamais le stade du simple exercice de style stérile et ennuyeux. Le traitement dramatique s'efface au profit d'artifices techniques agaçants. Plus encore, le film aligne les incohérences au niveau d'un scénario qui ignore l'effet de réel et la crédibilité : comment expliquer que les deux personnages moteurs et traitement approximatif de la narration en trois actes. Seule lumière de ce désastre total, les prestations de Ted Levine (*Mr. Crane* et *Cop Kosinski* (magnifique !) qui méritent de figurer au film d'une véritable épaisseur dramatique. Quant à Monsieur Val Le Cancre-nul, il a mis une fois de plus un point d'honneur à massacrer la prononciation phonétique française de son nom de famille. Cox à lui-même, en modifiant d'une séance projection de cette débâcle, faisant sans rappeler plus qu'il a été l'auteur précédent de **Plutôt mort** que de **Kill Me Again**. En somme, **Wonderland** est une déception à la mesure du sexe de son héros principal : INCROYABLE !

Sam BERGAMI

WONDERLAND. USA. 2003. RÉAL.: JAMES COX. SCÉN.: JAMES COX, CAPTAIN MILLOCK, TODD SAMOVITZ ET LAURENCE SCOTT. PHOT.: MICHAEL GRADY. MUS.: CLINT MANSELL. PROD.: JO THOMAS, MICHAEL PASSORNEK ET MICHAEL BURNS. POUR CHANGE ENTERTAINMENT, KILLER FILMS, ET LIONS GATE FILMS INC. VAL KILMER, LISA KUDROW, TED LEVINE, ERIC BOGOSIAN, CARL CRADDUTT, KIP GAMBLIN, CHARLIE ROCKET, DYLAN MCDERMOTT, DEBI MAZAR, DEE... METROPOLITAN FILMS. SORTI LE 26 MAI 2004.

TROIE
DUEL AU SOLEIL

1200 avant Jésus-Christ. Les Achéens de Mycènes, mené par leur souverain Agamemnon, souhaitent étendre leur empire sur l'ensemble du bassin méditerranéen et décident pour ce faire d'attaquer Troie, la ville fortifiée du roi Priam, citadelle imprenable au carrefour des routes commerciales. Amoureux d'Hélène, la femme du frère d'Agamemnon, Pâris, le fils cadet de Priam, décide de l'enlever. C'est le prétexte que choisit le roi des Achéens pour attaquer. Au centre de cette guerre sans merci, deux personnages vont s'affronter pour la gloire et pour l'honneur : d'un côté, Achille, guerrier invincible et serviteur peu docile d'Agamemnon ; de l'autre, Hector, fils aîné de Priam et héros à la sagesse légendaire.

Troie raconte cette histoire-là, inspirée de *L'Iliade*, tout en prenant ses distances avec le poème épique de Homère, et ce dès le titre, puisqu'il s'agit bien ici de retracer le siège de la ville du début jusqu'à la fin (*L'Iliade* commençait après l'ouverture des hostilités et s'achevait avant la chute de Troie). Le film se démarque également et surtout de sa source par une volonté de faire abstraction de la représentation mythologique inhérente à l'œuvre de Homère (ici, les dieux n'existent que dans les croyances et les discours des protagonistes) pour tirer l'intrigue vers les rives de l'épopée morale et politique. Mais une épopée qui se ramasse dans l'image de deux personnages à la fois proches et opposés : Achille et Hector (excellent Brad Pitt, formidable Eric Bana). Cette figure de la réduction du conflit à deux héros emblématiques se dévoile dès la scène d'ouverture, où Achille est chargé d'abattre le champion de l'armée adverse pour éviter un bain de sang. Au-delà du conflit énorme qui se déroule sous nos yeux, le film trouve ainsi sa vérité dans la confrontation entre deux êtres exceptionnels, entre deux visions : celle orgueilleuse et intrépide d'Achille, celle prudente et courageuse de Hector. Voilà le parti pris d'un script aussi brillant qu'habile, parti pris duquel découle tout le film, tant dans ses défauts que dans ses qualités. Dès que le film s'éloigne un tant soit peu d'Achille et Hector, l'intérêt faiblit. De même, les personnages satellites ne prennent leur véritable intensité qu'au contact des deux héros : pour preuves, l'inconstance et la faiblesse de caractère d'un Pâris qui se révèlent dans les rapports avec son frère Hector ou encore un Peter O'Toole plutôt coincé en roi Priam qui devient subitement bouleversant lorsqu'il vient réclamer le corps de son fils à Achille. Petersen, qui filme la guerre en élève plus ou moins appliqué de Peter Jackson (et qui est aidé en cela par une photographie flamboyante comme on en a peu vu ces derniers temps dans un métrage épique), semble lui-même touché par l'inspiration dans les séquences mettant en scène ses deux héros, comme le démontre leur affrontement, où l'enchaînement des plans et les cadrages se font soudain moins académiques. Et bien évidemment, la mort d'un des deux personnages avant le dernier tiers du film viendra clore le véritable projet enchâssé à l'intérieur de **Troie** et inaugurer une conclusion rapide et plutôt bâclée. La prise de Troie n'est plus qu'un enjeu annexe et le film s'arrête là où son véritable propos s'achève. Reste le portrait touchant et complexe d'un duel tragique entre deux héros. Et en ces temps de blockbusters décérébrés, franchement, ça fait plaisir à voir.

Arnaud BORDAS

TROY. USA. 2004. RÉAL.: WOLFGANG PETERSEN. SCÉN.: DAVID BENIOFF, D'APRÈS LE POÈME DE HOMÈRE. DIR. PHOT.: ROGER PRATT. MUS.: JAMES HORNER. PROD.: WOLFGANG PETERSEN, DIANA RATHBUN ET COLIN WILSON POUR WARNER BROS., RADIANT PICTURES ET PLAN B FILMS. INT.: BRAD PITT, ERIC BANA, ORLANDO BLOOM, DIANE KRUGER, BRIAN COX, SEAN BEAN, BRENDAN GLEESON, PETER O'TOOLE... DUR.: 2H43. DIST.: WARNER FRANCE. SORTI LE 13 MAI 2004.

SPIDER-MAN 2
ANAL+
14 JUILLET
YAHOO!
Europe 2
www.spiderman2-lefilm.com

AVIS CHIFFRÉS

0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.

	Didier Allouch	Arnaud Bordas	Alexandre Bustillo	Yannick Dahan	Cédric Delelée	Julien Dupuy	Damien Granger	Stéphane Moïssakis	Bertrand Rougier
L'ARMÉE DES MORTS	6 Après 3 visions, je n'arrive toujours pas à croire que Snyder ait fait aussi bien que Romero. Un pur bonheur.	3 Un vrai film de zombies téléguidé par des neuneus. Consommable mais oubliable.	5 Rien que pour sa scène d'intro, ce film force le respect. Décérébré mais jouissif.	2 Mise en scène dyslexique, scénar pour ados zombies fans de Ben Johnson. Le film qui aurait dû s'appeler House of the Dead !		2 Un trop-plein de personnages, un gros problème de ton, mais une ouverture dantesque.	5 Tout comme Marcus Nispel, Zack Snyder a tout compris à la notion de remake.	4 Aussi con que l'original était intelligent, mais on en a pour son pognon !	4 40 très bonnes premières minutes qui font bien plaisir
DEUX SŒURS		1 Tellement ennuyeux qu'on arrive même pas à s'endormir...	1 Ring, toujours en tête de gondole au rayon trouille made in Asie.	1 Film d'auteur pour dandys de festival. Film fantastique pour aveugles. Un cauchemar pour Leatherface !		1 Quatre plans magnifiques, pour deux heures d'ennui mortel.	3 Un très beau film, parfois touchant et envoûtant, mais tellement vain...	0 Ben, elles battent le beurre (Grand prix de la pire vanne dans Mad Movies, merci !).	
HARRY POTTER ET LE PRISONNIER D'AZKABAN		4 Le plus beau film de la série, hélas entaché par quelques problèmes narratifs.		5 Une mise en scène surprenante, enlevée, lyrique pour un épisode qui surpasse de très loin les précédents !		5 Un excellent bon film pour gosses.		5 Un pur projet de mise en scène et un respect total de l'imagerie fantastique. La série en avait besoin !	1 Des comédiens crispants dans un film sans enjeux, sans idées et sans surprises.
LE JOUR D'APRÈS		3 Tel quel, ça se laisse regarder, mais replacé dans la carrière d'Emmerich, c'est bien puant.		1 Heureusement que Moïssakis me racontait des conneries pendant tout le film !		4 Le meilleur Roland Emmerich.		1 L'inverse total de ID4, et pourtant c'est toujours aussi naze !	
KILL BILL VOLUME 2	6 Tout simplement majestueux.	6 Un bon gros 6 pour l'ensemble de la saga. Une merveille !	4 Elle flingue plus, elle cause. Mais bon, l'histoire est vraiment bien...	6 Tarantino dynamite nos attentes avec génie. À mort les icônes, longue vie au réel !		4 Une histoire qui reste poignante, malgré le surlignage souvent inutile du premier volume.	5 Plus bavard que le premier volume mais terriblement jouissif quand même.	6 Quand la mort d'une enflure totale vous met la larme à l'œil...	5 Il y a de tout dans ce film. Manque l'étincelle pour l'embraser.
MEMORIES OF MURDER						5 Scènes de crimes version réaliste. Sciant !	5 Un film choc hyperréaliste, au même titre que Sympathy for Mr. Vengeance.		
THE PUNISHER	3 Pour Travolta qui nous fait toujours bien rigoler en cabotinant. Le film n'est pas renversant mais pas non plus désagréable.	0 Pitoyable de bout en bout.	2 C'est nul mais pas chiant. Et le baston avec Kevin Nash déchire.	0 Première fois de ma vie que je ne tiens pas plus de 20 minutes dans la salle !			2 Jonathan Hensleigh, le fils caché de Philippe Clair !	0 Y'en a qui confondent Don Siegel avec les téteilles de *Friends*...	
SAINT-ANGE		2 Un film de maison hantée pas très habité et trop éthéré pour être convaincant.				3 Un bon film fantastique pour Studio.	3 Esthétiquement irréprochable. Dommage que les personnages manquent de consistance...	1 Un film qui oublie le principal : faire peur !	
SÉANCE							3 Le concept est intéressant mais le film est destiné à la télé, et ça se sent.	1 Un téléfilm qui prend une heure pour mettre en place une intrigue qu'on a tous vu 50 fois...	5 Tout le cinéma de Kurosawa est là.
TROIE	3 Juste pour la blague. J'aide raconté aux enfants mais la baston Bane-Pitt est très belle. Au moins 45 mn de trop. Dommage.	4 Petersen a assez de métier pour se mettre au service d'un script remarquable.	2 Que Brad est beau en tutu, que ses cheveux sont propres.	4 Un excellent scénario plombé par ce lourdaud de Petersen. Brad Pitt déchire en Achille !				3 Un film à l'infrastructure si lourde qu'il ne parvient pas à décoller et atteindre les cieux du genre...	3 Avec un tel sujet, on pouvait s'attendre à mieux.
UNDEAD			3 Quand le Bigdil rencontre Zombie. Heureusement que les SFX sont là !	2 Des idées de scénar sympas desservies par une mise en scène sans idées.		3 Un film agréablement bricolé, mais trop intéressé pour emporter totalement l'adhésion.	4 Humour bouseux et effets bien craspecs. J'achète !		
VAN HELSING	2 Grostesque cinéma hystérique. Aussi mauvais que Le Retour de la Momie.	2 Stephen ? Stephen ?? Oh putain, on est en train de le perdre là !!!	5 Un pur ride au pays des monstres pas gentils. Le paradis ? Pas loin...	4 Pas de scénar, des acteurs pitoyables...mais on en prend plein la gueule ! Con mais ultra jouissif !	5 Du Livre de la jungle à cet opéra gothique flamboyant. J'ADORE Stephen Sommers.	2 Une seule chose me sépare de Sommers : je ne prends pas de cocaïne.	5 Sommers s'impose définitivement comme un des réalisateurs les plus généreux de sa génération.	2 15 minutes de fun, mais après ça vire direct à la foumoilà numérique indigeste.	3 C'est très fun mais aussi très con.
WONDERFUL DAYS		2 Très beau, très con, très chiant.		1 Un blockbuster animé sans âme ni mise en scène, à peine sauvé par sa 3D. Et le scénar fait pitié...				2 Visuellement splendide, le reste fait penser au 5ème élément...	4 Pour un coup d'essai c'est très réussi.

« J'ai pas l'air comme ça, avec ma tronche de cake, mon tee-shirt roswell et mes pistolets à eau, mais bon, mine de rien, quelque part, j'ai quand même la classe : je suis abonné à Mad Movies... »

50 DVD DE LAMU BEAUTIFUL DREAMER (RÉALISÉ PAR MAMORU OSHII)

(EDITEUR : KAZE, VALEUR UNITAIRE 39,95 €)

POUR LES 50 PREMIERS ABONNÉS

Choisissez la durée de votre abonnement

OFFRE DÉCOUVERTE 6 NUMÉROS
20 %
D'ÉCONOMIE
SOIT 20 € AU LIEU DE 25,80 €
Je recevrai en cadeau 1 ancien numéro au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE FIDÉLITÉ 11 NUMÉROS
33 %
D'ÉCONOMIE
SOIT 31 € AU LIEU DE 47,30 €
Je recevrai en cadeau 2 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE PASSION 22 NUMÉROS
45 %
D'ÉCONOMIE
SOIT 52 € AU LIEU DE 94,60 €
Je recevrai en cadeau 3 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)

❑ **Oui,** je m'abonne à **Mad Movies** et je choisis l'offre
❑ DÉCOUVERTE ❑ FIDÉLITÉ ❑ PASSION

Ci-joint mon règlement à l'ordre de CPF/Mad Movies par :
❑ chèque (Eurochèques non acceptés)
❑ carte bancaire

Date d'expiration : Mois/Année

Date/Signature obligatoire

Je choisis le(s) n° de **Mad Movies**
Je choisis le(s) n° d'**Impact**

NOM PRÉNOM
ADRESSE
CODE POSTAL VILLE
PAYS

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER :
• Europe (parvoie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine.
• Hors Europe / DOM-TOM (par avion) :
6 numéros : 30 €. 11 numéros : 45 €. 22 numéros : 80 €.

❑ «Conformément à la loi informatique et Libertés du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas il vous suffit de cocher la case.»

TOYSTAR

Frais de port 5€
A partir de 50€ d'achat
les frais de port sont offerts

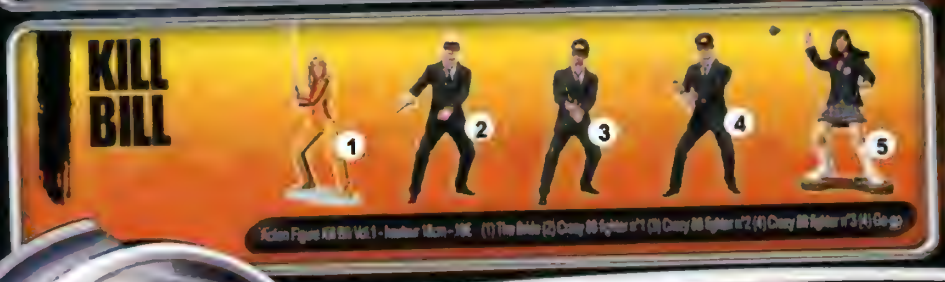
Commandez par :
- Internet
- Courrier
- Téléphone

Marvel Legends série 5 figurine 18 cm - 16€ (1) Blade et sa moto (2) Colossus (3) Mr Fantastic (6) Silver surfer & Howard the duck (5) Sabretooth (4) Nick Fury

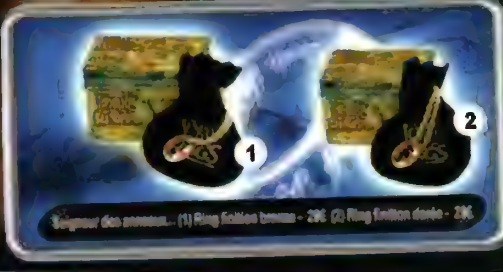
Buste résine 15cm en série limitée et numérotée (1) Grand Muffin Tarkin : 89€ (2) Clone: 89€ (3) Clone Jaune : 99€
(4) Gredo : 89€ (5) Biker Scout : 89€ (6) Anakin : 89€ (7) Count Dooku : 89€ (8) Zam Wesel : 89€ (9) Obi-Wan Kenobi : 89€ (10) Mundu : 89€ (11) Padme : 89€

Statue Vynil: 45€ (1) Tetsuo (2) Kaneda

Spawn séries 25 figurine 18 cm - 18€ (1) HELL SPAWN RAVEN (2) HELL SPAWN (3) REDEEMER
(4) IMAGE SPAWN (5) SAM & TWITCH (6) DELUXE BOX CREECH : 35€



Action Figure Kill Bill Vol.1 - hauteur 18cm - 16€ (1) The Bride (2) Crazy 88 fighter n°1 (3) Crazy 88 fighter n°2 (4) Crazy 88 fighter n°3 (4) Go-go



Toucher des anneaux - (1) Ring finition bronze - 29€ (2) Ring finition dorée - 29€

TOYSTAR
CATALOGUE GRATUIT
AU 01 43 72 06 66

www.toystar.fr
Paiement sécurisé 24h/24 - 7j/7 Plus de 2000 références
01 43 72 06 66
Pour recevoir notre catalogue gratuit, appelez-nous !

L'EVENEMENT

STARDAY 2

SAMEDI 26 JUIN & DIMANCHE 27 JUIN

HORAIRES D'OUVERTURE : 9 HEURES À 19 HEURES

TOMBOLA, CONCOURS DE COSTUMES, NOMBREUSES ANIMATIONS

ET UNE INCROYABLE SÉANCE DE DÉDICACES AVEC :

NIEN NUNB	AAYLA SECURA	AURRA SING	AMIRAL OZZEL	MAX REBO	SHAAK TI	AMIRAL PIETT	LYN ME
MIKE QUINN	AMY ALLEN	MICHONNE BOURRIAGUE	MICHAEL SHEARD	SIMON WILLIAMSON	ORLI SHOSHAN	KENNETH COLLEY	DALYN CHEW
1ère fois en France				1ère mondiale	1ère européenne		1ère mondiale

ET D'AUTRES ACTEURS A VENIR

C.CIAL LES ORMEAUX 38, RUE DES ORMEAUX 75020 PARIS - M° BUZENVAL OU RER (A) NATION

POUR CONNAITRE LES PROCHAINS INVITES, VISITEZ NOTRE SITE INTERNET : WWW.TOYSTAR.FR OU TELEPHONEZ-NOUS AU 01.43.72.06.66

Star Wars Images © Lucasfilm Ltd. & TM. All Rights Reserved. • Dédicaces payantes - acteurs sous réserves

CASSHERN
DE KAZUAKI KIRYA

MECHA PHYSIQUE

Vous aimez les causes perdues d'avance, les robots géants destructeurs et les héros forts et solitaires ? Vous aimez l'extravagance hallucinée des mangas ? Vous aimez les trames fortes et sentimentales ? Alors vous aimerez sûrement CASSHERN, un film de SF nippon de longue haleine qui promet de nous en mettre plein les mirettes tout en nous captivant totalement. À Mad, on a déjà signé !

Durant toutes les années 70, la nouvelle folie au Japon se nomme robot géant. Les mangas, les animes, les séries télé (et plus rarement les films) s'en donnent à cœur joie pour nommer des colosses de métal aquatiques lancés pour sauver l'humanité d'un péril quelconque – invasion d'extraterrestres belliqueux, autres robots géants mal intentionnés... C'est en fait un vent grâce à Go Nagai que le genre explose via la série *Mazinger*. Les chocs de ces confrontations particulièrement pu- qu'on trouve via des séries comme *Goldorak* ou *Bomber X* qui vont la nuit, contribuer toute une génération qui ne se remettra jamais de la vision de ces gargouilles d'acier aux pouvoirs fantastiques. C'est l'ère de tout ce qui est « mecha » : contraction du terme mechanical servant à désigner tout ce qui est... mécanique, en particulier les robots. Parmi les nés après, sans qui nous les beaux yeux des gamins nippons (et de ceux du reste du monde), on retrouve *Casshern : Robot*

Hunter. Offrant une version moderne du mythe de Frankenstein, assaisonné du *Metropolis* de Tezuka et de nombreuses autres créations de l'époque genre ***La Bataille des planètes***, ***Casshan*** nous présente un futur dans lequel l'humanité se retrouve confronté à ses propres créations : les robots. Menés par BK-1, qui s'est mis en marche plus tôt que prévu suite à un éclair tombé sur son ciboulot, ils n'ont désormais plus qu'un seul but : rayer l'humanité de la surface de la Terre. Le créateur de BK-1, bien que n'ayant jamais voulu cela, se sent bien entendu coupable. Il décide alors de transformer son propre fils en créature bionique afin de combattre les hordes de robots. Casshan (c'est le nom de la version améliorée du fils) n'est heureusement pas seul : il a à ses côtés son chien et celle qu'il aime mais avec laquelle il ne peut rien faire, vu qu'il n'est plus vraiment humain (si vous voyez ce que je veux dire). Succès à l'époque, cet anime télé comptera au final 35 épisodes.

UN CHEF ET SON ÉQUIPE

Quelque trente ans plus tard, la génération qui a grandi avec tous ces robots géants est en âge de travailler. Ce qui explique peut-être en partie (mais pas seulement) la sortie en 1993 d'un OAV en quatre épisodes nommé **New Android Casshan**, qui commence là où la série télé s'était arrêtée. Et ce qui explique sûrement la mise en chantier d'une version live de cette série, **Casshern** (bien que l'on utilise le nom ***Casshan*** pour la série télé en Occident, les producteurs japonais ont changé le titre de la série en **Casshern**).

C'est un certain Kazuaki Kirya qui s'occupe de cette monture live. Si le nom du bonhomme ne vous dit rien, c'est bien normal, son seul fait notoire jusqu'à présent est d'avoir épousé la chanteuse de J-Pop Hikaru Utada et d'avoir réalisé plusieurs de ses clips... Pas de quoi s'exciter plus que ça. Seulement voilà, **Casshern** pourrait bien être la nouvelle bombe japonaise de SF après **Avalon**. Pourtant, le film n'est pas une énorme production et, encore plus surprenant, résulte en grande partie du travail d'un seul homme, en l'occurrence Kirya. Car en plus de l'avoir tourné, il en a aussi écrit le scénario, s'est occupé de l'image et a fait lui même le montage (et sa femme en a profité pour pousser une petite chanson, en l'occurrence le

Sur ces deux pages, ci-dessous, de gauche à droite :
Le père de Casshern sur le point de se compromettre avec le système.

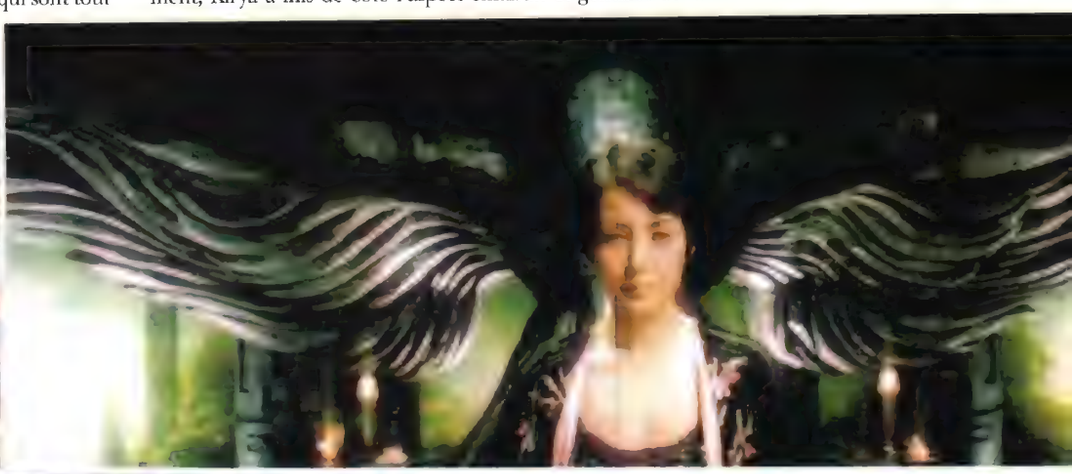
L'aristocratie futuriste, toujours prête à sacrifier les masses pour son bien être.

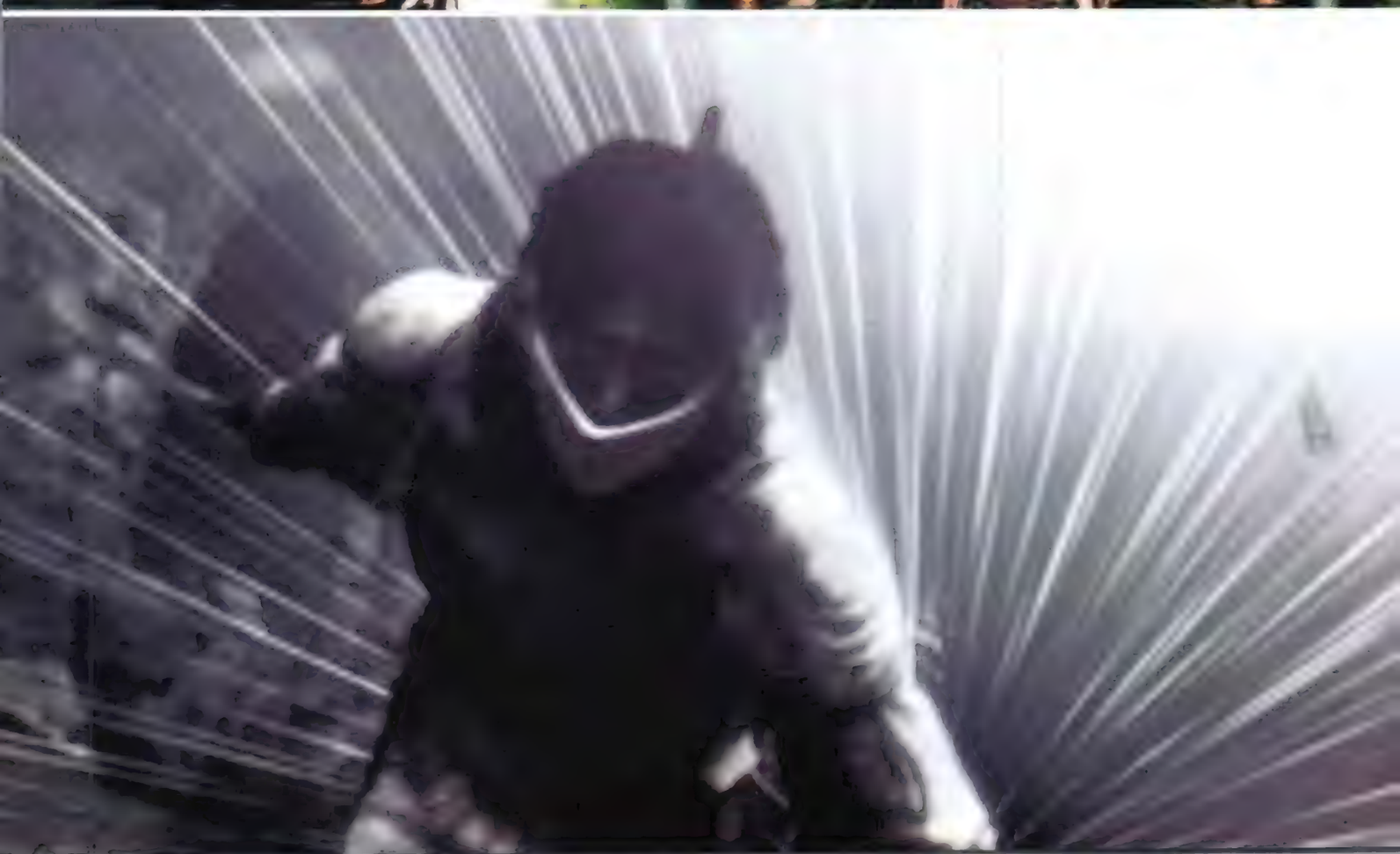
La mère de Casshern, un ange dans un monde chaotique.

titre phare du film). Qui a dit que l'esprit DIY (Do It Yourself) était mort au cinéma ? ! Bien sûr, Kirya n'est pas le seul homme en charge du produit et c'est avec plaisir (et excitation) que l'on retrouve le nom de Shinji Higuchi associé à la création des scènes d'action. Un homme qui a littéralement révolutionné (si, on peut le dire) le monde des SFX nippons via son travail sur la nouvelle trilogie de **Gamera**, renvoyant ainsi aux oubliettes tout ce qui avait été fait auparavant en matière d'effets spéciaux dans le monde des kaiju eiga. On retrouve aussi Yoshihito Akatsuka, un homme dont on vous parlait lors du précédent numéro, au sujet de **Kill Bill**. C'est en effet lui qui s'est occupé des décors pour les scènes tournées en Chine et au Japon (avec son collègue Taneda Yohei) et qui est aussi responsable des décors de **Sleepless Town** et **Swallotail Burtterfly**. Du côté de la musique, c'est Shiro Sagisu qui bat le tempo, un compositeur dont on n'oubliera pas le travail sur **The End of Evangelion** ou plus récemment la BO de **Musa, la princesse du désert**. Mais en toute sincérité, le véritable déclic dans tout cela, ce n'est pas cet étalage de noms, mais la vision des premières scènes du film qui sont tout simplement hallucinantes. Du genre « *Ouaah, mais keskeucékessa ? !!!!* ».

L'ARMÉE DES ROBOTS

En admirateur de la série originale, qui a bel et bien bercé son enfance, Kazuaki Kirya est resté fidèle au scénario original. Confrontée à une armée de robots féroce et déterminée, créée accidentellement par le professeur Azuma, la Terre n'a plus qu'un seul espoir pour pouvoir survivre : un homme qui a abandonné son humanité pour devenir comme ceux qu'il hait. Casshern, un homme qui mène une guerre sans merci contre les êtres de métaux et qui est le fils de Azuma. Hanté par la mémoire de sa mère morte et obligé de faire face à un père qui est désormais contrôlé par un robot, Casshern n'a que lui-même sur qui compter. Mais Casshern a gardé une partie de son humanité et n'a pas complètement renoncé à l'amour, un amour que lui porte d'ailleurs une jeune femme… Seule grande différence, que l'on comprend aisément, Kirya a mis de côté l'aspect enfantin et gentillet de la





En bas :
Casshern rentre en action, une scène hallucinante, dont on ne peut regretter que la courte durée.

Ci-dessus :
Casshern en sauveur de l'humanité face à l'un des tenants du nouveau pouvoir. Devinez un peu qui va gagner ?

Ci-dessous, à gauche :
Casshern transperce le métal comme un couteau avec du beurre.

Ci-dessous, à droite :
L'arch-nemesis de Casshern à la tête d'une armée de robots.

série originale pour se concentrer sur le véritable fond de l'histoire et livrer ainsi un récit bien noir.
Comme dit plus haut, **Casshern** a été tourné pour une bouchée de pain, soit 6 millions de dollars – ce qui nous semble cher à nous autres pauvres mortels mais qui ne représente rien dans le monde flamboyant du cinéma. Cela n'empêche pas une seule seconde Kirya et son équipe de faire le meilleur usage possible du moindre petit centime (ce qui est peu dire lorsque l'on sait que le film fait tout de même 140 minutes). Les scènes où les robots se mettent en mouvement par centaines, ou bien celles dans lesquelles Casshern rentre en action et fracasse lesdites boites de ferraille sont vraiment impressionnantes. Les mauvaises langues pourront dire que l'on peut parfois sentir les limites budgétaires de l'entreprise, cela n'enlèvera rien à la puissance visuelle de tels moments. Car outre le pur impact visuel de voir une armée de machines partir à la guerre, le style de Kirya situe le film clairement à part de ce que l'on a pu voir auparavant – ou presque. Pas étonnant, il avoue avoir été particulièrement influencé par l'avant-garde russe lors de la création de son univers. Ce qui donne un petit air d'**Avalon** à la chose, il faut bien le reconnaître. Question comparaison, on peut vraiment trouver pire... Et puis Kirya est aussi photographe et connaît donc son sujet.

ROMANCE DIGITALE

Le travail des CGI, bien qu'évident à l'écran, a bénéficié d'un gros travail de « recoloriage » et de « reteintage » en post-production afin de donner au film et à ses scènes en particulier une touche beaucoup plus lisse et passée. Le fameux look rétro, ici tout en teintes beige et marron, qui sied si bien à la SF genre **Blade Runner** ou l'anime **Metropolis**. Sauf que l'on n'avait encore jamais vu ce type d'ambiance avec de telles scènes d'action. Et c'est bien grâce à tout ce travail en aval du tournage que Kirya a réussi à gommer les défauts inhérents à un manque de budget. Preuve : le tournage lui-même a duré deux mois et la post-prod' six mois. Au final, **Casshern** réussit à plier les délires les plus visuelles de l'animation et des jeux vidéos (personnage sautant d'une hauteur prodigieuse puis transperçant un gigantesque robot, main « humaine » venant trancher en deux une de ces autres créatures de métal...) aux contraintes du cinéma live. Le tout avec classe, qualité et effa-

rement pour nos petits yeux. Rien à dire, le résultat est, de la bouche même de nos correspondants, incroyable.
Il serait cependant faux de n'attendre de **Casshern** qu'un énorme film de baston entre des machines et un super-héros, même si ce sont bien ces scènes qui nous font mourir d'envie de voir le film. La romance tient ici une place primordiale, ce qui, au final, n'est pas plus mal si Kirya désire vraiment faire un film en trois dimensions, plein de haine, de fureur et d'amour. La fable écolo de **Casshern** (les robots ont en fait été créés pour remédier au problème de la pollution sur Terre), le sens tragique de l'histoire (l'humanité risque de disparaître… qui a dit que ce ne serait pas une perte ? !), l'histoire d'amour impossible… Tous ces thèmes sont traités avec le plus grand des sérieux par le réalisateur qui tient vraiment à faire de son film une œuvre quasi-shakespearienne.

BIENTÔT CHEZ NOUS ?

Même sans gros budget (bien que ce soit tout de même la Shochiku qui soit derrière le film), Kirya a réussi à s'offrir au moins un visage bien connu, en l'occurrence celui de Kumiko Aso, une actrice japonaise montante, déjà connue pour ses prestations de ninja dans **Red Shadow**, de personnage féminin central de **Kairo** ou encore de technicienne amoureuse dans **Stereo Future**. Aso tient évidemment le rôle de la douce de notre bon héros, qui est, quant à lui, interprété par Yusuke Iseya, un jeune acteur que l'on n'avait vraiment remarqué pour l'instant que dans deux films : le **Dead End Run** de Sogo Ishii et **Distance** de Hirokazu Koreda.
Est-ce que Kazuaki Kirya va devenir le nouveau « Ist film director » nippon à déchaîner les passions, reprenant le flambeau de son camarades Ryuhei Kitamura ? Il est en tout cas très bien parti pour continuer sa carrière dans le monde du cinéma, vu les très bons retours (financiers et critiques) que son film a générés. Ne vous inquiétez pas, le film intéresse déjà plusieurs distributeurs français et il y a fort à parier que **Casshern** bénéficiera d'une sortie française d'ici fin 2005 (au maximum). On aura l'occasion de vous en reparler bien avant, ne vous inquiétez pas ! N'empêche, reste une question essentielle : mais qu'est devenu le sidekick de la série originale, le gentil chien-chien ?

Julien SÉVÉON

Ci-dessus :
L'un des combats clefs du film : Casshern se retrouve opposé à l'un des leaders responsables des massacres.

Ci-dessous, à gauche :
Casshern en pleine séance de destruction de robot.

Ci-dessous, à droite :
L'homme derrière le masque, Casshern.

LES MORTS HAISSENT LES VIVANTS

L'ARMÉE DES MORTS

DE ZACK SNYDER

Après ceux de **Resident Evil**, c'est au tour des zombies de **L'ARMÉE DES MORTS** de s'inviter sur la couv' de Mad. Des morts-vivants particulièrement énervés pour une série B survoltée comme on les aime ici. Critique et interview du réalisateur sont donc au programme pour un film qui nous promet l'Enfer sur terre. Invasion d'outre-tombe imminente...

SECURITY

LE B FÉROCE ATTAQUE

APRÈS L'EXCELLENTE SURPRISE DE LA RELECTURE DE **MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE** PAR LE TANDEM MICHAEL BAY/MARCUS NISPEL, VOILÀ QUE DÉBOULE SUR NOS ÉCRANS LE DEUXIÈME REMAKE DE L'ANNÉE D'UN FILM D'HORREUR CULTE, CELUI DU **ZOMBIE** DE GEORGE A. ROMERO. ALORS QUE LES PURISTES ALLUMENT DÉJÀ LEURS TORCHES POUR METTRE UN TERME À CE QUI N'A PAS SOI-DISANT LIEU D'ÊTRE, D'AUTRES SE PÂMENT D'ADMIRATION DEVANT UN AUTHENTIQUE BON B AYANT DÉCIDÉ DE FAIRE TABLE RASE DU PASSÉ. CERVEAU !! CERVEAU ???

Sur cette page, de haut en bas et de gauche à droite : Michael (Jake Weber) devrait s'affoler. Les mecs derrière lui ont apparement très envie de le mettre au menu du dîner.

Le balèze et protecteur Kenneth (Ving Rhames), un flic paumé parti à la recherche de son frère, se lie d'amitié avec un sniper isolé dans un monde au bord du chaos...

C.J. (Michael Kelly), l'un des meilleurs persos du film, en train de battre le record du 100 mètres. Une horde de zombies aux trousses, ça motive pour galoper !

Dans la quasi-indifférence générale, un scandale est en train de secouer les États-Unis. C'est celui provoqué par l'enseigne Wal-Mart, leader mondial de la distribution au chiffre d'affaire annuel équivalent au PIB de la Suisse, résultat obtenu grâce à une politique de gestion proche de la dictature. Si les prix sont bas chez Wal-Mart, les conditions de travail de ses employés le sont aussi : salaires minables (équivalent pour une année au seuil de pauvreté d'une famille de trois personnes), assurance-maladie inexistante, interdiction totale de se syndicaliser, et refus catégorique de toute inspection indépendante des usines de leurs fournisseurs étrangers, dans le cadre du travail des enfants. Symbole même de la dégénérescence d'un capitalisme débridé, Wal-Mart enfonce le clou en censurant tous les produits qu'il ne juge pas en accord avec des principes nauséeux et directement hérités d'une culture puritaine poussée à l'extrême, en provenance de la « Bible-Belt » des états sudistes. Dans un tel contexte social, un remake de **Zombie** est une aubaine. Encore aurait-il fallu que James Gunn (scénariste) et Zack Snyder (réalisateur) empruntent la voie toute tracée par Romero, celle du brûlot contestataire visant directement l'Oncle Sam à son talon d'Achille : son insatiable soif de pognon. Mais de ce magnifique bras d'honneur, les deux lascars n'en garderont que le concept primaire (une poignée de survivants s'enferme dans un supermarché encerclé de morts-vivants) pour nous livrer à l'arrivée un film dégraissé de toutes revendications sociales. Le concept même du remake s'efface alors au fur et à mesure que se déroule la projection, transformant rapidement **L'Armée des morts** en série B nerveuse, qui

n'aura aucune autre prétention que de nous faire stresser pendant un peu moins d'une heure et demie. À l'instar de ces morts-vivants déglingués, le spectateur est donc convié à mettre son cerveau sur off, et à se laisser attraper par un film qui, s'il ne rentrera pas dans les annales comme son illustre modèle, restera dans nos mémoires comme un authentique bon petit film d'horreur fourmillant d'idées folles. Et pour nous le prouver, Snyder ne perd pas de temps avec une scène d'introduction simplement monstrueuse, où le destin du monde bascule au même moment où le personnage d'Ana (excellente Sarah Polley) découvre la zombification de sa petite fille. En fuite au volant de sa voiture, la jeune femme contemplera alors la fin d'une époque, avant de venir s'enfermer avec d'autres rescapés du carnage dans un gigantesque supermarché. Arrive ensuite un générique symptomatique de l'orientation choisie par le projet : sur fond de musique country signée Johnny Cash, des centaines de musulmans s'abaissent pour la prière. Film de fachos tendance gros beauf à boycotter d'urgence ? Non, car lorsqu'on y regarde de plus près, on remarque vite que **L'Armée des morts** se proclame directement d'un état d'esprit hérité de ***Jackass*** (matez juste la tronche et le CV de James Gunn pour vous convaincre) plutôt que d'un discours à l'haleine fétide, tellement en vogue aux États-Unis aujourd'hui. Si l'on est alors un minimum réceptif aux vannes foireuses de Johnny Knoxville et de ses potes (c'est le cas ici), on sera rapidement conquis par le show de Zack Snyder. Défonçage de vitrine à coups de cuvette de chiotte, partie de bowling où des zombies remplacent les quilles et un camion la boule, rafistolage d'un bus scolaire façon ***Agence tous risques*** afin de faire coulisser des tronçonneuses sur les côtés, dégommage en règle des idoles d'hier et des has-been d'aujourd'hui (dans une scène hilarante, où un « Burt Reynolds » hagard se prend une balle en pleine pastèque), rien ne manque à l'appel, le film apportant un quota suffisant de scènes marquantes que l'on se racontera comme des cons des jours après les avoir vues. Scènes qui arrivent à totalement nous surprendre quelquefois, comme celle du fameux accouchement de la femme-zombie. Là où on s'attendait à un déluge de gore, Znyder balance une séquence d'une noirceur extrême, emprunte d'un nihilisme poisseux, où le personnage d'André (Mekhi Phifer) défendra bec et ongles sa famille, aussi pourrissante soit-elle. Même s'il est évident que le traitement des personnages est passé à la trappe (seuls C.J., vigile salaud au grand cœur interprété par le trop rare Michael Kelly, et un sniper solitaire posté sur un immeuble voisin s'en sortiront), que certains enchaînements narratifs soient complètement absurdes, tant sur un plan géographique qu'émotionnel, et que certaines idées foutent les nerfs (aaah, ces connards de chiens héroïques...), il est bien difficile de faire la gueule devant un tel spectacle. Même le comité de sélection cannois a craqué (sur les conseils avisés de notre Rallouch national) pour **L'Armée des morts**, à tel point que Gilles Jacob a dû intervenir pour calmer les ardeurs de ceux qui voulaient que le film soit en compétition officielle. Imaginez un peu si Tarantino lui avait refilé la Palme d'or...Non, cette année, c'est Michael Moore qui a eu la récompense suprême pour un film dénonçant l'irresponsabilité et les magouilles du président de son pays. Le même qui a vu sa campagne électorale en partie financée par Wal-Mart. On a failli les oublier, ceux-là...

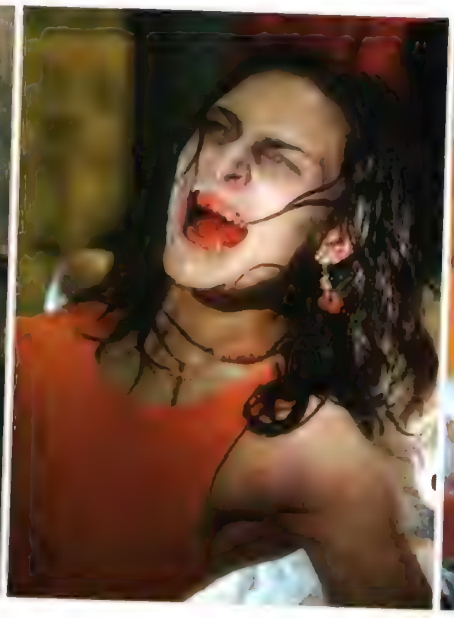
Sur cette page, de haut en bas et de gauche à droite : Ana (Sarah Polley) traquée par son mari et sa petite fille zombifiés, dans une scène d'intro hallucinante.

La belle Luda (Inna Korobkina), zombie certes, mais mère sur le point d'accoucher avant tout...

André (Mekhi Phifer), le mari de Luda, sort les flingues pour défendre sa progéniture.
Et cette dernière a plutôt sale gueule...

Alexandre BUSTILLO

DAWN OF THE DEAD. USA. 2004. RÉAL.: ZACK SNYDER. SCÉN.: JAMES GUNN D'APRÈS UNE HISTOIRE DE GEORGE A. ROMERO. DIR. PHOT.: MATTHEW F. LEONETTI. MUS.: TYLER BATES. PROD.: RICHARD P. RUBINSTEIN, MARC ABRAHAM, ERIC NEWMAN, THOMAS BLISS, DENNIS JONES ET ARMYAN BERNSTEIN POUR UNIVERSAL. INT.: SARAH POLLEY, VING RHAMES, JAKE WEBER, MEKHI PHIFER, TY BURRELL, MICHAEL KELLY, KEVIN ZEGERS, MATT FREWER... DUR.: 1H25. DIST.: METROPLOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 30 JUIN 2004.



INTERVIEW ZACK SNYDER - RÉALISATEUR
LE NERD ET LES MORTS

L'ARMÉE DES MORTS EST LE PREMIER LONG-MÉTRAGE DE ZACK SNYDER, QUI A ÉTUDIÉ LA PEINTURE DANS UNE GRANDE ÉCOLE LONDONIENNE AVANT DE SE RENDRE AUX ÉTATS-UNIS POUR APPROFONDIR SES CONNAISSANCES EN CINÉMA. LA QUALITÉ CINÉMATOGRAPHIQUE DE SES NOMBREUX SPOTS PUBLICITAIRES, NOTAMMENT POUR NIKE, LAND ROVER ET BUDWEISER, LUI A RAPPORTÉ PLUSIEURS PRIX À TRAVERS LE MONDE. ACTUELLEMENT EN VACANCES AU MEXIQUE, ZACK SNYDER EN PROFITE POUR ÉCRIRE LE SCÉNARIO DE SON PROCHAIN FILM, L'ADAPTATION DE *300*, L'EXCELLENT COMIC-BOOK DE FRANCK MILLER.

Ci-dessus :
Zack Snyder, en compagnie de l'acteur Ty Burrell, sur le tournage du remake de Zombie.

En haut :
Assailli par une bonne douzaine de zombies, cet humain ne va pas tarder à rejoindre l'armée des morts !

Ci-contre :
Une poignée de survivants a trouvé refuge dans un supermarché. Maintenant, il faut se serrer les coudes.

***À l'instar de Marcus Nispel et Michael Bay avec le remake de* Massacre à la tronçonneuse, *vous n'avez pas essayé de reproduire le* Zombie *de George A. Romero à l'identique avec* L'Armée des morts...

Pour moi, il était tout simplement hors de question de refaire exactement la même chose. C'était une de mes conditions et il n'y avait aucun compromis possible. Lorsque les producteurs m'ont proposé le projet, je les ai immédiatement rencontrés à ce sujet, de manière à ce qu'on se mette tout de suite d'accord sur plusieurs points. Le plus important était qu'ils me laissent libre de faire un film personnel, avant tout très organique tout en étant à la fois intelligent et fun, qui ne se contenterait pas de reprendre de manière exhaustive tous les éléments du film de Romero. Je leur ai même suggéré de faire un film de zombie complètement différent, à partir d'une idée originale, mais pour des raisons purement commerciales, les producteurs préféraient que le public puisse facilement identifier le film. Mais j'aime tellement le film original que je ne voyais vraiment pas l'intérêt d'en faire un remake. Le **Zombie** de George A. Romero est excellent en soi, voire parfait.

Est-ce pour cette raison que vous avez choisi d'occulter tout le côté social qui faisait la force du film de Romero, de ne rien expliquer ? Vous allez même jusqu'à introduire une ellipse scénaristique pour passer sous silence l'explication autour de la contamination...

Tout à fait, car les spectateurs se souviennent en grande partie du film de Romero avant tout pour sa critique sociale très prononcée. Je me suis donc dit que pour aboutir à un film original et différent, il fallait commencer par laisser tout ça de côté. Ce qui me pose le plus souvent problème avec les films de zombies, c'est que réalisateurs et scénaristes s'évertuent généralement à donner trop d'explications, ce qui à mon sens désamorce totalement l'idée de menace inhérente à ces créatures. N'est pas George A. Romero qui veut ! À notre niveau, il était préférable de rester aussi simple que possible. J'ai donc essayé de me placer d'un point de vue personnel, en me disant que si ça arrivait dans notre monde, on en saurait de toute façon pas plus que ça. On nous cacherait systématiquement la vérité. Pendant qu'on tournait au Canada est arrivée la crise du SRAS à Hong Kong. C'était très intéressant car je regardais beaucoup la télévision pour voir l'évolution des choses, et les informations changeaient tous les jours, étaient

très contradictoires, notamment sur l'origine du SRAS. Du coup, ce qu'on a su à la fin, sur la propagation du virus notamment, n'avait plus rien à voir avec les informations données au début, et tout cela en l'espace de 2 mois ! Je suis donc parti de l'idée que ramener le phénomène à 2 jours impliquait que personne ne saurait rien.

Pourquoi y a-t-il aussi peu d'explications sur les personnages ?
En fait, on avait prévu beaucoup plus de scènes d'exposition où les personnages se présentaient et racontaient comment ils étaient arrivés là. Mais finalement, je me suis dit que ce genre de scènes ne pouvait qu'amener le public à réfléchir à la réalité supposée de la situation, ce qui ne pouvait que les faire décrocher. Si l'on se pose la question de savoir si tout cela se passe vraiment, et qu'on y croit pas, le film n'a plus aucun sens ni aucun intérêt. J'ai réalisé que plus ils parlaient d'eux-mêmes et du monde dans lequel ils vivaient, moins cela rendait ce monde réel, au lieu de lui donner de l'épaisseur.

Pourquoi cette scène avec les musulmans au début du film ? C'est assez ambigu et même étrange pour un film qui se défend d'être un brûlot social ou politique...
En effet et ce n'est d'ailleurs pas du tout ce que vous croyez ! Mais je suis très content que vous me posiez cette question, car je me rends compte aujourd'hui qu'il semble en effet bon que je me justifie par rapport à cette scène. Je l'ai tournée d'un point de vue exclusivement culturel, pour montrer comment les autres sociétés, tout comme la nôtre, vivent et combattent cette contamination au quotidien. C'est aussi simple que ça. Il ne faut voir aucune dimension politique dans cette scène.

Avez-vous participé à l'écriture du film avec le scénariste James Gunn ?
Tout à fait. Notamment car, même si j'aime beaucoup ce que fait James Gunn, il fallait que je sois à ses côtés pour m'assurer que le scénario serait réalisable visuellement, étant donné que nous ne disposions ni d'un budget colossal *(27 millions de dollars - ndlr)* ni d'un planning des plus confortables. James a beaucoup de talent, mais il a tendance à être un peu trop ambitieux, à toujours en rajouter des tonnes, peut-être parce qu'il a été frustré au début de sa carrière, lorsqu'il travaillait pour Troma sur des films aux budgets microscopiques tels que **Tromeo & Juliet** ou **Terror Firmer**. Aussi parce que, comme je vous le disais précédemment, j'avais une vision très précise de ce que je souhaitais faire avec ce film et je voulais être sûr que James irait dans la même direction, qu'il ne tomberait pas dans le piège du remake pur et dur.

Qu'avez-vous personnellement apporté au script ?
J'ai surtout réécrit pas mal de dialogues. Je suis également en grande partie à l'origine des scènes qui se déroulent sur les toits, lorsque les survivants qui se sont réfugiés dans le supermarché communiquent par l'intermédiaire de pancartes avec Andy, perché en haut de son armurerie. Ces scènes n'étaient pas du tout décrites comme ça à l'origine, donc j'ai décidé de les remanier. J'aime beaucoup le personnage d'Andy, très important pour l'histoire et assez drôle en soi. J'aime surtout l'idée qu'il est une sorte de mec perdu sur son île, complètement déconcerté par les événements. D'ailleurs, je ne suis pas le seul à avoir de l'affection pour lui. Beaucoup de gens me disent qu'Andy est leur personnage préféré, ce à quoi je ne peux pas m'empêcher de répondre : *« Mais, il ne dit pas un mot ! »*. (rires) Cela dit, c'est normal puisque nous nous sommes servis de lui pour faire passer le peu d'humour qu'il y a dans le film. Notamment lors de la scène où, avec Ving Rhames, ils s'amusent à tirer dans la tête de zombies « célèbres » tels que Jerry Springer et Burt Reynolds. N'allez pas me demander pourquoi eux, je n'en ai aucune idée. Ça nous est venu comme ça avec James. Mais nous nous sommes beaucoup amusés à imaginer cette scène. Pour finir, j'ai aussi apporté bon nombre d'idées concernant la scène où les survivants quittent le supermarché à bord de bus customisés.

C'est définitivement une des trois scènes les plus impressionnantes du film, avec cette marée noire de zombies qui se rue sur les deux bus...
Logistiquement, il s'agit de la scène la plus compliquée du film, pour plusieurs raisons. D'abord parce qu'il y avait beaucoup de mouvements et de déplacements. On passe sans cesse d'un plan d'extérieur, sur les zombies, à des plans d'intérieur, où on filme la panique parmi les survivants qui sont enfermés dans les bus. Ensuite, il fallait également gérer les nombreux plans qui font appel aux effets spéciaux, lorsque les survivants décapitent les zombies à coups de tron-

Ci-contre :
Une mama zombie bien en forme(s) se rue vers Anna et ses compagnons de galère.

Ci-dessous, de gauche à droite :
Pacifiste dans l'âme, Michael n'hésite cependant pas à sortir les armes pour protéger ses intérêts et ses proches.

Un accouchement des plus douloureux pour Luda, contaminée et en pleine agonie.

Page de droite : Attirés par l'odeur de la chair fraiche, les zombies se dirigent vers la pièce où Anna et les survivants se sont réfugiés.

« Dans la scène d'attaque des bus, il y a environ 1500 zombies à l'écran. À ma connaissance, c'est du jamais vu ! »

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Anna soigne la main de Steve (Ty Burrell), salement amôchée, et peut-être contaminée...

Assaut de zombies sur un des bus utilisés par les survivants pour s'échapper, et dans le parking du supermarché. Pas de répit pour les vivants !

Comment avez-vous rejoint l'équipe de* L'Armée des morts *?
Le producteur Eric Newman m'a appelé pour me proposer le projet lorsque le réalisateur qui était prévu à l'origine a quitté le navire parce qu'il n'arrivait pas à se mettre d'accord avec la production. Eric savait que j'aimais ce genre de films et a immédiatement pensé à moi. Mais à cette époque, j'étais moi-même engagé sur un autre projet, **S.W.A.T.**, que je n'ai finalement pas réalisé. Je suis donc revenu vers Eric pour lui dire que j'acceptais de faire **L'Armée des morts**.

Que s'est-il passé avec* S.W.A.T. *?
Chacun a sa propre explication. Les studios ont la leur, mais pour ma part le fait est que j'ai passé deux ans à développer ce film avec Oliver Stone et mon équipe. À cette époque, on envisageait **S.W.A.T.** comme un film très dur, un peu dans la veine du **Heat** de Michael Mann. Lorsque Neal H. Moritz est arrivé sur le projet, il a réussi à convaincre le studio de faire un film PG 13, de manière à viser un public plus jeune, et donc plus large. Avec Oliver Stone, cela nous a profondément déplu, donc nous nous sommes retirés. Personnellement, je considère qu'un film qui met en scène des mecs dont le boulot consiste à en tuer d'autres avec des fusils mitrailleurs n'est pas un film pour les mômes ! Je suis d'autant plus déçu que je connais des gens qui font réellement ce boulot, donc j'avais très envie de réaliser **S.W.A.T.**. Leurs histoires sont passionnantes. Je pense néanmoins qu'il reste encore un film à faire sur ce sujet, celui qui est sorti n'ayant aucun rapport avec la réalité.

Pour en revenir à* L'Armée des morts, *vous n'avez pas eu peur que* 28 jours plus tard *fasse de l'ombre à votre film ?
Pas vraiment, car lorsque le film de Danny Boyle est sorti, nous étions déjà en production. J'ai bien évidemment pensé que certaines personnes allaient s'imaginer qu'on s'en inspirerait, mais ça m'importait peu. D'ailleurs, au final, nos films sont très différents. Le seul point commun que je vois entre **28 jours plus tard** et **L'Armée des morts**, c'est la rapidité des zombies. Mais **28 jours plus tard** ressemble plus volontiers à un drame humain, avec un virus qui rend les gens fous, et finalement, peu de zombies à l'écran. **L'Armée des morts**, au contraire, est un pur film de genre décomplexé. On aime tellement nos zombies qu'on les a mis dans le plus de scènes possibles, avec beaucoup de gros plans. Pour moi, c'est la principale différence entre ces deux films. Nous ne traitons pas du tout le sujet de la même manière.

D'ailleurs, votre film est encore plus sombre, plus pessimiste surtout...
Dans notre premier jet, c'était encore pire ! Michael, le personnage interprété par Jake Weber, se suicidait sous les yeux des spectateurs. C'était très froid, d'autant plus que l'histoire d'amour entre Sarah et Michael était encore plus développée. C'était donc très très dur qu'il se suicide à la fin. Après mûre réflexion, je me suis dit que c'était déjà assez pessimiste comme ça, qu'on n'avait pas besoin de tout montrer. Un peu de retenue semblait bienvenue. On a donc finalement fait un essai en tournant une autre fin en vidéo et on a décidé de la garder. Je trouve que ça termine mieux le film. Ce qui est très amusant, c'est qu'au vu des résultats au box-office, Universal m'a proposé de faire une suite.

Non ! ?
Si si. J'ai bien entendu refusé. Je leur ai suggéré d'aller demander à George A. Romero. (rires)

L'Armée des morts est quand même très gore. Comment avez-vous réussi à passer outre la censure américaine ?
En fait nous avons dû leur montrer le film cinq fois ! À chaque fois, nous récoltions un NC 17 *(film strictement interdit aux mineurs - ndlr)*, et finalement, à force de remaniements, nous avons réussi à obtenir le R *(film interdit aux mineurs non accompagnés - ndlr)* que nous souhaitions. Étrangement, ils ne nous ont pas demandé de couper des scènes particulières, mais des petits bouts par-ci, par-là. La scène où Jayne Eastwood se prend un coup de tronçonneuse, par exemple, a été considérablement raccourcie. Tout comme celle où un des acteurs se prend un coup de pieu en pleine tronche. On voyait de la cervelle sortir de son crâne. Ils nous ont demandé de la retoucher numériquement pour effacer la matière grise. Je suis par contre très étonné qu'ils aient laissé passer la scène d'ouverture, avec la fille de Sarah Polley qui attaque ses parents, ou encore cette scène d'accouchement particulièrement réaliste. Ils m'ont même autorisé à tuer le bébé ! Je n'arrivais pas à y croire. Je pense que c'est tout simplement parce qu'ils avaient vu l'original et qu'ils étaient persuadés qu'on ne pourrait pas faire pire. Romero avait mis la barre très haut en termes de violence, de réflexion sociale, ou tout simplement de choc visuel ou psychologique. Je me suis dit que si je ne faisais pas un film avec au moins autant de violence et de séquences à même de choquer le public moderne, **L'Armée des morts** ne serait pas digne de l'original.

Propos recueillis et traduits par Damien GRANGER

SAINT-ANGE
DE PASCAL LAUGIER

Conte crépusculaire et mélancolique d'une élégance inouïe, SAINT-ANGE embrasse son sujet à bras le corps et se révèle être un des plus beaux films fantastiques que le cinéma nous ait offert ces dernières années.

LA SENTINELLE DES MEURTRIS

France, fin des années 50. Saint-Ange, orphelinat aux longs couloirs labyrinthiques, perdu quelque part dans les Alpes, ferme ses portes à la suite du décès accidentel d'un des orphelins encore présents dans l'immense maison. Les jours qui suivent, Anna, jeune fille taciturne, est chargée de nettoyer les lieux dans lesquels se trouvent encore Judith, orpheline qui a toujours vécu ici, et Helenka, matrone bienveillante et très terre à terre. Cette dernière est inquiétée par le comportement de plus en plus étrange d'Anna, qui est sujette selon elle à des hallucinations et qui affirme entendre des bruits de pas et des chuchotements. Malgré la suspicion d'Helenka et le comportement hostile de Francard, la directrice de Saint-Ange, Anna trouve une oreille attentive auprès de Judith et reste persuadée que des enfants sont encore présents dans l'établissement...

A l'heure où l'avènement d'un cinéma de genre à échelle industrielle semble plus que jamais compromis en France, la réussite éclatante d'un film comme **Saint-Ange** est précieuse. Elle signifie en effet que certains producteurs, Christophe Gans et Richard Grandpierre en l'occurrence, croient encore suffisamment en un cinéma fantastique de qualité pour donner à un réalisateur exigeant les moyens, autant financiers qu'artistiques, de concrétiser ses visions.

Et à l'inverse d'un **Blueberry**, où Jan Kounen s'est un peu retrouvé en roue libre, Pascal Laugier est bien conscient que ses producteurs, ces partages avertis qui défendent ce cinéma depuis des années, désirent voir le même le film que lui. Se sentant bien entouré, tenant d'un budget confortable de 5 millions d'euros, Laugier livre donc un vrai film fantastique, avec une déférence salvatrice vis-à-vis du genre et ne sacrifie jamais son film à un second degré nauséeux. De la direction artistique inspirée à la photographie, qui transforment progressivement l'orphelinat en matrice féminine, **Saint-Ange** possède une haute tenue visuelle et tranche radicalement avec ce que l'on avait pu voir récemment en France.

A l'instar de David Twohy dans **Abîmes**, Laugier se réapproprie avec poésie les éléments constitutifs du film de maison hantée et redécouvre comment faire peur avec un miroir, le temps d'une scène où un vivant se retrouve littéralement projeté de l'autre côté, celui des morts, par la cruauté des hommes. Au niveau de l'interprétation, les actrices, visiblement concernées par le scénario et leurs personnages, font preuve de beaucoup de justesse. Virginie Ledoyen se révèle touchante en jeune fille abîmée par la vie et Catriona MacColl, la boucle est bouclée, est quasiment aussi inquiétante que l'aveugle qu'elle croisait dans **L'Au-delà** ! Irrésistiblement, **Saint-Ange** déploie en outre la même atmosphère morbide et mystérieuse que celle du film de Fulci. C'est cette qualité, chère à tous les fans de Fantastique et pourtant la plus impalpable, qui en fait un grand film. Laugier parvient à imprégner des scènes très émouvantes (la scène de l'enterrement des chatons, qui compte parmi les plus belles scènes du cinéma fantastique français) d'une ambiance sépulcrale, nous dépeint en l'espace de quelques plans le rapport ineffable que les personnages entretiennent avec la mort. Des visions de la sorte, au symbolisme prononcé mais jamais lourd, **Saint-Ange** en recèle beaucoup d'autres qui font passer le spectateur par toute une gamme d'émotions parfois contradictoires. Jusqu'à un épilogue, aussi terrifiant qu'apaisant, où le cœur de l'intrigue se révèle dans la douleur et inscrit le film dans une imagerie fantastique puissamment évocatrice et empreinte d'humanité. Saint Ange prend alors une dimension réflexive et donne une tonalité terriblement mélancolique à la destinée des personnages principaux. Forever and ever...

David DOUKHAN

FRANCE. 2004. RÉAL. ET SCÉN.: PASCAL LAUGIER. DIR. PHOT.: PABLO ROSSO. MUS.: JOSEPH LO DUCA. PROD.: CHRISTOPHE GANS ET RICHARD GRANDPIERRE POUR ESKWAD, FRANCE 3 CINÉMA ET M FACTORY. INT.: VIRGINIE LEDOYEN, LOU DOILLON, CATRIONA MACCOLL, DORINA LAZAR, VIRGINIE DARMON, ERIC PRAT. DUR.: 1 H 38. DIST.: ARP SELECTION. SORTIE LE 23 JUIN 2004

INTERVIEW **PASCAL LAUGIER** - RÉALISATEUR

DE L'AUTRE CÔTÉ DU MIROIR

APRÈS **SAINT-ANGE**, PASCAL LAUGIER CONTINUERA D'OFFICIER SUR LES TERRES DU FANTASTIQUE EN RÉALISANT L'ANNÉE PROCHAINE **RELIGION**, UN FILM QUI S'INSCRIRA DANS LA LIGNÉE DE **LA FORTERESSE NOIRE** DE MICHAEL MANN MAIS QUI PRENDRA POUR TOILE DE FOND L'INTÉGRISME. ENTRETIEN AVEC UN AMOUREUX TRANSI DU GENRE.

Ci-dessus :
Judith (Lou Doillon) et Anna (Virginie Ledoyen) face au miroir brisé qui domine la salle d'eau du pensionnat de Saint-Ange. Une porte vers un autre monde ?

Comment en es-tu venu à réaliser* Saint-Ange *? Le travail que tu as accompli sur* Le Pacte des loups *t'a aidé ?
Oui, bien sûr. En 1999, j'ai réalisé un court-métrage que j'avais autofinancé, **Quatrième sous-sol**. Malheureusement, je n'avais pas les moyens de le finir et j'ai montré un premier montage à Christophe Gans, que je connaissais depuis des années. Christophe a suffisamment aimé ce qu'il a vu pour me confier le making of du **Pacte des loups**. Ça tenait du miracle parce que je suis passé de veilleur de nuit à réalisateur du making of de la plus grosse production française de l'année. Tu imagines le choc. Évidemment, vu que le tournage était très long, j'ai fini par rencontrer du monde sur le plateau, dont le producteur Richard Grandpierre. On s'est un peu jaugé durant le tournage et alors que j'étais en montage, il m'a dit : *« Après ce boulot, je te paie et tu écris ton scénario. »*. C'est rarissime qu'un producteur te fasse confiance sans même lire un script. C'est d'autant plus miraculeux qu'au moment même où j'étais en pleine préparation de **Saint-Ange**, j'entendais dire que ce genre de films ne se faisait plus. J'étais persuadé que mon film allait passer à la trappe mais Richard a veillé à ce que le projet soit mené à bien.

En réalisant le making of du* Pacte, *tu as pu entrevoir les difficultés qu'on peut rencontrer sur un tournage. Est-ce que cette expérience t'a aidé pour* Saint-Ange *?
Sans être présomptueux, ça m'a permis de comprendre que, quels que soient le déploiement technique et l'ampleur d'un tournage, ce qui compte avant tout sur un plateau, c'est le lien viscéral qui unit le réalisateur et ce qu'il voit dans son combo. Autre aspect que j'ai aussi appris en direct, ce sont les relations avec les distributeurs et les producteurs, comment il t'arrive parfois de faire semblant d'être convaincu alors que tu ne l'es pas. Cet aspect des choses, tu ne le vois jamais sur un court-métrage auto-produit. Sinon, passé le premier jour, où j'étais mort de trac, je me suis souvenu du plus important : je croyais en ce que j'étais en train de faire.

Comment as-tu contacté Catriona MacColl ?
Vu qu'elle est écossaise, on n'aurait jamais pensé qu'elle vivait en France ! J'ai un peu halluciné quand nous nous sommes rencontrés. Elle était superbe. C'est quelqu'un de très gentil. Il faut savoir qu'elle avait enlevé les films de Fulci de son C.V.. Ça m'avait beaucoup déçu ! Du coup, j'ai mis un point d'honneur à lui expliquer qu'elle devait être particulièrement fière de ces œuvres et que c'était une des raisons pour lesquelles je l'avais appelée.

Et elle les a réintégrés dans sa filmographie ?
Je ne sais pas, mais j'espère au moins qu'elle éprouve maintenant de la fierté à les avoir faits. À l'époque, elle pensait jouer dans des pornos

TOURNAGE DE SAINT-ANGE : IMPRESSIONS ET AMBIANCES...

Fin avril 2003. Cela fait maintenant quinze jours que Pascal Laugier a entamé le tournage de **Saint-Ange** après un an d'écriture. Dans la banlieue de Compiègne, il a fait transformer un château (qui évoque à 97 % celui de **La Maison du Diable** de Robert Wise et à 3 % celui de Moulinsart dans Tintin) en un orphelinat des années 60, là même où Virginie Ledoyen va être confrontée à des forces obscures. À la fois concentré et hilare, Laugier a totalement conscience qu'il est en train de faire un film fantastique atypique, osé, lyrique, à mille lieues de certains films bis qu'il chérit (on dit qu'il voue-rait une fascination anormale à **Troll 2**) et à dix milles lieues d'un certain cinéma français « branlatoire » qui, par la grâce de Saint Verhoeven, a de plus en plus tendance à disparaître. Le set, lui, est impressionnant. Des écoliers qui ont presque tous le look du petit enfant assassin des **Frissons de l'angoisse**, un autobus d'époque poussiéreux, Virginie Ledoyen et sa chevelure post-**Ring**, des arbres à l'aspect fantômatique échappés des **Innocents** de Jack Clayton, une autre Virginie (...Darmon, la magnifique gitane « esmeraldesque » du **Pacte des loups**), un figurant cabot qui a tendance à dodeliner du corps pendant les prises, un chef opérateur de génie (l'espagnol Pablo Rosso qui a shooté **Les Enfants d'Abraham** de Paco Plaza), des travellings sans fin et, surtout, surtout, une grande icône du cinéma bis européen des années 70/80: Catriona McColl. Dans un réflexe tarantinesque, Pascal Laugier a été la rechercher parce qu'elle lui avait titillé la rétine dans **L'Au-delà** et **Frayeurs** de Lucio Fulci, que les lecteurs de Mad connaissent forcément par cœur. Encore ravie et étonnée d'avoir été castée, Catriona tente de cacher avec tact et humour son angoisse pour son grand retour à l'écran dans un second rôle important. Pas de quoi flipper ! Elle est toujours classieuse et élégante en gouvernante de **Saint-Ange**. Grâce à elle, le film porte déjà son aura...
Mi-juin 2003. Cela fait maintenant une petite quinzaine de jours que Pascal Laugier tourne les intérieurs de **Saint-Ange** dans les studios de Castle Film, paumés en pleine campagne roumaine. Passée la

clandestins en espérant que personne ne les reverrait, vu qu'il n'y avait ni vidéo ni DVD. (rires)

Quel lien entretiens-tu avec* L'Au-delà *?
Il est important, autant au niveau graphique que dans le casting. C'est bien entendu grâce à **L'Au-delà** que j'ai pensé à Catriona. C'est un des grands chocs esthétiques de mon adolescence. C'est un film qui est un peu le symbole de tout ce que j'aime dans le Fantastique. À la différence de certains fans, je suis moins intéressé par le gore chez Fulci que par ses visions : l'aveugle avec son chien sur le pont suspendu, David Warbeck et Catriona avec les yeux blancs qui sont piégés dans le tableau...Toutes ces visions picturales et évidemment thématiques m'ont scotché en tant que spectateur. C'est tout ce que j'aime dans le Fantastique : cette capacité à nous rappeler par des images métaphoriques quelque chose de mythologique. Fulci a un sens incroyable de la poésie macabre, de ce que le morbide peut avoir de fascinant et de profond. J'aime ce lien intime qui peut nous unir au Fantastique plus que sa représentation un peu crado. Ce n'est pas ce qui m'intéresse le plus dans le genre.

Tu fais partie de ces réalisateurs très cinéphiles. Comment as-tu géré cette cinéphilie dans ta mise en scène ?
Il y a une grosse différence entre mon côté fan et mon côté réalisateur. Je n'avais pas envie que **Saint-Ange** soit un film de fan qui ne s'adresse qu'à des fans. J'avais une idée plus personnelle, plus intime du scénario. Quand on est sur un plateau, on ne se dit pas qu'on va faire tel plan en référence à Dario Argento dans **Suspiria** : on fait ce que l'on sent, ce qui nous paraît être juste par rapport au script. Je ne tenais pas à faire un film post moderne, pétri de clins d'œil. **Saint-Ange** appartient à une tradition du cinéma qui remonte aux **Innocents**, à **Shining** ou plus récemment au film d'Amenábar, **Les Autres**. C'est le film de fantômes, le film de lieux hantés. C'est là où l'on peut voir un lien, car mon film est évidemment le point de convergence de tout ce que j'ai profondément aimé dans le cinéma fantastique.

Ci-dessus, de haut en bas : Une des jeunes pensionnaires de Saint-Ange lors de l'excellente et terrifiante scène d'ouverture du film.

Alors que le pensionnat est vide, Anna entend des bruits de pas et des voix. Des fantômes auraient-ils élu domicile à Saint-Ange ?

Ci-dessous : Anna arrive au pensionnat de Saint-Ange, une magnifique bâtisse qui sert de décor principal au film.

Saint-Ange *est dépourvu de second degré et instille une ambiance très sombre qui fait penser à la nouvelle vague espagnole, aux films de Jaume Balaguero ou de Paco Plaza. Au-delà des références, il semble qu'il y ait la même conviction qui vous anime vis-à-vis du cinéma fantastique.*
Oui, bien sûr. La nouvelle vague espagnole est portée par des cinéastes dont je me sens proche car ils réinvestissent le genre avec sérieux et conviction. Et c'est vrai qu'après 10 ans de films post-**Scream** merdiques, où le cynisme était omniprésent, ça fait du bien. Les metteurs en scène qui travaillent de manière cynique me sont antipathiques parce que leur démarche sous-entend qu'ils se croient plus intelligents que le genre qu'ils traitent. Je n'aime pas cette condescendance-là, qui consiste à donner des coups de coude dans le bide du spectateur pour masquer les insuffisances du film, son côté cheap. Encore une fois, j'aime le genre au premier degré, comme quand j'étais adolescent. C'est cette démarche-là qui m'intéresse. On assiste d'ailleurs à un renouveau mondial de cinéastes qui ont grandi avec le cinéma des années 70 et des années 80, et qui envisagent le genre sérieusement. Cela va d'Amenábar à Hideo Nakata, de la nouvelle vague espagnole à la nouvelle vague coréenne... Le lien ténu entre tous ces films, c'est qu'on y croit. C'est pour cette raison que Richard m'a donné les moyens de mes ambitions, pour qu'on puisse y croire ; afin que je puisse réaliser un film ample, qui soit transculturel tout en conservant une spécificité française.

La B.O. est très belle. C'est toi qui as orienté Joseph Lo Duca vers une musique noire et éthérée ?
Oui, totalement. C'était une vraie gageure pour lui de composer une musique sombre et romantique parce qu'il faisait du tamtam tribal depuis 10 ans ! (rires) Je lui ai demandé de trouver un thème qui marque durablement le spectateur. Si tu te souviens bien, il y a deux ou trois morceaux au piano qui sont superbes dans **Evil Dead**. Je voulais qu'il me refasse un peu la même chose mais avec un orchestre et des chœurs.

Saint-Ange *prend la forme d'un conte très sombre et ce, dès les premiers plans. Est-ce que tu t'es référé aux travaux de Bruno Bettelheim (1) lors de l'écriture du film ?*
J'aime beaucoup Bettelheim. Il y a un film qui m'a profondément marqué et qui fonctionne sur des registres similaires que **Saint-Ange**, c'est **La Compagnie des loups** de Neil Jordan. Il y a cette même thématique qui traverse mon film, l'histoire d'une adolescente qui s'ouvre à la sexualité et qui commence à entrevoir la dangerosité du monde des adultes. C'est pour ça que dans **Saint-Ange**, la maison est représentée comme le ventre du personnage principal.

barrière d'entrée, on se croirait revenu en plein âge d'or d'Hollywood : un demi-avion planté dans l'herbe, de grandes statues grecques pré-péplumesques, une rue western, un moulin (mais pas « des supplices », hélas), une rue de New York et le mythique, le magnifique, le dantesque château de **Beowulf** (en plastique carbonisé et en polystyrène pourri) dans lequel plane encore l'ombre du cabotinage de Christophe Lambert. Et puis, après cinq cents mètres de marche au milieu de ces décors éclectiques, on tombe sur cinq énormes studios dont deux ont été réquisitionnés pour **Saint-Ange**. En rentrant dans l'un des deux, j'entends un immense cri sorti des enfers : « *Par Saint Fulci ... Action!* ». C'est lui, c'est le Laugier. Il dirige Virginie Ledoyen, qui est accroupie dans un monte-charge secoué par des techniciens en furie. Sortie de là, complètement en nage de la tête aux pieds (il faisait aussi 40° en Roumanie l'été dernier), l'actrice d'**En plein cœur** (bof) et de **La Plage** (cooool) regarde le résultat dans le combo. L'esprit taquin, elle vanne Pascal en lui faisant croire que cette prise a un look très **Cinquième élément**. Pascal rit en coin, trop préoccupé qu'il est par « *retourner aux essences subtiles de l'angusse* » comme le précisera un an plus tard Christophe Gans dans le dossier de presse du film. De toute façon, Besson ou pas, Fulci ou pas, le but de **Saint-Ange** n'est pas de faire un film en « hommage à... ». La preuve avec les tee shirts portés par certains techniciens où est inscrit (en anglais) : « *Ne pas copier mais innover!* ». Le producteur Richard Grandpierre, également en visite,

Ci-contre, de haut en bas : Helenka (Dorina Lazar), la gouvernante de Saint-Ange, tente de calmer Anna, en pleine crise d'hystérie.

Renfermée sur elle-même et névrosée, la mystérieuse Judith s'entretient avec Anna, prostrée sur son fauteuil. Son long séjour à Saint-Ange semble l'avoir passablement perturbée. À moins qu'il ne s'agisse d'un coup de bluff...

La descente finale fait d'ailleurs penser à une régression intra-utérine.

Comme tous les films de genre que j'aime, mon film vire à la fable métaphorique, au conte pour adultes. Il y a les traversées de miroir, l'idée que plus tu t'engouffres dans la maison, plus elle devient humide...

Tu t'appuies sur certains archétypes du cinéma fantastique pour mieux les détourner.

J'aime bien l'idée que **Saint-Ange** repose sur des archétypes existants auxquels je me soumets. Il s'appuie sur des codes qui l'inscrivent dans une tradition, celle du film de fantômes. Cela permet de faire rentrer n'importe quel spectateur dans le cœur du récit et c'est au moment où il s'y attend le moins que tu le fais basculer dans quelque chose de beaucoup plus expérimental. Je souhaitais vraiment renouer avec une tradition plus libre, plus sauvage du cinéma fantastique, où le spectateur est actif, où il est sans cesse sollicité par les images. Je ne voulais pas d'un film sur-explicatif. Polanski n'explique rien dans **Rosemary's Baby** ni dans **Le Locataire**, Kubrick n'explique rien dans **Shining**, ni David Lynch dans **Mulholland Drive**. J'aime cette idée que l'on sorte du film en se questionnant et que l'on soit passé par toute une somme d'émotions contradictoires. Je n'aime pas cette tendance, notamment dans le cinéma américain actuel de genre, de tout expliquer dans la dernière bobine. **Saint-Ange** retourne un peu aux sources de ce cinéma des années 70 qui était infiniment plus inattendu, exigeant et ambitieux.

Le motif de la croix revient souvent dans le film...

Quand on parle de la France de 1958, on ne peut pas s'empêcher de parler de religion. Je suis né en 1971 et sans que mes parents soient croyants, j'ai fait mon catéchisme, ma communion et tout ça. Je suis agnostique, je ne pense pas que ce soit l'enjeu de la vie terrestre de savoir s'il y a un Dieu ou pas. Mais par contre, je suis agacé par cette tendance goguenarde qu'ont certaines personnes à fustiger systématiquement la croyance. C'est pour ça que j'adore un film comme **Signes** de Shyamalan. On l'a accusé d'être catho de droite alors qu'il revendique simplement le droit de croire aux choses. Il essaie juste de dire « *Arrêtons le cynisme !* », ce n'est pas grave d'avoir la foi. Quand je vois un film comme **Bloody Mallory**, où le Pape fait des prouts avec des travestis, ça ne m'intéresse pas. Je trouve qu'il y a plus de subversion à réinvestir la notion de croyance dans le cinéma fantastique que de la fustiger. En 1970, quand la société française était extrêmement sclérosée par la pensée religieuse dominante, c'était justifié. Mais de nos jours, ma plus grande terreur dans le cinéma et la société, c'est le cynisme. Même quand mes personnages sont écrasés socialement par la religion, j'essaie de le montrer sans cynisme.

Christophe Gans rappelait que tout film d'horreur devait avoir un caractère transgressif...

Oui, bien sûr, vu que le cinéma d'horreur parle de ce qu'il y a de pire dans la condition humaine. C'est un genre qui entraîne le spectateur dans une direction où il n'est pas toujours enclin à aller. Au-delà du fait que le Fantastique soit très graphique et offre beaucoup de possibilités cinématographiques, de verser dans la poésie et dans la métaphore, il permet en outre de parler de manière très concrète de la condition humaine. J'aime beaucoup l'idée que dans mon film, les filles subissent ce qu'elles subissent parce qu'elles sont pauvres. Le Fantastique est

« Au-delà du fait que le Fa matographiques, il permet

possible uniquement parce qu'elles sont piégées dans leur condition. C'est pour ça que j'adore **L'Emprise** de Sidney J. Furie, même si c'est un film inégal. Barbara Hershey se fait violer dans sa chambre parce qu'elle n'a pas les moyens de s'acheter une autre baraque, qu'elle a trois gosses à charge et qu'elle est donc obligée de retourner chez elle tous les soirs. Sans employer les grands mots, j'aime bien cette dimension idéologique.

Que représente pour toi l'autre côté dans* Saint-Ange *?

Comme je n'ai pas de croyance religieuse, ce n'est ni l'Enfer, ni le Purgatoire, ni le Paradis. C'est une espèce de zone qui sert de lien entre les morts et les vivants qui savent la voir. Ce qui m'intéresse beaucoup plus, c'est qu'Anna, en pénétrant dans cette zone, ait retrouvé la paix. C'est un peu la figure de la Sentinelle, ce qui la rapproche d'un autre film que je trouve très sous-estimé, **La Sentinelle des maudits** de Michael Winner. C'est l'idée du cycle, qu'un personnage va prendre la place de l'autre. Personnellement ça me fait peur, je trouve ça terrifiant.

La scène de l'enterrement est vraiment magnifique. Est-ce qu'elle a été tournée en studio ?

Non. On est très contents de cette scène. Elle a été tournée dans une forêt assez laide de Fontainebleau mais c'est une scène qui a fonctionné grâce au travail des axes et de la lumière. C'est le seul moment où j'ai demandé à Pablo Rosso *(le directeur de la photographie - ndlr)* une

Ci-dessous : Au fond du bois qui entoure le pensionnat de Saint-Ange, Anna découvre de vieux objets, parmi lesquels se trouvent des dossiers que tout le monde croyait définitivement enterrés.

regarde à son tour les prises sur le combo en sifflotant, sans même s'en rendre compte, le thème du **Gendarme de St Tropez** ! Une façon comme une autre de s'exorciser des films « durs » qu'il produit (**Irréversible**, **Le Convoyeur**). Pendant une pause, Pascal, l'air fiévreux, vient me demander si je lui ai bien ramené de Paris sa dose de revues : Vidéo Wachtdog, Fangoria et le numéro de Mad avec le DVD de **La Fille de Jack l'Éventreur**. Juste de quoi survivre un dimanche de pluie dans un hôtel de Bucarest. En se baladant dans les locaux de la production située vers l'entrée des studios, Pascal me montre plein d'affiches de films bis (et même tris!) de diverses productions (surtout des Charles Band) tournées ici : **The Midas Touch**, **Phantom Town**, **Dragon World**... Des direct to video que seul un Damien Granger peut supporter. Dans le même couloir, des photos dédicacées de stars plus ou moins has been : Rutger Hauer, Roy Scheider, Malcolm Mc Dowell... Même Nicole Kidman est venue tourner ici son **Retour à Cold Mountain** quelques semaines auparavant.

La chaleur monstrueuse (il fait toujours 40° à l'ombre et près de 50 dans le studio) cause quelques problèmes à Benoit Lestang, responsable des effets spéciaux maquillage. Des maquillages qui, à peine appliqués, fondent comme une motte de beurre mou sous un soleil dur. Lestang stresse mais finit par s'en sortir haut la main avec son complice Emmanuel Pitois. Richard Grandpierre, blagueur et nerveux, erre sur le set en précisant à tout bout de champ que « **Irréversible**

ntastique soit très graphique et offre beaucoup de possibilités ciné- aussi de parler de manière très concrète de la condition humaine. »

lumière qui ait quelque chose de magique. Cela confère à cet enterrement de chatons un aspect cérémonial et morbide, comme si on enterrait des morts.

C'est une scène très triste qui rentre en résonance avec la fin du film, avec le destin qui attend l'une des actrices. Comment s'est passé ton travail avec elles ?

Lou, c'est un peu la petite sœur que je n'ai jamais eue. Elle aime beaucoup le cinéma d'horreur, elle a une imagerie gothique qui est proche de la mienne. Elle était organiquement liée au projet. Virginie, par nature, n'aime pas trop le Fantastique. J'ai essayé de lui faire voir des films d'Argento mais elle n'en avait rien à foutre. Le seul film que je lui ai montré c'est **Le Cercle infernal** de Richard Loncraine, qui est mon film préféré. Le fait qu'elle vienne d'un univers différent m'a beaucoup aidé parce que ça m'a évité de tomber encore une fois dans l'auto-complaisance. En plus, elle a un jeu naturaliste qui ancre le personnage dans la réalité.

Quelles ont été tes consignes en matière de direction artistique ?

Je voulais faire un film de ligne claire. J'ai demandé à mon chef décorateur de virer tout ce qui faisait « château français marquise de Pompadour ». On a regardé les films de Clouzot, **Les Diaboliques** notamment, avec ses parquets et ses structures métalliques droites. Je voulais vraiment que cette imagerie française d'après-guerre qui a été malmenée par 40 ans de téléfilms soit à nouveau moderne et excitante pour le public d'aujourd'hui. Pour les fantômes, c'est pareil. Je désirais un design très pur. Ces enfants ont souffert, d'où leur aspect famélique, leur tête chauve. J'ai demandé aussi à la costumière que leurs tenues aient quelque chose qui fasse penser aux Cénobites d'**Hellraiser**, qu'on ne sache pas dans quelle matière ils sont drapés...

Saint-Ange reste dans la tête du spectateur bien après le générique de fin...

J'adore les nouvelles fantastiques, notamment celles de Poe et de Lovecraft, parce qu'à la fin de la lecture, tu as toujours cette impression de délicieuse insatisfaction. La fin te ramène plus à la question qu'elle ne t'apporte de réponses. C'est ce que j'aime le plus dans le Fantastique, que le lecteur ou le spectateur continuent à faire un travail sur le film après sa vision. Je n'aime pas les films roublards. Pour moi, les vampires c'est du sérieux, je n'ai pas envie qu'un Dracula filmé en grand angle fasse l'abruti à l'écran, ça ne m'intéresse pas. Quoi qu'on me reproche avec **Saint-Ange**, j'aimerais modestement que l'on considère mon film comme une proposition de cinéma fantastique parfaitement sincère.

Propos recueillis par David DOUKHAN

(1) Psychanalyste américain dont les travaux ont influencé nombre de réalisateurs et de scénaristes, notamment Stanley Kubrick et Diane Johnson pour l'écriture de **Shining**.

Ci-dessus :
Anna en pleine hallucination. Elle croit avoir aperçu des silhouettes se faufiler derrière le miroir de la salle d'eau...

...vait été terminé dans les temps. ». Tout le plateau rit. Sauf les techniciens roumains, qui ne parlent pas français. À cause de la chaleur monstrueuse (on se croirait dans **Le Jour où la Terre prit feu** de Val Guest), Pascal Laugier épuise vite sa collection de tee shirts. D'où celui de **Scream**, tout vieux et tout pourri, qu'il porte désormais en dernier recours... Pour une des séquences clés du film, Virginie Ledoyen, erre dans un immense couloir blanc. Le décor de Bertrand Seitz est incroyable et rappelle l'arrangement (et logiquement) celui de **4e sous-sol**, le court-métrage de Laugier qui impressionna tellement Christophe Gans (co-producteur de **Saint-Ange**) qu'il engagea Pascal pour faire le making of du **Pacte des loups** (produit par Grandpierre, une vraie mafia du bis tout ça!). En regardant dans le combo Virginie Ledoyen qui erre dans ce couloir, vêtue d'une simple étoffe blanche, Pascal Laugier fait remarquer : « *Alors! On ne dirait pas une héroïne de Dario Argento?* ». Malgré ses références lâchées à la cantonade, Laugier est pourtant en train de créer son propre univers. Ça se voit! Ça se sent! C'est évident! Le tournage de cette séquence, cadrée au cordeau, découpée au millimètre, est vraiment impressionnante. Voire limite traumatisante. Impossible de la décrire puisqu'il s'agit du final du film. Bertrand Seitz, qui a sué sang et eau (et os et chair) sur la construction de ce décor fait remarquer qu'il sera bien heureux quand celui ci sera détruit. Un peu comme si Leonard De Vinci cramait sa Joconde après l'avoir peinte!...

Samedi soir. Toute l'équipe se retrouve au restaurant. Richard Grandpierre (ainsi que moi, pour être franc) entamons un concours d'imitations navrantes de vieilles stars françaises: Michel Simon, Pierre Fresnay, Darry Cowl et Fernandel y passent. On est plus du tout, mais alors plus du tout, dans l'ambiance du film. Grandpierre, gentiment moqueur, propose à Pascal de lui écrire une bonne vieille comédie à la Christian Clavier. Mais Laugier n'est plus là. Il ne voit même pas Benoit Lestang qui, au dessert, entame discrètement une imitation du monstre de la plage dans **Le Septième voyage de Sinbad**. Pascal Laugier a réellement l'esprit ailleurs. Probablement dans l'un des couloirs de Saint-Ange. Là où il ne fait pas bon, pour son héroïne, « *rester ici toute seule* »...

Christophe LEMAIRE

MEMORIES OF MURDER
DE JOON-HO BONG

Un tueur en série fait cauchemarder une petite communauté rurale de Corée du Sud. Sur un sujet bien connu, Joon-Ho Bong nous sert un polar de haute volée, prenant, émouvant et parfois marrant. Du grand cinéma.

AFFAIRE NON-CLASSÉE

Les serial killers sont une spécialité américaine, au même titre que les cheeseburgers, le Ku Klux Klan ou les présidents déficients. Pas très étonnant lorsque l'on voit les tableaux de chasse que des tordus comme Henry Lee Lucas, John Wayne Gacy ou Ted Bundy ont pu afficher dans le pays. Le cinéma s'est aussi depuis longtemps passionné pour ces fêlés du bocal, surtout depuis que Hitchcock s'est intéressé au cas du sinistre Ed Gein dans **Psychose**, un personnage qui allait aussi par la suite inspirer Tobe Hooper pour son **Massacre à la tronçonneuse**. Depuis, Lucas s'est retrouvé en vedette de **Henry, Portrait of a Serial Killer**, Gacy de **Gacy** et Bundy de **Ted Bundy**. Élevés au rang d'icônes de la pop culture par quelques jeunes paumés, ces tristes sires ne sont cependant pas les seuls sur le globe a œuvrer dans le meurtre en série. Mexique, Afrique du Sud, Chine, Russie… De nombreux autres pays peuvent se « vanter » d'avoir, eux aussi, leur quota de dingues homicides, même si aucun ne réussit vraiment à arriver à la cheville des States. Là comme ailleurs, le cinéma s'est aussi penché sur la question. Billy Tang a planché sur le plus célèbre serial killer de Hong Kong dans son cauchemar urbain **Dr Lamb**, Herman Yau a redonné vie à un autre cinglé originaire de Macao dans **The Untold Story**…

3 FLICS, 2 MÉTHODES

Ce qui nous amène donc à la Corée du Sud, qui a connu durant les années 80 (de 1986 à 1991 en fait) une vague de viols et de meurtres en série qui a traumatisé tout le pays, causant la mort de dix femmes, âgées de 13 à 71 ans. C'est à cette histoire que Joon-Ho Bong a décidé de s'intéresser, celle du plus célèbre (et unique ?) serial killer de la péninsule coréenne. Le genre, dans la production locale, n'est pas totalement neuf, mais a connu un sacré coup de jeune récemment, via des films comme **Tell Me Something**. **Memories of Murder** ne s'apparente cependant pas à toute la « nouvelle vague » de films de tueurs psychopathes lancée par **Seven** et autres **Silence des agneaux**. Si l'on est bel et bien en face d'un thriller, **Memories of Murder** possède une fibre dramatique et humaine beaucoup plus élaborée que ce que l'on a l'habitude de voir dans le domaine, transcendant véritablement les notions du genre. Ce qui fait que l'on peut parfois oublier totalement l'enquête pour ne plus être pris que par la souffrance des différents personnages (victimes, policiers impuissants…). Plus fort encore, Bong n'oublie pas la toile de fond de son histoire, la dictature militaire, créant un film à lecture multiple.

Deux corps de femmes sont trouvés dans la province de Gyunggi. Les victimes, bâillonnées, les mains attachées dans le dos, ont été violées avant d'être étranglées. La police locale, guère habituée à dealer avec ce genre de crimes, a bien du mal à travailler correctement et est même incapable de maintenir les lieux des crimes vierges de toute intrusion extérieure. Les rares preuves (une trace de chaussure…) sont ainsi perdues en un clin d'œil. Park Doo-Man (Song Kang-Ho), le détective chargé de l'enquête, a une manière un peu particulière de travailler, préférant se fier à ses intuitions qu'à des évidences. Soutenu par son violent acolyte Cho (Kim Roe-Ha), qui ne jure que par la torture, les deux hommes partent en quête du coupable sans faire vraiment preuve de logique… Arrive alors de la grande ville Seo Tae-Yoon (Kim Sang-Kyung), un jeune inspecteur plus posé, plus réfléchi, qui croit aux méthodes traditionnelles d'enquête. Malgré l'arrestation de suspects et la découverte d'éléments clefs, le tueur continue cependant d'agir, déjouant inlassablement le travail des policiers…

LA RÉALITÉ DÉPASSE LA FICTION

Ce qui peut surprendre dans un premier temps avec **Memories of Murder**, c'est que Bong Joon-Ho a souvent recours à l'humour (noir) durant son récit. Un élément qui, étant donné l'histoire authentique et le fond historique, pourrait mal passer. Si Bong utilise une telle méthode c'est, un peu, à la manière de son premier film, le vivifiant et rigolard **Barking Dogs Never Bite**, une façon de grossir les aberrations d'un système et d'une société. Car Bong, comme nombre de jeunes Coréens durant les années 80, a participé aux manifestations violentes qui opposaient régulièrement étudiants et forces de l'ordre durant la dictature militaire. Ce qui explique facilement l'image de dangereux crétins que peuvent parfois prendre Kang-Ho Song et son compère de frappe. Tenants d'un ordre réactionnaire, violent et oppressif, les deux poli-

Ci-dessus :
Kim Sang-Kyung joue un flic originaire de Séoul, qui ne prend pas à la légère son enquête.

En bas :
Le point de vue du tueur, l'une des rares scènes de personnification du meurtrier concédées par le réalisateur.

ciers sont de parfaits exemples des méthodes et de la mentalité alors en vigueur dans les sphères policières. Bong a néanmoins – aussi paradoxale que cela puisse paraître, étant donné les coups qu'il s'est pris à l'époque – une certaine tendresse pour ses personnages.
L'humour auquel Bong se laisse aller ne cache ni ne gâche jamais la noirceur du récit. Le réalisateur a pris grand soin de mener sa propre enquête pour restituer aussi fidèlement que possible la suite des événements, même s'il s'est, bien entendu, permis quelques écarts d'ordres dramaturgiques. Bong a interviewé les flics responsables de l'enquête, des journalistes ayant tout suivi, s'est rendu sur les lieux du crime… La scène hallucinante où Kang-Ho Song part voir une diseuse de bonne aventure qui lui conseille de bouger l'entrée du commissariat de dix mètres vers la gauche est par exemple authentique – et la police fit vraiment bouger l'entrée ! Ce qui n'empêcha pas, bien entendu, les meurtres de continuer. C'est aussi cela qui explique l'humour dont fait preuve Bong. Car si d'un côté, le jeune metteur en scène avoue ne pas porter la police dans son cœur, il a longuement interviewé l'inspecteur en charge de l'affaire et ne pouvait décemment pas le présenter uniquement sous un éclairage partial. Malgré tout, il montre les aberrations de l'enquête (l'histoire de l'entrée du commissariat est tellement grosse que si cela n'avait pas été vrai on aurait trouvé l'idée débile) et n'hésite pas à, plus ou moins gentiment, critiquer la police.

DEUX POIDS, DEUX VIOLENCES

Si Bong n'est pas le plus incisif des réalisateurs lorsqu'il en vient à attaquer les méthodes des « forces de l'ordre » (allez plutôt voir **Peppermint Candy**), il ne cherche pas à cacher la façon dont l'enquête a été menée. Park et Cho, dès qu'ils pensent tenir un coupable (ce qui, pour Park, signifie le regarder dans les yeux et sentir sa culpabilité !), n'hésitent jamais à le tabasser pour lui retirer des aveux. Bien au contraire, la violence et la torture sont à leurs yeux la meilleure façon de trouver la vérité… Évidemment, dans le film comme dans la réalité, leurs méthodes furent un échec. Cette tendance largement partagée pour la méthode brute prend aussi toute sa signification lorsque Bong nous montre, durant une scène rapide, la répression d'une manifestation. Cho traîne par terre une jeune femme par les cheveux et se met à la frapper violemment avec ses bottes… Bienvenue dans la Corée des années 80 !
Si Bong règle quelques petits comptes personnels avec la police, il ne perd jamais de vue le fond de son film et toute la brutalité des crimes. Des moments d'horreur pure, le film en contient plus d'un. Comme cette scène difficile (psychologiquement parlant) où les policiers réalisent que le tueur est en train de passer à l'acte, mais qu'eux ne peuvent rien faire, faute d'hommes et de connaissances. Ou cette autre, difficilement supportable, où le réalisateur filme une lycéenne attachée et bâillonnée sous la pluie dont on sait que ce sont les derniers instants… **Memories of Murder** nous prend littéralement aux tripes et nous confronte à l'horreur sans grandiloquence, sans effusion de sang mais avec humanité et sensibilité – un comble pourrait-on penser. La scène d'ouverture est remarquable à ce niveau. Le soleil brille sur des champs de blé dorés, des gamins jouent sur un petit chemin de campagne, un tracteur avance tranquillement. C'est l'été et la vie semble

prospérer à perte de vue. Descends alors du tracteur Park Doo-Man qui se rend sur le bas côté du chemin, près d'un petit ponton. Dessous, dans la noirceur et la froideur, gît un corps. Le contraste est tellement féroce que l'on ne manque pas de sentir un frisson nous courir le long de l'échine. Chaque tableau idyllique cache ses horreurs et ses monstres…

DISPARITION

En plus d'être un conteur hors pair (n'oublions pas qu'il a co-écrit l'excellent scénario de **Phantom the Submarine** – l'un des films de sous-marins les plus claustrophobes jamais filmés), Joon-Ho Bong est un metteur en scène exceptionnel. Ce dont on avait eu un petit avant-goût avec **Barking Dogs**, mais qui prend tout son sens avec **Memories of Murder**. Si la scène d'ouverture mérite à elle seule tout le visionnage du film, Bong ne s'arrête pas là et offre de nombreux autres passages visuellement marquants (la découverte d'un cadavre dans un champ durant un long plan séquence virevoltant, la course d'une jeune femme sous la pluie…). Il faut préciser que c'est Hyung-Ku Kim qui est directeur de la photographie et son ami Kang-San Lee qui s'occupe des éclairages, deux hommes dont le travail nous avait déjà marqué sur **Beat** et épaté sur **Peppermint Candy** et **Spring in my Hometown**. Seul petit reproche que l'on peut faire au film, l'opposition entre flics campagnards bouseux et flic citadin civilisé est un peu facile, pour ne pas dire désobligeante… Mais c'est bien là la seule critique que l'on peut faire au film et au réalisateur.

Ce qui confère son caractère humain au film, c'est aussi le point de vue que Bong a choisi de garder tout au long de son récit. Bong ne s'intéresse pas au tueur lui-même, mais bien plus à ses victimes et à ceux qui essaient de mettre un terme à ses agissements. De toute façon, comme tous les Coréens le savent (ne lisez pas ce qui suit si vous ne voulez pas appréhender le film comme le public coréen a pu le faire), le tueur n'a jamais été retrouvé. Comment faire un film dont il ne peut y avoir de conclusion satisfaisante ? Cela n'a jamais empêché nombre de réalisateurs et écrivains de se pencher sur le cas de Jack l'Éventreur, dont l'identité restera jusqu'à la fin des temps un mystère…

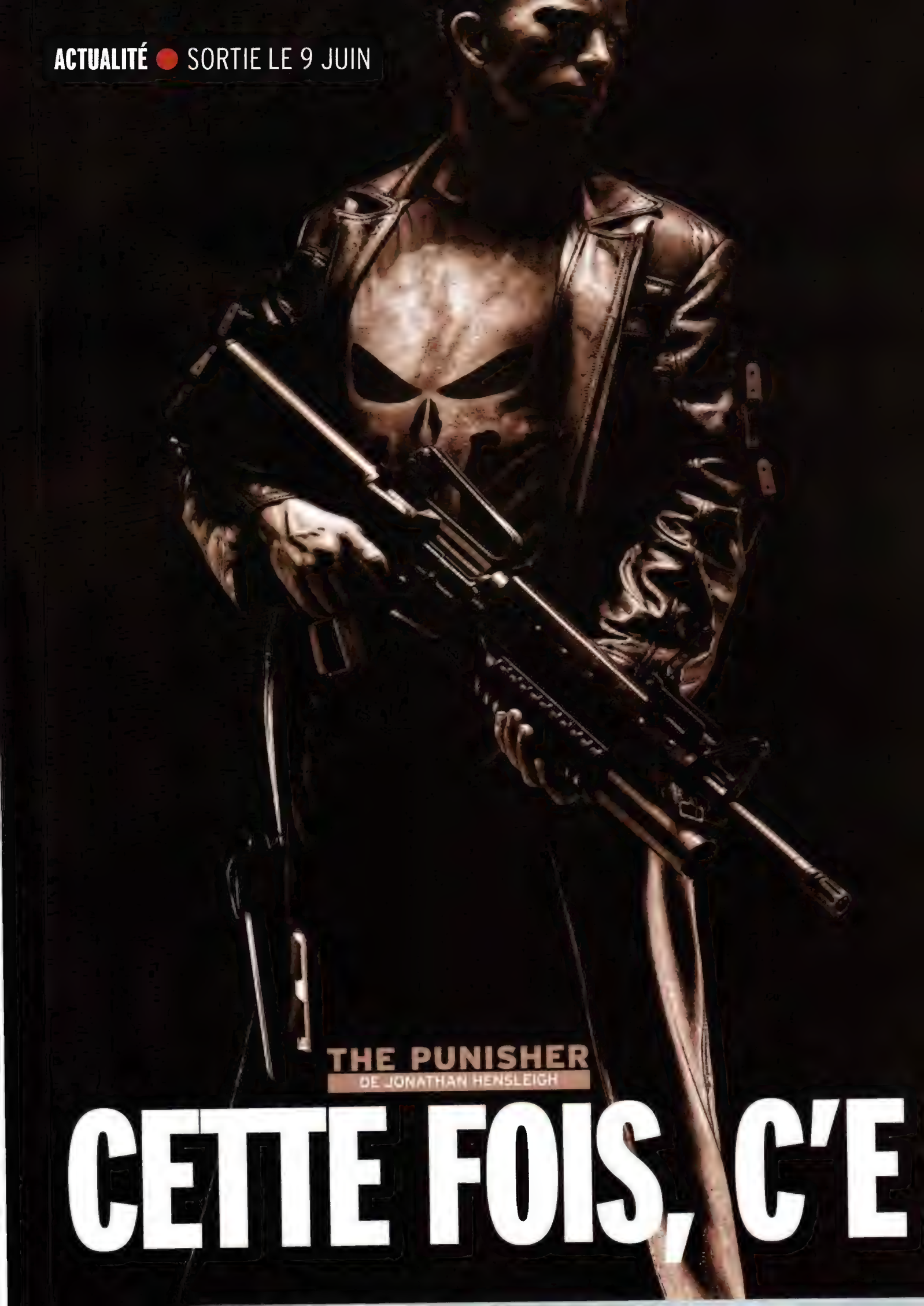
Si l'on ressort de la projection avec un goût amer dans la bouche, c'est tout à la fois dû au dégoût que l'on ressent devant des actes qui dépassent l'entendement commun et au fait de connaître l'horrible réalité (l'assassin est encore en liberté). Le regard larmoyant – de colère et d'amertume – de Song Kang-Ho qui regarde les spectateurs droits dans les yeux à la fin du film reflète les interrogations que se pose le metteur en scène : *« À toi qui n'a pas de visage. Qui es-tu ? Où es-tu maintenant ? Te souviens-tu des femmes que tu as tuées ? Es-tu heureux ? »*. À quoi l'on peut aussi rajouter : *« Es-tu dans la salle ? As-tu vu le film ? »*. **Memories of Murder** dépasse largement le cadre du simple polar pour faire ressortir la tragédie derrière ces actes immondes. Un très grand film que l'on n'est pas près d'oublier.

Julien SÉVÉON

SALINUI CHUEOK. CORÉE DU SUD. 2003. RÉAL.: JOON-HO BONG. SCÉN.: JOON-HO BONG, KWANG-RIM KIM ET SEUNG BO SHIM. DIR. PHOT.: HYUNG-KU KIM. MUS.: TAROH IWASHIRO. PROD.: SEOUNG-JAE CHA POUR CJ ENTERTAINMENT ET SIDUS. INT.: KANG-HO SONG, SANG-KYUNG KIM, ROE-HA KIM, JAE-HO SONG, HIE-BONG BYEON, SEO-HIE KO… DUR.: 2H10. DIST.: CTV INTERNATIONAL. SORTIE LE 23 JUIN 2004.

Ci-dessus :
Song Kang-Ho joue le rôle d'un flic aux méthodes fantaisistes qui va cependant se retrouver totalement pris par l'affaire.

En bas :
Seo Tae-Yoon et son supérieur sur le lieu du premier meurtre.



THE PUNISHER
DE JONATHAN HENSLEIGH

CETTE FOIS, C'E

Énième adaptation de comic-book, THE PUNISHER se veut avant tout un polar hard boiled qui contrasterait avec les films d'actions timorés du moment. Pour cela, fallait-il encore prendre le genre à bras-le-corps et le secouer bien fort, ce qui est loin d'être le cas. Pour sa première réalisation, le scénariste Jonathan Hensleigh perd donc son pari avec une œuvre centriste qui se permet le luxe de renier les fondements même de son protagoniste principal. Y'en a qui vont revoir le Dolph Lundgren à la hausse !

Dans le but de profiter au maximum de la masse de franchises populaires contenues dans son giron et de leur donner une légitimité artistique et commerciale, la Marvel s'est donc employée à offrir des adaptations respectables à ses personnages phares. Aux yeux des spectateurs actuels, Spider-Man n'évoque donc plus un maigrichon enrhumé en collant, Hulk est devenu un véritable géant vert à faire pâlir de honte l'autre vendeur de maïs et la guest star Daredevil s'offre désormais un film à lui tout seul… Chacun de ces super-héros ayant connu les affres d'une transposition audiovisuelle assez approximative, il était logique qu'un personnage comme le Punisher connaisse le même sort, puisqu'il a lui-même été malmené par une adaptation assez jeune (le film date de 1989), mais néanmoins marquée du sceau infamant du cinéma d'action des années 80, donc forcément datée. Jusqu'ici, la démarche de la Marvel Films et de son gourou Avi Arad est parfaitement louable puisque les fans sont en droit d'exiger un film-somme narrant avec conviction les aventures de leur vigilante préféré. Un film poussant même un peu plus loin la réflexion sur les vertus toutes relatives de l'auto-justice et respectant au mieux un anti-héros dont le principal trait de caractère le révèle comme un psychopathe de la gâchette. Bref, on attendait un vrai polar hard boiled à l'ancienne, dans la lignée de **L'Inspecteur Harry** et d'**Un justicier dans la ville**, adapté aux normes actuelles du cinéma d'action. Toujours soucieux de confier une franchise à la personne la plus apte à la respecter et en tirer la substantifique moelle (en théorie, car en pratique, cela peut autant donner un **Spider-Man** qu'un **Daredevil**), Avi Arad refile **The Punisher** à Jonathan Hensleigh, scénariste parfois émérite (**Une journée en enfer**), qui signe ici son passage derrière la caméra (le monsieur était prévu pour **Hulk** en 1998, avant que le projet ne tombe entre les mains d'Ang Lee). Ça tombe bien, le monsieur se réclame de Don Siegel et souhaite redonner ses lettres de noblesse au personnage de Frank Castle, un dur de dur, complètement fêlé au point d'arborer une tête de mort sur la poitrine, qui décide de faire régner l'ordre de façon bruyante suite au massacre de sa famille par la Mafia. En théorie donc, le fan jubile sur place, trop content de pouvoir de nouveau assister à un film ancré dans un sous-genre à part entière. En pratique, c'est une autre affaire…

Passe encore que Thomas Jane s'impose de façon plus évidente en digne héritier de Christophe Lambert plutôt que de Clint Eastwood, Charles Bronson ou même Dolph Lundgren, le vrai problème de **The Punisher** est d'être pensé et conçu de façon libérale, dans le but de plaire au plus grand nombre. Ici, il est donc hors de question d'assumer le statut du genre, par peur de se faire traiter de fachо façon Clint Eastwood dans sa période Harry. Conséquence directe de cet état d'esprit craintif : une multitude de sous-intrigues franchement pas nécessaires empêchent ainsi le film d'aller droit au but. Des origines sur la mort de la famille Castle (où l'on pompe sans vergogne **Mad Max**) à la tragédie « wanna be » shakespearienne concernant l'empire mafieux du vilain Howard Saint (John Travolta, ses cheveux jouent très bien) en passant par le trio de voisins débiles du Punisher (qui lui font même un petit goûter, comme c'est mignon), tout concorde à ramollir le sujet principal et lui donner des airs socialement respectables que le genre ne peut pas se permettre. Pire encore, le spectateur assiste à une succession d'actes manqués, voyant le Punisher torturer un pékin avec un esquimau glacé, se bastonner avec un gros russe (genre Jean-Paul Gaultier qui aurait bouffé des épinards) pendant que les gogols d'à côté dansent sur du Verdi comme si c'était le dernier J-Lo, ou encore punir un mari nerveux en lui tapotant sur la tête avec un canif (ma prof faisait la même chose sur mes doigts avec une règle). Bref, autant de moments qui tiennent du renoncement total. Par voie de conséquence, l'intrigue dévie donc de la logique du personnage, qui n'est d'ailleurs plus un vigilante errant dans les rues pour flinguer de la racaille, mais bel et bien un quidam surarmé cherchant à venger sa famille en liquant les responsables les uns contre les autres (dans le genre justice expéditive, on repassera). Dans le fond, il devient évident vers la fin du métrage, lorsque l'anti-héros se réveille d'un coup et devient soudainement actif, que le spectateur n'assiste pas aux aventures du Punisher mais d'un simple anonyme portant un tee-shirt à tête de mort qui, comble du comble, lui a été offert par son fils ! - *Ce n'est pas une vengeance, c'est une punition !* - lance un Punisher citant un passage de son War Journal. Desole mon gars, on ne juge pas un homme sur ses paroles, mais bel et bien sur ses actes…

Stéphane MOISSAKIS

USA. 2003. RÉAL : JONATHAN HENSLEIGH. SCÉN. : JONATHAN HENSLEIGH ET MICHAEL FRANCE. DIR. PHOT. : CONRAD W. HALL. MUS. : CARLO SILIOTTO. PROD. : GALE ANN HURD, AVI ARAD ET ANDREAS GROSCH POUR MARVEL ENTERPRISES, PARTNERSHIP FILMS ET PUNISHER PRODUCTIONS. INT. : THOMAS JANE, JOHN TRAVOLTA, REBECCA ROMIJN-STAMOS, WILL PATTON, LAURA HARRING, SAMANTHA MATHIS, ROY SCHEIDER, KEVIN NASH… DUR. : 2H00. DIST. : COLUMBIA. SORTIE LE 9 JUIN 2004.

ST PERSONNEL !

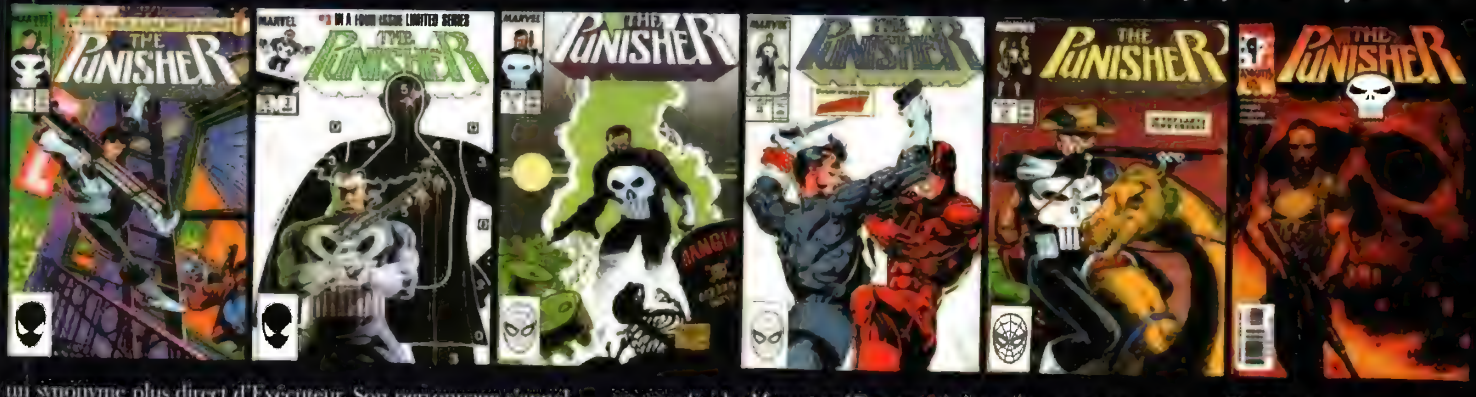
PUNISHER VS. FRANCE ? ! ?

Et oui, les lecteurs de *Punisher* sont parfois aussi manieux que leur idole. Pour preuve, la fanfiction inventée par les allumés de comicbook universe battles (electricterret.com) dans laquelle Frank Castle va botter le cul de Marianne ! C'est bourré de clichés et franchement pas inspiré tiu au moins c'était bon, on se serait une rainon...). Extraits : « *Journal de Guerre du Punisher. Paris, 02/02/00. À Paris, j'ai rencontré un businessman véreux cherchant à échapper à la Mafia de New York. Je l'ai traqué pour obtenir une info dont j'avais besoin à mon retour à Big Apple. En quittant ma chambre d'hôtel, je me suis arrêté dans un café pour manger un truc. Tout ce que je voulais, c'était un petit noir et peut-être un muffin. C'est tout.*
J'étais plutôt nerveux en entrant dans le café. Quand j'ai ouvert la bouche pour commander, on ne m'a pas répondu. Il y avait un film de Jerry Lewis doublé en français qui tournait à la télé, ce qui faisait rire les propriétaires et me faisait grincer des dents. Je répétais ma commande une seconde fois. Un homme maigre avec une grosse moustache se plaça devant moi... » Je vous fais la fin de l'histoire en accéléré : le Punisher finit par avoir son café mais n'est pas satisfait du croissant, et en plus, il ne comprend pas qu'on ne paye pas la même chose au zinc ou attablé ! (manifestement, il n'avait pas encore rencontré Raffarin). Donc, excédé par Jerry Lewis et le tenancier du troquet, il sort ses flingues pour faire payer les Français ! Pff... Mais le pire ici est à venir. Car sur ce site, une fois l'histoire lancée, c'est aux internautes de voter pour la suite et d'argumenter. Et là... C'est l'apothéose anti-française : avec tous les poncifs usités : on ne se lave pas, on mange des grenouilles, on est poltrons, etc.). Le Punisher finit par envahir EuroDisney et en faire sa base de résistance pour conquérir la France. Comble de l'ironie, ce site, qui n'est évidemment pas affilié à Marvel Comics, reproduit des mentions légales en bas de page : « Punisher © Marvel, France © France ». Only in America !

S.T. et F.S.

VIGILANTE STYLE

Le Punisher n'est pas un héros de comics comme les autres. Menotter les criminels ou les pendre par les pieds en attendant l'arrivée de la Police n'est pas dans ses habitudes. Non, peu confiant dans la justice de son pays (et les autres, n'en parlons pas !), Frank Castle propose une solution radicale : tuer tous les criminels, sans concession. Une purge qui dure depuis 1974...



C'est en février 1974 qu'apparaît pour la première fois le Punisher. Pas question, alors, d'en faire un film ni même de lui donner sa propre BD. Non, le Punisher, alias Frank Castle, n'est à l'époque qu'un personnage secondaire. On le voit pour la première fois dans *Amazing Spider-Man #129* dans un rôle assez ambivalent. Décidé à venir à bout de tous les criminels, il a dans son viseur l'Homme-Araignée, qui a une assez mauvaise réputation. Le Punisher, convaincu d'être face à un criminel de plus, va donc passer plusieurs pages à essayer de supprimer l'autre héros. Et ce malentendu restera la norme dans les années suivantes, le Punisher débarquant le plus souvent comme un cheveu sur la soupe, tel un deus ex machina surgissant pour relancer l'intrigue et pour tirer dans le tas, aussi bien sur les gangsters que sur Spider-Man.

Il faut dire qu'au début, son scénariste originel, Gerry Conway, n'est pas du tout convaincu de l'orientation morale qu'il convient de donner à son personnage. En clair, le Punisher est alors presque plus un « super-vilain » qu'un super-héros. Ce qui va faire la différence, c'est le nom du personnage. À la base, l'auteur s'est beaucoup inspiré de l'Exécuteur, le héros de romans de gare inventé par Don Pendleton. Le « Punisseur » (le nom francisé du personnage pendant longtemps) et l'Exécuteur ont plus d'un point commun. Au moment où il prépare l'apparition de Frank Castle, Conway a cependant en tête un synonyme plus direct d'Exécuteur. Son personnage s'appellera l'Assassin ! Mais du côté de l'éditeur de *Spider-Man*, Marvel, on fait un peu la tête. D'abord il y a déjà eu chez Marvel deux ou trois personnages de troisième ordre qui se sont nommés Assassin. Et puis « Assassin », c'est un terme un peu générique, difficile à protéger en termes de copyright. Conway est donc renvoyé à ses notes et revient avec une autre idée. Le nouveau personnage sera le Punisseur ! C'est sans doute ce qui fera que, quelques années plus tard, cet anti-héros aura droit à son propre magazine, parce que le « Punisseur » est moralement moins marqué. Un Assassin serait resté du côté obscur, n'aurait pas connu l'évolution qu'aura par la suite Castle...

LE RÉTAMEUR

Reste à construire une histoire personnelle au Punisher. Conway s'est appuyé sur quelques thèmes cinématographiques du moment : ironiquement, les origines du Punisher sont très proches de celles de Paul Kersey, le vengeur incarné plusieurs fois sur grand écran par Charles Bronson dans la série des **Justicier dan la ville**. Mais le premier **Justicier** (ou **Death Wish** en VO) est sorti en 1974 alors que l'épisode inaugural du *Punisher* avait déjà été produit. S'il faut chercher une influence cinématographique, elle est plutôt du côté de **L'Inspecteur Harry**. Le premier artiste à illustrer le *Punisher*, Ross Andru, lui donne d'ailleurs un physique assez proche de celui de Clint Eastwood (les artistes suivant effaceront petit à petit cette référence). Parce que des gangsters ont tué sa famille, Frank Castle, vétéran du Vietnam, reprend les armes pour partir en guerre contre la pègre. Une véritable guerre urbaine qui implique l'usage fréquent d'armes à feu, voire de bazookas...

En 1974, le Punisher apparaît comme une petite révolution. Le Comics Code Authority, qui régit les publications pour la jeunesse outre-Atlantique, surveille d'un œil colérique tout ce qui pourrait dépasser un certain seuil de violence. Et par ailleurs les ennemis des super-héros sont plutôt connus pour privilégier des gadgets de SF et pas tellement des calibres « réels ». Le Punisher bouscule aussi les choses parce qu'il implique une autre notion : la scénographie propre à beaucoup de comic-books. Chez les héros, on est habitué à boudir de-ci, de-là, à régler les choses à mains nues lors du combat final. Le Punisher, quand il déboule, n'a rien à faire de cette règle. Il se bat peu avec ses adversaires ou avec Spider-Man et préfère parfois jouer les « snipers », en dégommant sa cible au fusil. Dans les clichés des comics, les ennemis de tous bois prennent souvent un ton hilare, sortent des armes en forme de pingouin, des gadgets bouffons. Le Punisher, lui, ne rigole pas, ne discute pas : il flingue...

HALLUCINATIONS

Les premières années de son existence vont se passer dans les pages des revues *Spider-Man*, où il apparaît de manière très irrégulière. S'il s'était appelé l'Assassin, sans doute que la balance aurait penché et rapidement l'Araignée l'aurait une fois pour toutes compté parmi ses ennemis. Mais Conway n'a jamais tranché et le Punisher va continuer une trajectoire d'anti-héros, d'allié scabreux et dangereux. D'autant que les scénaristes suivant Conway vont tous y aller de leur interprétation. Le Punisher représente-t-il un plaidoyer pour une justice qui ne rigole pas, pour un droit de se venger sur fond de lobby des

Ci-dessus :
Les différentes époques de la série régulière *The Punisher* résumées en plusieurs couvertures.

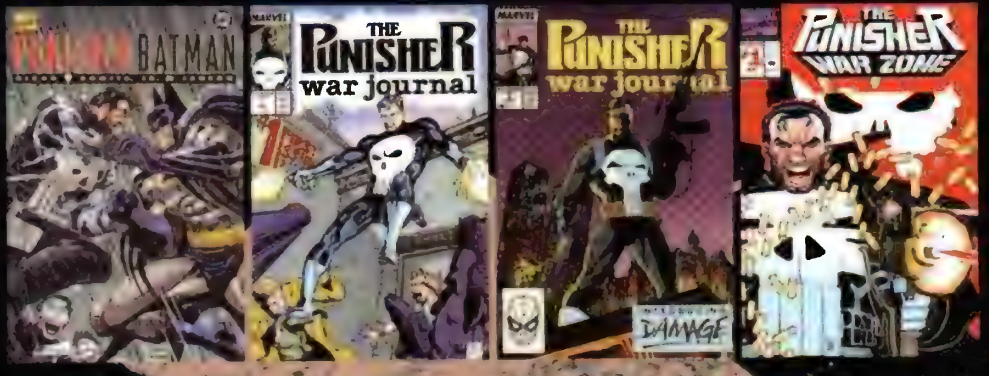
Page de gauche :
Le Punisher, l'air déterminé et le 44 à viseur à la main, vu par l'inimitable Mike Zeck !

Ci-contre :
Le Punisher dans toute sa splendeur, sous l'illustre coup de crayon de John Romita Jr.

Ci-dessous :
Plusieurs couvertures illustrant certaines des différentes séries de comic-book dédiées au personnage de Frank Castle : son affrontement mythique avec le justicier de Gotham, puis les séries *The Punisher War Journal* et *The Punisher War Zone*.

Le Punisher dans le feu de l'action. Un dessin célèbre qui fit la couverture de la première mini-série *The Punisher* en 1986, à nouveau signée Mike Zeck.

armes, un rien facho ? Ou bien faut-il au contraire le prendre comme un commentaire acerbe, une démonstration que les armes et que la mentalité « œil pour œil » ne sert qu'une justice borgne ? Et bien… un peu des deux. Au hasard des changements de scénaristes, le Punisher va tantôt se rapprocher de Spider-Man, tantôt s'enfoncer dans l'extrémisme.
Ainsi dans *Captain America* #241, en janvier 1980, non seulement le Punisher est loin d'être un allié du héros principal, mais de plus une des voisines de Captain America, ancienne déportée des camps de la mort, ne manque pas de faire le parallèle entre certains traits du Punisher et les SS. Arrivé à ce stade (et après certains épisodes de *Daredevil* où c'est au tour du héros aveugle de s'opposer à ses méthodes), Marvel marquera le pas. Dans des épisodes ultérieurs de *Spectacular Spider-Man*, le Punisher, capturé, passe en jugement et c'est désormais l'incohérence de son comportement qui est mise en relief. Il aurait même tiré sur des chauffards pour de simples excès de vitesse ! Le dédouanement arrivera sous la forme d'une révélation : certains de ses ennemis de la pègre l'avaient exposé à une drogue hallucinogène. La substance, injectée « à l'insu de son plein gré », était responsable de ses écarts de comportements. Avec une réputation relativement nettoyée, le Punisher est alors prêt pour que, plus d'une dizaine d'années après sa création, on passe à la vitesse supérieure : sa propre série.



Emprisonné, le Punisher revient sous une forme plus spartiate. D'abord en cassant la figure des détenus enfermés avec lui puis, une fois échappé, en refusant l'offre d'une organisation facho qui voudrait financer sa carrière. Enfin, le Punisher trouve sa vitesse de croisière… Mais les choses ne se passent pas comme prévues. Soudain pressé de sortir un projet autour du Punisher, Marvel colle la pression à ses auteurs et lance, en 1986, une mini-série en urgence, anticipant même la date prévue. Le dessinateur Mike Zeck, pris de vitesse, peine d'autant plus que ce qui devait être le quatrième et dernier épisode est dédoublé : le début de la série ayant bien marché. Marvel préfère faire cinq épisodes. Le dessinateur peine à suivre ? Il est débarqué. Furieux, le scénariste Steven Grant claque la porte alors que Marvel l'aurait bien vu transformer la mini-série en série non limitée à partir d'un hypothétique sixième numéro. Le temps de marquer le coup et Marvel enchaîne avec *Punisher Vol.2* (1987), relançant la série sous la houlette du scénariste Mike Baron et du dessinateur Klaus Janson (ancien encreur de Frank Miller)…

LE REDRESSEUR DE TORTS

Les années 80 seront sans conteste la période la plus faste pour le Punisher. Frank Castle est en effet parfaitement en adéquation avec son époque, l'Amérique dirigée par Ronald Reagan. Une période dans laquelle l'ultra-libéralisme était la doctrine dominante, et où, guerre froide oblige, les armes à feu sont érigées en étendard contre les ennemis du monde libre. Évidemment, dans une société qui glorifie l'autodéfense et **Rambo**, le Punisher est un véritable héros, il venge les vétérans du Vietnam et lutte contre les mafias sans merci. Le feu par le feu en quelque sorte. Sa série, désormais régulière va, au fil des mois, se muer en version « sévèrement burnée » de l'***Agence tous risques***. Klaus Janson, le dessinateur, est vite remplacé par un nouveau talent prometteur : Whilce Portacio (qui dessinera plus tard les X-Men). Le dessin y gagne en dynamisme et en réalisme. Mike Baron, le scénariste, dépeint un héros torturé, aux méthodes musclées, mais un héros qui a un sens aigu du Bien et du Mal (il est le Bien évidemment !). Il abat sans distinction : les magouilleurs en cols blancs, les mecs en série, les petites frappes, les ninjas, etc. On verra même le Punisher se transformer en prof (*Punisher V.2#14*) – bien avant **The Substitute** – afin d'enquêter sur les gangs dans les lycées !
À ce stade, Frank Castle a toujours la dégaine d'un super-héros. Bien que son costume soit en kevlar, il porte une tenue moulante et dès le dixième épisode, il a à nouveau maille à partir avec un autre justicier urbain : Daredevil. Ces deux personnages entretiendront toujours des rapports complexes et conflictuels. La série demeure très violente avec pruneaux généreusement distribués, gorges tranchées et plus si affinités. Mais le succès ne se dément pas. Et, dès novembre 1988, Marvel octroie à son Punisher une seconde série régulière : *Punisher War Journal*. Cette nouvelle série, elle aussi portée par un jeune espoir, Jim Lee, pousse encore plus le personnage dans son désir d'aider les autres. La nouveauté est que le scénariste rattache presque toujours les événements relatés dans la série à la propre histoire du Punisher. Une sorte de lecture des faits sur deux niveaux.
Le mode opératoire reste cependant le même : Frank Castle lit les journaux, repère les histoires louches, enquête et expédie les coupables ad patres. Les séries *Punisher* continueront à avoir du succès au-delà des années 80, permettant même la création d'une troisième série régulière : *Punisher War Zone* en 1992. Sur ce titre, un pas est franchi vers le Punisher que l'on connaît actuellement. Dès le premier épisode (par Chuck Dixon et John Romita Jr, qui n'ont jamais caché leurs penchants ultra-républicains), les auteurs induisent que Frank Castle a développé une certaine paranoïa et voit des criminels partout, même parmi ses (rares) proches. Cette fois, la série se passe exclusivement en milieu urbain. L'ambiance y est malsaine et le personnage troque son costume spandex contre un trench coat, un panta-

lon noir et une barbe de trois jours. C'est sûr, le visage le plus sombre du Punisher éclate au grand jour.

LE DOUTE AVANT LA RENAISSANCE

Trois séries, c'est beaucoup pour un seul homme. À l'époque, chez Marvel, seul Spider-Man a droit au même traitement. C'est dire l'importance qu'a prise notre vigilante (et on ne vous parle même pas de la foultitude de one-shots et autres mini-séries comme *Punisher Armory*, *Wolverine/Punisher* ou… *Punisher Manga* !). Et l'on pourrait même ajouter un quatrième titre : *Punisher 2099* (34 épisodes tout de même), qui bien que mettant en scène un autre punisseur du futur reste connecté au concept. C'est l'overdose. On sent, dès 1995 que le public se lasse des frasques de Frank Castle. Marvel décide alors de se séparer du personnage en beauté avec un final collectif de toutes les séries en juillet 1995 : *Punisher V.2* s'arrête après 104 numéros, *War Journal* au numéro 80 et *War Zone* au numéro 41. Mais, dans les comics, on ne reste jamais mort bien longtemps…Et Marvel remet le couvert dès novembre 1995 avec *Punisher V.3*, une nouvelle version dans laquelle Castle est appointé par la Mafia pour la protéger contre le chaos. Mais le public n'a toujours pas digéré la récente surexposition du personnage et cette nouvelle mouture, bien qu'intéressante, s'arrête au bout de 18 numéros. Il faudra attendre 1998 pour que Frank Castle revienne d'entre les morts (voir encadré), dans une mini-série de 4 épisodes (signée Bernie Wrightson). Marvel se laisse alors convaincre de mettre en chantier une nouvelle série. Celle-ci se matérialisera d'abord par une maxi-série (12 épisodes), réalisée par les auteurs britanniques Garth Ennis et Steve Dillon. Ces aventures redéfinissent le Punisher pour le 21ème siècle et sont le matériau de base qui a servi au développement du film qui sort ces jours-ci.

On retrouve tous les ingrédients qui ont fait de Frank Castle une légende urbaine : les flingues, la paranoïa, les méthodes extrêmes et sadiques (dans le premier épisode, « Pupu » jette un type du haut d'un immeuble sans sourciller) et le combat contre les Mafias new-yorkaises. En outre, on (re)découvre un Punisher littéralement habité par sa mission, presque en transe. Son costume a encore une fois changé. Il est proche de celui de *Punisher War Zone* (la barbe en moins). Au terme de ces douze épisodes, le succès est tel que la même équipe se propose de continuer, indéfiniment cette fois (le dessinateur, Steve Dillon sera cependant remplacé au pied levé par Lewis Larosa) en repartant à partir d'un nouveau numéro 1 (si vous comptez, nous en sommes au volume 6 !). Un mensuel qui sera à son tour remis en question en 2003 mais, pour la première fois dans la carrière du Punisher, pour des questions commerciales : Marvel vient alors de créer le label Max, spécialisé dans les comics « adultes » (comprenez avec injures, violences très graphiques, nudité et tout ce que l'éditeur n'avait jamais toléré jusqu'ici). Punisher est une recrue de choix pour imposer ce nouvel îlot sur le marché. C'est décidé, le volume 6 cède la place à une septième série *Punisher* qui, cette fois, sans problème de censure, offre au personnage une justice sans limites. Et, effectivement, Garth Ennis ne se gêne pas pour en faire des tonnes. Mais, en plus d'être un catalogue des milliers de façons d'éliminer les criminels, le *Punisher* d'Ennis est surtout la vision la plus aboutie du personnage. L'auteur opérant la synthèse entre toutes les incarnations de Frank Castle sans en renier aucune. Il se permet même de redonner au « héros » un arrière-plan de personnages secondaires plutôt colorés (Joan, Spacker Dave, Ma' Gnucci, Mr. Bumpo, le Russian et même le retour de Microchip, l'allié des débuts). Tous les éléments sont donc en place pour faire durer le Punisher. Alors, paré pour la guerrilla urbaine ?

Xavier FOURNIER et Fabrice SAPOLSKY

VOUS AIMEZ LES CHIENS ?

Punisher Vol.2, la première série réellement mensuelle consacrée au Punisher a permis d'étoffer un peu l'entourage de cet anti-héros. Auparavant, ses partenaires avaient la sale habitude, un peu comme les amis de Mike Hammer, de se faire tuer au fur et à mesure que Frank Castle les rencontrait. Dans sa propre série, il va réussir, quand même, à se tisser quelques amitiés un peu plus durables. Comme Microchip, expert en informatique qui aide Castle à s'informer sur les criminels qu'il traque. Mais le compagnon le plus surprenant du Punisher c'est… son chien ! Frank Castle aime en effet les bergers allemands et a eu, à plusieurs reprises, des chiens qui portaient tous le même nom : Max.

X.F. et F.S.

MÉTAMORPHOSES !

Le Punisher a débuté sa carrière en ressemblant à Clint Eastwood puis, par la suite, les dessinateurs l'ont un peu arrondi, dégageant peu à peu son look classique. Mais il n'en est pas resté là.

Le Punisher Black : dans Punisher Vol.2 #52 poursuivi de toute part, par la police et la Mafia, le Punisher est défiguré. Il loue alors les services d'une chirurgienne cancéreuse qui, avec des greffes et des implants, lui refait les cheveux crépus et la peau noire. Pendant quelques mois, le Punisher sera noir. Lassé d'être victime de préjugés racistes, Puis le traitement s'interrompra et Castle retrouvera son allure habituelle.

Le Punisher en femme : en 1994, le Punisher a même été remplacé temporairement par une de ses alliées, Lynn Michaels, qui est devenue le temps de quelques numéros « Lady Punisher ». À l'époque, décidé par le personnage, Hollywood avait même parlé de faire un film sur cette héroïne.

Le Punisher démon : à la fin des années 90, le Punisher qui avait un terrain vendu jusqu'à trois séries mensuelles et parallèles sur son seul nom, n'est en perte de vitesse. La solution alors choisie ? Frank Castle est mort, mais revient sur Terre dans un corps spectral, armé de revolvers infernaux et s'attaquant à son démon (une illustration du grand Bernie Wrightson). L'essai du public n'a finalement jamais été transformé mais Marvel fut obligé de ressusciter une fois encore le vrai et revient cette fois-ci avec le Punisher tout à fait classique, avant tourner la mini-série infernale.

X.F. et F.S.

« Dans les années 80, au sein d'une société qui glorifie l'autodéfense et Rambo, le Punisher est érigé en véritable héros ».

DEUX SŒURS
DE KIM JEE-WOON

RÉUNION DE FAMILLE

Maison hantée et fantômes sont au programme de DEUX SŒURS. Pour autant, le film est loin de vous placer en terrain connu et réserve au sympathique fan d'horreur que vous êtes de nombreuses surprises. Esthétiquement renversant, le film fonctionne comme un puzzle qui mettra vos nerfs et vos neurones à l'épreuve.

Les kwaidan nippons et les histoires de fantômes chinois ne sont plus des genres inconnus aux yeux des spectateurs français depuis déjà un bon moment. Ce n'est pas le cas des « gore dans », les histoires de fantômes coréens, dont seul un exemple moderne nous soit parvenu, l'excellent **Memento Mori**. **Deux sœurs** devrait donc grandement aider à changer la donne dans l'hexagone et faire des films de fantômes de la péninsule du Pays du Matin Calme un genre aussi connu que ceux des nations voisines. Il faut dire que le film a de quoi faire parler, et près d'un an après sa sortie, il continue d'ailleurs de faire du bruit en Corée du Sud, où certains spectateurs n'arrêtent pas de se triturer les méninges pour percer tout le sens du film. Car si le film s'inscrit clairement dans la nouvelle mouvance horrifique asiatique, il a su prendre ses distances avec ses illustres aînés (**Ring** et compagnie) pour offrir, de nouveau, une tournure toute neuve au film horrifique. Pour les mal-pensants qui ne voient dans **Ring**, **Horror Hotline**, **Sorum** ou encore **Dark Water** que des ersatz (ce qu'ils ne sont évidemment pas, mais leurs origines orientales ont fait dire à certains qu'ils se ressemblaient tous – comme si **Halloween**, **Le Projet Blair Witch** et **La Malédiction** étaient identiques parce qu'ils sont ricains), **Deux sœurs** devrait en tout cas leur prouver que le cinéma horrifique en Asie sait prendre 1001 visages.

Après un séjour en hôpital, deux sœurs rentrent chez elle, accompagnées par leur père. Elles sont accueillies par leur belle-mère avec qui les rapports sont tendus, voire franchement hostiles. Tout cela n'arrange pas l'ambiance dans la grande demeure familiale, d'autant plus que celle-ci résonne d'événements pour le moins peu naturels. Alors que la tension va croissante entre la belle-mère et les deux sœurs, l'une de celles-ci se met à voir des fantômes dans la baraque. Bientôt, les querelles atteignent leur comble et la maison se transforme en véritable cauchemar (...)

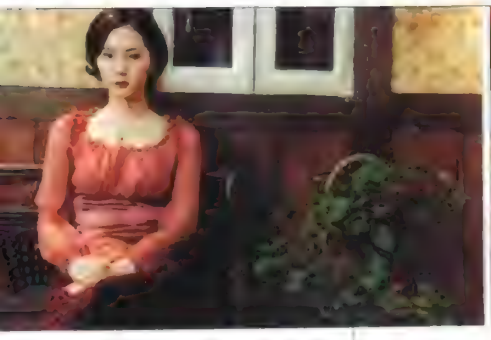
On savait depuis son premier film, **The Quiet Family**, que Kim Jee-Woon était un réalisateur talentueux. Sa seconde œuvre, la fresque social-humoristique **The Foul King**, dans lequel un employé de banque se met enfin à exister au travers de matchs de catch, l'avait placé comme l'un des réalisateurs phares de Corée du Sud. Son court pour le film omnibus **Trois histoires de l'Au-delà** l'avait fait remarquer au niveau mondial. Mais c'est avec **Deux sœurs** que Kim atteint (enfin) une consécration internationale. Son troisième long-métrage (seulement) est d'une telle maîtrise visuelle et scénaristique que le film a fait écho bien au-delà des cercles amateurs de fantastique et d'horreur. **Deux sœurs** se positionne effectivement bien loin des excès gore d'un **Braindead** pour se rapprocher d'une horreur plus sophistiquée à la Polanski ou à la Tourneur. Mais d'horreur, il est bien question dans ce film, n'en déplaise à ceux qui, d'un bord comme de l'autre, pensent que le genre ne peut être synonyme que de gros monstres, d'adolescentes en petite culotte (ou sans culotte du tout) et de tripaille. Une horreur qui met de surcroît mal à l'aise et qui fait aussi vraiment peur par moment. L'une des autres grandes qualités du film est de nous perdre dans les méandres de la folie et de la peur, via un montage qui n'offre que très peu d'explication et qui mélange constamment les époques. Déboussolant et envoûtant, **Deux sœurs** est une expérience cinématographique qui implique véritablement le spectateur dans son évolution. À lui de comprendre (ou de ne pas chercher à comprendre) l'histoire comme il la ressent et la perçoit, et d'en tirer les conclusions et les aboutissements qu'il veut. C'est bien là l'une des autres preuves du génie de Kim : avoir conçu un film qui, selon les spectateurs, change de sens du tout au tout. Ce qui nous permettra de le regarder encore de nombreuses fois lors de la sortie DVD pour approfondir le sujet.

Julien SÉVÉON

JANGHWA, HONGRYEON. COREE DU SUD. 2003. RÉAL. ET SCÉN.: KIM JEE-WOON. DIR. PHOT.: LEE MO-GAE. MUS.: LEE BYUNG-WOO. PROD.: OH KIMM, OH JUNG-WAH ET KIM YOUNG POUR IPICTURES, MASULPIRI PICTURES ET G.O.M FILM PRODUCTIONS. INT.: IM SOO-JUNG, MOON GEUN-YOUNG, YEOM JEONG-A, KIM KAB-SU... DUR.: 1 H 59. DIST.: BAC FILMS. SORTIE LE 16 JUIN 2004.

INTERVIEW KIM JEE-WOON - RÉALISATEUR
LE FOU DU ROI

FIGURE INCONTOURNABLE DU CINÉMA CORÉEN, KIM JEE-WOON EST L'UN DES RÉALISATEURS LES PLUS CHAUDS DU MOMENT. IL FAUT DIRE QUE SUR TROIS FILMS TOURNÉS, UN A DÉJÀ ÉTÉ REFAIT ET **DEUX SŒURS** S'APPRÊTE À ÊTRE REPRIS À LA SAUCE RICAINE. DANS LE GENRE RÉALISATEUR IMMÉDIATEMENT PHARE, KIM SE PLACE DÉCIDÉMENT BIEN LÀ...



Ci-dessus, de gauche à droite :
La belle-mère du film fera passer votre acariâtre belle-doche pour un ange de bonté.

Le père, complètement perdu dans un monde sur lequel il n'a plus aucun contrôle.

Au milieu :
L'une des deux sœurs, prostrée devant un quotidien qui la tue à petit feu.

Le segment que vous avez réalisé pour* Trois histoires de l'Au-delà *était votre première incursion dans l'horreur pure. Était-ce une sorte de test avant de tourner* Deux sœurs *?
Je n'avais pas prévu, en le réalisant, que j'allais tourner par la suite **Deux sœurs**. Comme c'était un court-métrage, j'ai trouvé qu'il me manquait du temps pour pouvoir approfondir certaines choses, notamment chercher vraiment à explorer le facteur de la peur, voir comment il pouvait être créé à l'écran, comment il pouvait évoluer. Quand j'étais jeune, j'ai vu un film d'Hitchcock, dont je ne me souviens pas le titre, dans lequel un homme essaie d'assassiner une femme. La scène était filmée en contre-plongée, et l'on voyait notamment la jupe de la jeune femme fendue par le vent. J'ai trouvé tout cela très beau et j'ai voulu retrouver cette atmosphère, son côté effrayant et sa beauté en même temps.

Ce qui marque dans ces deux films, c'est leur très grande maîtrise technique : éclairage, montage, plans... Tout semble avoir été conçu comme du papier à musique. Les teintes sont notamment étonnantes...
Même si **Deux sœurs** est un film fantastique, je voulais vraiment qu'il soit visuellement très beau et chargé en émotions. Avec mon équipe, nous avons essayé de créer une couleur qui n'avait jamais été utilisée dans le cinéma coréen. Nous avons donc utilisé des tissus de couleurs différentes que nous avons passés sur le projecteur. Normalement, les autres équipes coréennes utilisent de la gélatine pour créer de nouvelles teintes. Nous, nous avons essayé de créer de nouvelles couleurs avec des tissus, qui donnent un effet différent, notamment sur les visages : la couleur est plus douce.

Deux sœurs *est inspiré d'une histoire traditionnelle coréenne. Qu'est-ce qui vous intéressait dans ce conte ?*
Ce qui m'avait surtout marqué dans ce conte vieux de 500 ans, c'est l'histoire d'une famille brisée, une histoire qui est encore parfaitement d'actualité. Même si c'est ancien, le sujet était suffisamment moderne pour en faire un film aujourd'hui.

***Cette histoire de famille vous permet de retrouver le thème que vous aviez utilisé pour votre premier film,* The Quiet Family.**
Je ne voulais pas spécialement faire une série de films parlant de la famille. Mais comme j'ai été pendant dix ans sans le sou, j'ai passé beaucoup de temps avec ma famille, c'est peut-être pour cela que je parle tant de ce sujet. Je pense que la famille est effectivement la base de la société et que sans une bonne cohésion et une bonne santé familiale, il peut se passer des événements très durs.

L'histoire à la base de* Deux sœurs *a été adaptée plusieurs fois par le passé en Corée. Avez-vous vu ces films et avez-vous été influencé par eux d'une manière ou d'une autre ?
Je ne les ai pas vus. Ce que je peux vous dire au niveau des différences, c'est que je n'ai adapté du conte que la présence de la belle mère, qui symbolise la troisième personne qui brise la famille, et le sens de la culpabilité. Pour le reste, j'ai essayé de tout inventer.

« Les films de fantômes m'intéressent depuis longtemps parce qu'ils permettent aux réalisateurs de créer, d'inventer. »

Si l'histoire est typiquement coréenne, parce qu'inspirée d'un conte traditionnel, on sent une nette influence de la nouvelle vague horrifique initiée par* Ring. *De quelle manière ces films vont ont-ils marqué ?
Je n'ai pas forcément été influencé par le cinéma fantomatique japonais. Ce qui m'a le plus inspiré pour faire mon film, c'est **Mouchette** de Robert Bresson, une œuvre qui m'a beaucoup influencé. Le spectateur peut avoir cette impression de similitude entre ces différents films car les fantômes asiatiques ont une représentation assez similaires : une femme aux cheveux longs et noirs, en robe blanche... C'est probablement à ce niveau que se fait le lien.

Néanmoins, si vous avez pu faire ce film aujourd'hui, c'est un peu grâce à ce nouvel engouement pour le cinéma horrifique en Corée.
Au début, je ne voulais pas forcément faire un film de fantôme. Pourtant, ce genre m'intéresse depuis longtemps, parce qu'il permet aux réalisateurs de créer et d'inventer, et c'est cela qui me séduisait. Je pense que j'ai suffisamment contribué, via le succès rencontré par **Deux sœurs**, à ouvrir une nouvelle porte pour ce genre en Corée du Sud.

Ci-dessus, de gauche à droite :
Portrait de famille selon Kim Jee-Woon.

Inséparables, les deux sœurs se soutiennent en permanence dans les situations les plus dures.

Les films horrifiques provenant du Japon, de Corée du Sud ou de Hong Kong ces dernières années sont très linéaires.* Deux sœurs, *au contraire, casse toute la construction classique du film. Était-ce aussi une façon de vous démarquer du reste de ces productions ?
Si l'histoire n'est pas linéaire, par rapport à ces autres films de fantômes, c'est que j'ai surtout voulu souligner le sens de la culpabilité, que j'avais tiré du conte folklorique. Je voulais le montrer en parlant de la perte d'identité d'une personne qui, suite à un trouble et un choc psychologique, développe plusieurs personnalités. Je vous conseille de comprendre l'histoire de mon film non pas avec la raison, mais avec le cœur.

Justement, il y a eu beaucoup de discussions autour de l'interprétation du film. J'imagine que l'on doit souvent vous poser des questions sur la signification de telle ou telle scène. En tant que metteur en scène, n'est-ce pas frustrant, justement, de devoir vous expliquer constamment sur ce sujet ?
Je me sens effectivement frustré à chaque fois qu'un spectateur ou un journaliste essaie d'analyser ou de me faire analyser mon film. Ce que j'aime bien par contre, c'est que même si le film n'est plus à l'affiche en Corée depuis plus d'un an, je continue toujours à voir des critiques postées par des spectateurs sur le site du film. J'ai vu beaucoup de critiques différentes, mais pour moi, il n'y a pas de bonnes ou de mauvaises critiques : toutes sont bonnes. Sur le site web, il y a même des spectateurs qui s'engueulent pour savoir qui a la bonne ou la meilleure interprétation du film, il y a en a d'autres qui changent d'avis après toute une discussion. J'ai l'impression de voir certains fans de **Deux sœurs** se transformer comme l'héroïne du film et se dédoubler ! (rires)

Malgré tout, je suis obligé de vous demander quelques petits éclaircissements, sinon je risque de me faire taper sur les doigts par les lecteurs. Le personnage de la belle mère notamment : à la base, était-ce une infirmière qui s'occupait de la mère ou était-elle déjà la maîtresse du mari et avait-elle emménagé avec le reste de la famille ?
(sourire) Le père et la belle mère ont fait des études de pharmaciens lorsqu'ils étaient jeunes. Durant l'université, ils sont sortis ensemble pendant un petit moment avant de rompre. Plus tard, lorsque la mère est tombée malade, le père a invité cette femme pour s'occuper d'elle et aussi pour l'aider à s'occuper des enfants. Il pensait qu'elle pouvait être la personne qui convenait le plus, parce que c'était celle qui le connaissait le mieux lorsqu'ils étaient jeunes. Mais elle était toujours amoureuse du père et le lui cachait, d'une certaine façon. C'est ainsi qu'a commencé leur relation. C'est à partir de cette trahison du père envers sa femme que la famille commence à être brisée.

Au final, lorsque l'on a enfin toutes les informations en notre possession, on se rend compte que* Deux sœurs *se rapproche plus d'une étude sur la folie telle qu'aurait pu la faire un réalisateur comme Polanski que d'un goedam classique...
Je voulais effectivement faire un film qui traite de la folie, un peu à la manière de Polanski, mais possédant la forme du goedam. Le symbole du fantôme n'est pas seulement une image surnaturelle, il représente la source même de la peur qui existe chez tous les êtres humains.

Votre premier film a été refait au Japon par Takashi Miike et* Deux sœurs *va bientôt faire l'objet d'un remake américain. Que pensez-vous de tous ces remakes qui vous suivent ?
Je suis très content que mes films soient adaptés par d'autres réalisateurs. Je suis excité de voir l'imagination en action d'autres artistes et de comparer le résultat à mon travail.

Le remake hollywoodien de* Deux sœurs *fait tout de même un peu froid dans le dos. Les Américains ont tendance à simplifier les intrigues, à choisir un chemin linéaire... Comment pensez-vous qu'ils vont s'en sortir avec un tel film, qui ne rentre pas du tout dans l'imagerie hollywoodienne ?
Je m'inquiète beaucoup, justement ! (rires) J'ai très peur qu'ils choisissent une narration linéaire qui irait à l'encontre du film. Mais bon, je compte sur eux... J'espère que « tout va bien » (en français) ! (rires)

Quels sont vos projets ?
Je viens de terminer un nouveau scénario avant de venir à Paris. C'est un film noir, une histoire d'amitié qui est brisée à cause d'une histoire d'amour. Ça tourne autour de deux hommes qui sont assez idiots, (rires) J'espère que le film sera assez proche de l'esprit des films de Melville, qui sont assez émotionnels.

Propos recueillis par Julien SÉVÉON

WONDERFUL DAYS
DE KIM MOON-SAENG

À LA CONQUÊTE DU

Même s'il n'est pas parfait, WONDERFUL DAYS est un film bourré à ras bord de qualités et qui, en plus de cela, offre un éclairage précieux sur le développement ambitieux de l'animation coréenne.

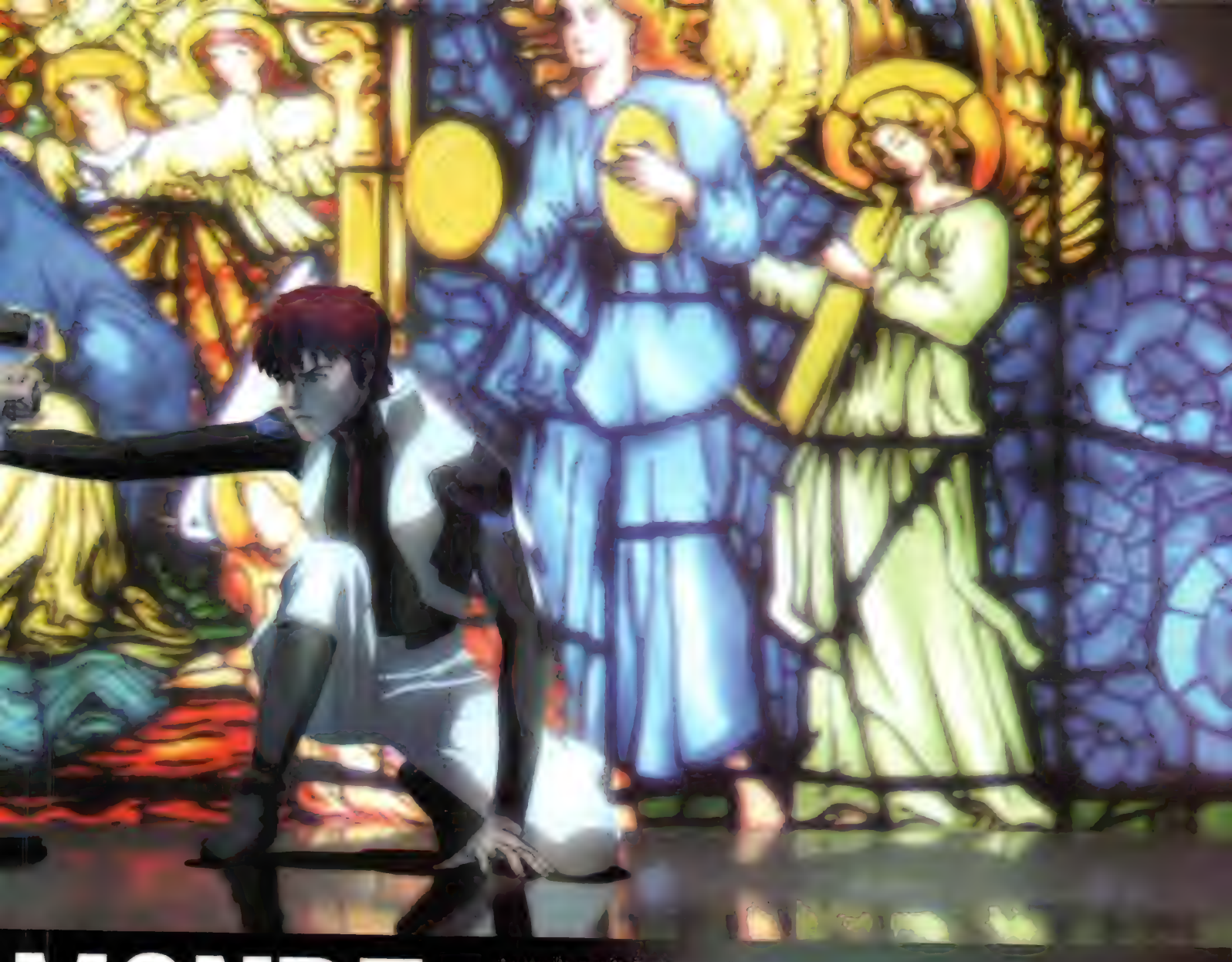
Il y a peut-être cinq ans, l'industrie de l'animation en Corée était cantonnée à de la sous-traitance pour les animateurs japonais. Seul le médiatique Peter Chung (**Æon Flux**, **Alexander**, **Manosalated**) était parvenu à exporter durablement son talent sous les latitudes américaines et nippones.

Aussi étrange que cela puisse paraître, jusqu'à l'orée du troisième millénaire, le reste de l'Asie se contentait de regarder le Japon et d'y puiser son inspiration, tandis que l'Empire du Soleil Levant ignorait superbement les productions étrangères de hédés et d'animes. Finalement, ce qui a conduit les industriels japonais à s'intéresser au Pays du Matin Calme, ce fut sa situation géographique, ainsi que sa main d'œuvre relativement qualifiée et surtout peu onéreuse. En effet, lors du second boom de l'animation à la télévision, à la fin des années 80, les premières carences en animateurs se firent sentir au Japon, les cadences de travail étant devenues bien trop élevées.

Le revers de la médaille, c'est que la sous-traitance allait considérablement faire baisser la qualité des DA ainsi produits. Aujourd'hui encore, seuls des projets tels que **Le Voyage de Chihiro** (qui n'aurait pu être achevé sans l'apport des équipes coréennes) parviennent à garantir un niveau d'excellence en dépit d'une délocalisation de la production, et ce grâce à un contrôle de qualité constant et fort onéreux. Dans le cas de tels films, la priorité n'est pas d'économiser de l'argent à tout prix (comme cela peut être le cas pour des séries TV), mais de tenir les délais, coûte que coûte…

Reste que, depuis près de quinze ans, les animateurs coréens ont accumulé énormément d'expérience, au point que l'animation fut décrétée en 2001 par le gouvernement « zone prioritaire de développement ». Une stratégie marketing fut donc mise en place. Mais la ligne à suivre demeura simpliste. D'abord, il fut question de sortir des ateliers coréens une bête de concours et de festivals : le très joli mais narrativement bancal **Mary Loves** (notamment récompensé à Annecy). Ensuite, il fallait profiter de la publicité obtenue auprès des médias spécialisés par ce premier long-métrage pour faire entrer dans l'arène un cheval de course, susceptible de séduire les fans d'animation et donc d'attirer les investissements étrangers. Ce film de science-fiction débridé surfant sur la vague du computer graphic et de la 3D asymétrique, c'est évidemment **Wonderful Days**.

Bien sûr, il est trop tôt pour savoir si l'offensive coréenne portera ses fruits (l'objectif du gouvernement est rien moins que de concurrencer la production japonaise à l'horizon 2010). Cependant, on doit constater que, même si l'industrie coréenne de l'animation en est encore à ses balbutiements sur la scène internationale, **Wonderful Days** a été très facilement vendu aux USA et en France. Or, le même type de produit



MONDE

vfdwgvrfedgr

venant du Japon (**Millenium Actress**, **Jungle Emperor Leo**) rencontre encore, en dépit d'un réel lobbying et d'un identique engouement, des difficultés à s'exporter en Occident. Cette situation étonnante est sans aucun doute le corollaire de l'étude approfondie faite par les coréens du marché japonais. En effet, le film réalisé par la société Tin House semble avoir été conçu comme une production IG (d'ailleurs, ce long métrage a été réalisé plus à la manière d'un film « live » que d'un dessin animé). **Wonderful Days** est donc autant un pur-sang qu'un cheval de Troie destiné à faire pénétrer et reconnaître sur les marchés étrangers le savoir-faire coréen. À la vision du film, on a la sensation plutôt agréable que tout a été pensé, pesé, calculé jusque dans le moindre détail. L'intégralité du dispositif filmique est conçu pour donner l'impression aux spectateurs (et aux investisseurs) qu'ils sont intelligents, éduqués et clairvoyants. Heureusement, toute cette sophistication n'est pas seulement une façade (lire interview). Force est de constater que le premier long-métrage de Kim Moon-Saeng est suffisamment (d)étonnant pour supporter le « buzz » qui a été généré au moment de sa production. Certes, **Wonderful Days** possède les défauts inhérents aux films de jeunesse, mais il ne pouvait en être autrement puisque la politique audacieuse du gouvernement coréen en matière d'animation a vocation à projeter de jeunes prodiges du septième art directement dans le grand bain, sans mentor et sans filet. Aussi, le scénario et le découpage de **Wonderful Days** cèdent-ils trop explicitement et sans valeur ajoutée, de grands classiques de l'animation japonaise tels que **Patlabor I** et **II** ou **Akira**. Toutefois, ce faisant, Kim Moon-Saeng situe les ambitions narratives de son film très au-dessus de la moyenne des films animés. Sur le plan esthétique, même si l'on doit déplorer, comme souvent, un manque de logique et d'habileté dans le traitement des scènes d'action sans véhicules (en revanche, les courses-poursuites sont franchement spectaculaires), **Wonderful Days** relève avec succès, et grâce à un budget élevé pour une production asiatique, le pari de la 3D (tous les décors). Après **Mary Iyagi**, en deux films seulement, le cinéma d'animation coréen se donne donc les moyens de couvrir un horizon graphique extrêmement vaste. Ne serait-ce que pour cette raison, cette chronique kafkaïenne mettant en scène un gouvernement autoritaire et mercantile qui, après la destruction de l'écosystème, a pris la décision d'entretenir la pollution (afin de pomper son énergie) et la pauvreté du plus grand nombre pour assurer le niveau de vie d'une élite, est déjà pleine de promesses et d'enseignements. Cependant, on doit encore regretter les concessions faites par Kim Moon-Saeng dans le climax à tiroirs du film et dans la gestion des relations entre les personnages. En effet, ces derniers jouent dans un registre qui va au-delà de l'understatement, stéréotypant ainsi à outrance les codes sociaux asiatiques, ce qui n'est pas dénué de charme, mais rentre en totale contradiction avec le traitement de type « exhausteur de sensations » confié au tout par les images de synthèse photoréalistes. Reste que l'on a rarement vu imprimé sur une bande un nombre aussi élevé de « plans séquences mobiles » pouvant à être aussi dynamiques et excitants sans redondances. Kim Moon-Saeng vient de lancer un sacré pavé dans la mare du cinéma d'animation !

Bertrand ROUGIER

CORÉE DU SUD. 2004. RÉAL. : KIM MOON-SAENG. SCÉN. : PARK JUN-YONG ET KIM MOON-SAENG. DIR. PHOT. : LEE SUN-KWAN. MUS. : WON IL. PROD. : LEE KYEONG HAK, HWANG KAY ET PARK SUN-MIN POUR TIN HOUSE PR[illegible] IHZ7 DIST. : PATHÉ DISTRIBUTION. SORTIE LE 16 JUIN 2004.

INTERVIEW KIM MOON-SAENG - RÉALISATEUR

VRP DE LUXE

DANS SON PAYS, LES PROFESSIONNELS DE LA TÉLÉVISION ET DU CINÉMA SURNOMMENT AFFECTUEUSEMENT KIM MOON-SAENG « HARRY POTTER », CAR C'EST UN GÉNIE, UN MAGICIEN DE LA PUBLICITÉ. DEPUIS 1988, CACHÉ DERRIÈRE UNE PILE DE BOUQUINS ET D'OBJETS DE COLLECTION SOUS LAQUELLE EST ENGLOUTI UN TOUT PETIT BUREAU, LE BONHOMME DOMINE LE MONDE ASIATIQUE DE « L'ANIMATION COMMERCIALE ET INSTITUTIONNELLE » AVEC PLUS DE 200 CLIPS À SON ACTIF (DONT LES PUBS COCA-COLA POUR LA COUPE DU MONDE 1998) ET TOUTE UNE CHARIOTE DE RÉCOMPENSES. POURTANT INCONNU SOUS NOS LATITUDES, KIM MOON-SAENG N'EST DONC PAS UN DÉBUTANT. GRAND FORMALISTE, IL A MÊME ENSEIGNÉ À L'UNIVERSITÉ DE KYAEWON PARALLÈLEMENT À TOUTES SES AUTRES ACTIVITÉS ET PENDANT 8 ANS, DE 1993 À 2000, LES ARTS APPLIQUÉS ET LA CONCEPTUALISATION DE L'IMAGE.

Ci-dessus, de gauche à droite :
Les souterrains d'Ecoban et l'héroïne, Jay, qui part à la recherche des secrets de la cité.

Parlez-moi de la genèse de* Wonderful Days *et du système « multimation ».

La production du film a débuté en 1998. Elle a duré 5 ans. Au moment de sa sortie, **Wonderful Days** était l'un des films les plus attendus de l'histoire du cinéma coréen. Plus de 300 personnes ont travaillé à temps complet pendant 60 mois pour obtenir les plus belles images. Pour cela, nous avons développé le système que nous avons baptisé « multimation ». Il consiste à associer des images en 2D dessinées sur celluloïd, des images en 3D conçues par ordinateur et des modèles réduits. Ainsi, les personnages de **Wonderful Days** ont été conçus en 2D. Pour obtenir des expressions [illegible] avons néanmoins beaucoup [illegible] la capture de mouvements et la rotoscopie. En ce qui concerne les véhicules et les décors, ils ont été créés en majeure partie en 3D. Cela permet d'obtenir une sensation de stabilité, de solidité. Pour encore accentuer cette impression, nous avons eu l'idée d'utiliser des maquettes pour certains bâtiments principaux, ce qui nous a aussi permis d'obtenir sur plusieurs plans une profondeur de champ et des effets de [illegible] tout à fait convaincants. Si l'on excepte **Le Seigneur des anneaux**, **Wonderful Days** est le premier film à utiliser la « multimation » sur une aussi grande échelle. Nous avons engagé plus de 30 experts pour accomplir la monumentale tâche de filmer tous les modèles réduits. Cela dura huit mois, sur deux sites. Nous avons même construit un système de caméra articulée, contrôlé par un robot, pour capturer une poignée de [illegible] plans. Avant nous, seul George Lucas avait employé le même type de matériel.

Comment expliquez-vous qu'un film aussi ambitieux que* Wonderful Days *ait pu être produit en Corée ?

L'animation coréenne n'a pas la réputation d'être à la pointe. On la considère souvent comme un pendant pauvre et bon marché à sa grande sœur japonaise. Le projet de **Wonderful Days** est-il [illegible] vante : et si un seul long-métrage était capable de changer la donne ? Je pense sincèrement qu'en Corée il y a les infrastructures et les talents nécessaires pour que notre production d'animation devienne rapidement l'une des plus créatives au monde. Mais pour cela, il faut encore changer les mentalités, à la fois de notre public mais aussi du public international vis-à-vis de nos productions. C'est cela l'objectif de **Wonderful Days**.

Vous avez dû supporter une pression énorme...

C'est vrai. Cela m'a causé beaucoup de tracas. Je savais que le succès ou l'échec de ce film auraient un impact énorme sur la production animée de mon pays. Il est encore trop tôt pour faire un bilan. Néanmoins, les ventes internationales se sont bien passées et nous avons déjà eu des contacts sérieux avec des USA pour produire un nouveau film.

***Initialement, Wonderful Days était un scénario moins ambitieux nommé* A Beautiful Tale.**

Il y a une anecdote à ce propos. Quand j'ai découvert ce script, je l'ai pris comme je l'aurais fait avec une femme : avec passion. Il y a eu peu de changements dans le fond, mais énormément dans la forme. J'avais plein d'images qui me venaient en tête et que je voulais conceptualiser. Le brouillard, l'amour, la haine, le destin, la trahison, les éclairs, la pluie... Je voulais que tous ces éléments graphiques soient présents à l'écran, aussi bien sur le plan physique que sur le

« Wonderful Days est une belle histoire d'amour et de

Ci-dessous, de gauche à droite :
Les rebelles se préparent à l'assaut final, celui qui décidera du destin de tous les habitants d'Ecoban, nantis y compris.

Ci-dessus :
Shua doit sortir les gros guns pour atteindre ses objectifs.

bien terrait. Au final, le titre **A Beautiful Tale**, qui fait référence à des choses plus douces, plus en relation avec l'enfance, un peu comme **L'Histoire sans fin**, ne me semblait plus convenir. On a alors pensé à **A Beautiful Day**, puis à **A Beautiful Tale - Wonderful Days**, pour enfin retenir **Wonderful Days**, qui possède une vraie puissance évocatrice et une dimension onirique indéniable.

Pour réaliser un film aussi complexe que* Wonderful Days, *notamment en raison du système « multimation », le storyboard doit être une étape de la création capitale...

C'est exact. D'ailleurs, nous ne nous sommes pas contentés d'un « storyboard papier ». La version finale du storyboard a été animée de manière à ce que nous puissions obtenir des points de continuité parfaits entre les différents types d'animation que nous allions employer. Il était essentiel que chaque équipe puisse travailler en allant dans la même direction. Pour cela, il nous fallait absolument un référent commun extrêmement détaillé.

Comment s'est déroulé le filmage des modèles réduits ?

Notre objectif était d'obtenir pour certaines scènes se déroulant à Ecoban ou à Marr le même rendu que James Cameron dans **Terminator 2** et **Titanic**. Quel que soit le talent des infographistes, il y a un sens du volume et de la profondeur de champ que l'on ne peut obtenir qu'en filmant des modèles réduits. Bien sûr, la conception des modèles réduits était déjà un challenge important. Mais, comme nous pouvions apporter des modifications en post-production, la [illegible] scène devait être filmée couche par couche (modèles réduits, 2D, 3D), avec très exactement les mêmes mouvements de caméra. Paradoxalement, toute l'équipe a dû faire preuve d'un perfectionnisme hors du commun pour que le spectateur ne se rende pas compte des trucages, ni de la complexité du dispositif filmique mis en jeu dans **Wonderful Days**.

La « multimation » confère un dynamisme étonnant à* Wonderful Days. *Cela ferait presque oublier que la bande son qui a été particulièrement soignée, « à la japonaise », apporte également beaucoup au film en termes de rythme et même de texture, au point de faire oublier de petites imperfections.

La bande son est un élément fondamental de la narration. Certains cinéastes ont parfois tendance à l'oublier en mettant le paquet uniquement sur les scores d'ouverture et de clôture de leur film. D'autre fois, les scores sont superbes, mais inadaptés car ils ont été pensés comme des produits dérivés, des marchandises ayant finalement peu de rapport avec le film qu'elles habillent. Au contraire, nous avons recherché la plus parfaite symbiose entre les images et le son. **Wonderful Days** est un [illegible] monumental. Pour qu'il soit séduisant, il fallait que tous ces éléments forment un tout indiscutable. Il fallait faire oublier l'hétérogénéité initiale. Dans ce contexte, la bande son fut un élément unificateur essentiel. Nous avons travaillé avec l'orchestre philharmonique de Prague, Won Il et Kim Sok Won, qui sont des professionnels respectés en Corée, qui ont souvent été récompensés dans notre pays, récemment encore pour des films comme **Shiri** ou **Joint Security Area** (**JSA**).

Votre film est très politique.

Certes, mais il s'agit aussi d'une belle histoire d'amour et de haine. En fait, toutes proportions gardées, il y a une dimension shakespearienne dans **Wonderful Days**. Je n'ai pas souhaité cela seulement parce que Shakespeare est un auteur universel, mais surtout parce que, comme lui, je pense que dans la vie tout est politique, et que la société joue un rôle important sur nos existences, mais aussi sur nos sentiments.

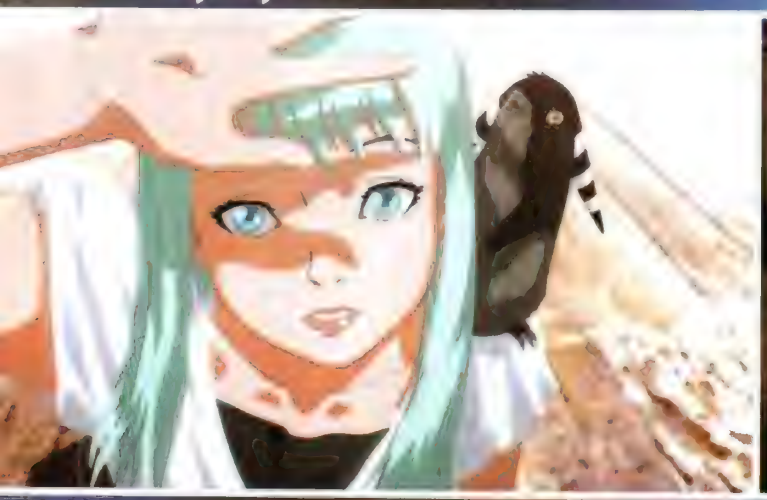
Comment voyez-vous l'avenir du cinéma d'animation coréen ?

Il est encore tôt pour se prononcer. Mais, je crois que tout passe par la perception que le public international, et notamment américain, aura de nos œuvres. En Asie, dans un avenir proche, il sera difficile de rivaliser avec les productions japonaises qui sont très populaires. Mais concernant des productions lucratives ou des coproductions, je pense que notre savoir-faire peut être séduisant. De toute manière, le langage animé est universel. Si nos productions possèdent des qualités, le public les percevra.

[illegible]

Ci-dessous, de gauche à droite :
Deux illustrations du grand écart graphique réalisé par Moon-Saeng Kim. Onirisme d'une part, une des multiples courses-poursuites frénétiques d'autre part.

haine qui possède une dimension shakespearienne. »



ATTENTION

Deuxième et dernière partie de notre entretien endiablé avec le Parrain de la littérature criminelle américaine, qui cette fois-ci nous parle un peu plus de ses goûts cinéphiliques et de ses projets dans le milieu, qu'ils soient concrétisés, en stand by ou avortés. Et vous allez voir que lorsqu'il s'agit de cinéma, le père Ellroy n'a pas sa langue de pitbull dans la poche...

Est-ce que vous aimez les films noirs français ?
J'en ai vu quelques-uns, mais mon préféré dans le genre reste **Du rififi chez les hommes** de Jules Dassin, avec Jean Servais et d'après Auguste Le Breton. C'est un excellent film sur l'art du cambriolage, avec de très bons personnages. Outre Jean Servais, Robert Manuel et Jules Dassin, qui jouait le rôle du perceur de coffres sous le pseudonyme de Perlo Vita, j'ai adoré la prestation de Robert Hossein dans le rôle du ravisseur toxicomane. Parmi les autres films noirs étrangers, j'apprécie énormément **Chien enragé** et **Entre le Ciel et l'Enfer** d'Akira Kurosawa. J'ai tout de même un petit faible pour le second, qui est une très bonne adaptation de *Rançon sur un thème mineur* d'Ed McBain.

Parmi les influences cinématographiques de vos écrits, on retrouve beaucoup d'éléments du* Cruising *de William Friedkin dans* Lune sanglante *et* Le Grand nulle part. *Pourtant, vous dites que vous n'aimez pas le film...
Oui. **Cruising** est une daube, mais son concept est excellent. Une jeune recrue qui infiltre le milieu homo cuir pour enquêter sur une série de meurtres et qui finit par devenir homo à son tour est une très bonne histoire. Seulement, Friedkin n'a pas su traiter son matériau avec efficacité et j'ai trouvé ça frustrant ! J'ai donc décidé de combler ma frustration en reprenant le concept de **Cruising** et de le pousser jusque dans ses derniers retranchements pour *Lune sanglante*, et surtout dans *Le Grand nulle part*. Toute l'enquête de Freddy Upshaw est grandement inspirée du film de Friedkin, mais son traitement est plus profond et dynamique. J'aime beaucoup les films de William Friedkin, mais je trouve que certains titres sont trop surestimés. Quel est votre film de Friedkin préféré ?

Le Convoi de la peur.
Je suis d'accord avec vous. C'est un excellent film plein de bruit et de fureur, et dont le scénario est brillamment écrit. Je le préfère même au film original de Henri-Georges Clouzot. J'avais essayé de regarder **Le Salaire de la peur**, mais j'ai trouvé ça trop long et ennuyeux. **Le Convoi de la peur** possède d'innombrables qualités et très peu de défauts. C'est un film d'aventures avec des personnages de film noir qui regorge de très bonnes idées en matière de scénario et de mise en scène. Par contre, je ne vois pas ce que l'on peut trouver de génial dans **Le Sang du châtiment** ou dans **Jade**. Ce sont deux pertes de temps gravées sur celluloïd et qui ne vous secouent pas au même titre que **French Connection** ou **Police Fédérale Los Angeles**.

Que pouvez-vous nous dire sur* The Man Who Kept Secrets, *le scénario que vous écrivez pour William Friedkin ?
Je voudrais appeler le scénario **The Extentionist**. Ce sera une histoire pleine de mystères sur un personnage étrange au parcours étonnant : Sidney Korshak. C'était un brillant avocat juif des faubourgs de Chicago, qui était aussi un ancien champion de boxe universitaire. Sa rigueur et son professionnalisme ont attiré l'attention de la Mafia à Chicago, et il a été impliqué dans les magouilles syndicalistes les plus étonnantes. Il était devenu le représentant juridique des plus grosses figures de la pègre pendant longtemps. Et de fil en aiguille, Korshak s'est retrouvé à Hollywood, où il a été arbitre de décisions importantes impliquant tout le gratin du spectacle et du banditisme. C'est quelqu'un qui a toujours vécu dans l'ombre et il est devenu une sorte de légende urbaine. L'histoire de Sidney Korshak regroupe tous les ingrédients du film noir et bien plus encore. Ce sera vraiment un projet inédit. Je m'attaque à l'écriture du scénario très prochainement.

Toujours dans le registre des influences cinématographiques,* La Colline des suicidés, *qui suit la traque impitoyable de trois violents braqueurs par Lloyd Hopkins et l'élite de la police, possède quelques faux airs du* Chasse au gang *d'André De Toth...
Oh que oui ! **Chasse au gang** est l'un de mes films noirs préférés. J'ai même baptisé l'un de mes bouquins du titre du film (Crime Wave, *sorti chez nous sous le titre* Crimes en séries – *ndlr*). La prestation de Sterling Hayden dans le rôle du Lieutenant-Detective Simms est sans aucun doute la meilleure de sa carrière avec celle qu'il livrait dans **L'Ultime razzia** de Stanley Kubrick ! Ce sont en plus les deux meilleurs films faits sur les attaques à main armée ratées. Concernant **Chasse au gang**, j'adore la façon dont André De Toth filme les rues de Los Angeles, et j'aime beaucoup le mystère qui entoure la motivation des personnages. À titre d'exemple, la scène où Sterling Hayden relâche Gene Nelson et Phyllis Kirk est intrigante, et pourtant le gros plan sur le visage de Hayden semble apporter bien des réponses à ce retournement de situation. Cela reste une scène à la fois magique et mystérieuse. Quel putain de film !

ÉCRIVAIN MÉCHANT

Pouvons-nous considérer Friedkin comme votre équivalent cinématographique ?
(étonné) Quel point commun pouvons-nous avoir ?

Vous possédez la même approche frontale du matériau abordé et vous vous servez de la frustration comme d'un élément dramatique important. En plus de ça, l'ambiguïté tient également une place non-négligeable dans vos récits respectifs.
Ce n'est pas faux. Friedkin est une relation de travail plutôt qu'un ami, mais j'ai néanmoins un grand respect pour lui. L'ambiguïté est son atout majeur en tant que conteur d'histoire, et cette notion prend tout son sens lors des dénouements de **French Connection**, du **Convoi de la peur** et de **Police Fédérale Los Angeles**. On est cloué au sol par le plan final du **Convoi de la peur** et l'on ressort troublé par la fin de **French Connection** et par celle de **Police Fédérale Los Angeles**. Ce sont des fins qui vous poussent à en savoir plus et qui servent de base à des débats passionnants.

Ces fins sont construites sous forme de points d'interrogation et Friedkin donne suffisamment d'indices tout au long du film pour que le public puisse trouver la réponse.
Tout à fait. Hélas, de nos jours il n'y a plus du tout cette interactivité entre le film et le public. C'est ce que je regrette le plus dans le cinéma d'aujourd'hui.

***Sterling Hayden aurait pu être fabuleux pour le rôle de Dave Klein dans* White Jazz...**
Oui, mais... (gêné) La dernière fois que j'ai revu **Chasse au gang**, c'était en compagnie de Curtis Hanson, qui en est aussi un grand fan. Lorsque Sterling Hayden était apparu à l'écran, je me souviens lui avoir dit : *« Curtis, voilà Bud White ! »*.

Bud White ?!
C'est mon Bud White à 100 % ! Oubliez Russell Crowe pendant un moment et souvenez-vous de la manière dont je décrivais Bud White dans *L.A. Confidential* : un gaillard énorme, au regard marqué, qui envoie des gars voler à travers la pièce d'une seule main ! Sterling Hayden dans **Chasse au gang** est conforme à cette description. Russell Crowe est teigneux, certes, mais c'est un nabot ! Ce n'est pas Bud White ! J'aime beaucoup sa prestation dans le film de Curtis, mais ce n'est pas exactement mon personnage. Je peux dire la même chose de James Woods incarnant Lloyd Hopkins dans **Cop** de James B. Harris, qui est aussi l'exact contraire de ma création.

James Woods n'était pas non plus très convaincant en Mickey Cohen dans l'épisode « Puisque tu n'es pas mienne... », de la série Fallen Angels, tiré de votre nouvelle du même titre...
Je suis d'accord avec vous. Gary Busey n'était pas non plus terrible en

Ci-dessus :
Le Sergent-Detective Lloyd Hopkins (James Woods) joue du calibre 12 lors du final de Cop de James B. Harris, adaptation infidèle du roman *Lune sanglante* de James Ellroy. L'auteur a lui-même désavoué le film, qu'il considère comme une médiocre synthèse de son livre.

En médaillon :
Le chien méchant de la littérature policière prend la pose : « Attention, je monte la garde ! ».

Page de droite, en haut : Jean Servais dans Du Rififi chez les hommes de Jules Dassin. Un film qui a laissé sans voix l'auteur d'*American Tabloïd*.

Al Pacino en mauvaise posture dans un club SM, dans Cruising de Friedkin. L'une des influences majeures de James Ellroy.

Ci-contre, de gauche à droite : Sterling Hayden voit son argent se volatiliser dans L'Ultime razzia de Stanley Kubrick. L'un des films de « braquages ratés » préférés de James Ellroy avec Chasse au gang de André De Toth.

Al Pacino dans Heat et James Caan dans Le Solitaire. Les extrêmes de Michael Mann selon Ellroy !

Buzz Meeks. Par contre, Tim Matheson était excellent en Howard Hughes !

Selon vous, quel acteur aurait pu incarner Turner « Buzz » Meeks ?
Bob Hoskins aurait été fabuleux en Buzz il y a quelques années, mais plus maintenant.

Ah bon ? ! J'aurais plutôt pensé au Lee Van Cleef de l'époque de* Kansas City Confidential *et d'*Association criminelle*...
Mouais... sans plus. Il a un visage trop vicieux à mon goût. C'est un très bon acteur, mais il n'aurait pas été un bon choix pour camper Buzz.

Avez-vous lu l'adaptation scénaristique de* La Colline des suicidés *par Edward Bunker ?
Non, pas encore. Je suis très impatient de lire ce qu'Eddie a pu en faire.

Bunker a déclaré qu'il s'était surpassé et qu'il était très fier de ce qu'il avait écrit.
Je n'en doute pas, Eddie est un écrivain très talentueux. Cela dit, je pense qu'il ne pourra jamais écrire un livre meilleur qu'*Aucune bête aussi féroce*, qui est un chef d'œuvre absolu. J'ai été choqué et ému par le parcours du personnage principal, Max Dembo. *Aucune bête aussi féroce* est un bloc de hargne et d'émotion forte qui m'a laissé sans voix. C'est sans aucun doute le meilleur livre jamais écrit sur le milieu du banditisme et sur le vol à main armée. C'est de la magie littéraire.

Qu'avez-vous pensé des* Hommes de proie *?
J'aime beaucoup le livre, mais je trouve *Aucune bête aussi féroce* bien plus abouti dans le fond et dans la forme. Le livre a des qualités indéniables certes, mais il lui manque ce sentiment d'humanité qui a fait d'*Aucune bête aussi féroce* un monument de littérature. Mais ne nous y trompons pas, *Les Hommes de proie* est un grand livre qui regorge de moments forts. L'exposition de Mad Dog est l'un des moments les plus fous et les plus violents couchés sur papier. Tout comme le chapitre où Troy, Mad Dog et Diesel partent braquer l'un des dealers les plus redoutés de Compton en pleine nuit. C'est un passage qui offre un moment de tension digne des plus grands thrillers policiers. J'aime beaucoup *Les Hommes de proie*, mais je préfère néanmoins *Aucune bête aussi féroce*.

Qu'avez-vous pensé du* Heat *de Michael Mann, qui est une libre adaptation d'*Aucune bête aussi féroce *?
Je n'aime pas le film. Je n'arriverai jamais à croire que Al Pacino et Robert De Niro sont deux durs. Ils sont trop vieux et trop new-yorkais à mes yeux. J'aime beaucoup les films de Michael Mann, en particulier **Le Solitaire**, qui est une putain de série noire, mais pas celui-là. La scène où ils se retrouvent face-à-face dans un bar est ridicule, au même titre que cette putain de fusillade qui s'étale sur vingt putain de minutes ! C'est tellement grotesque que j'arrive pas à y croire. Par contre, la scène d'ouverture est vraiment excellente : claire, nette et sans fioritures. Tout comme celle où Al Pacino tente de reconstituer l'attaque à main armée sur les lieux du crime. Hélas, le reste du film n'est pas à la hauteur de ces deux amorces dramatiques. Pourtant, le cadre, le lieu et les personnages ont tout pour me plaire, mais je n'y adhère malheureusement pas. Croyez-moi, j'ai tout fait pour aimer **Heat**, mais je ne peux pas faire abstraction de toutes les réserves que j'ai émises. On est bien loin de la férocité et du souffle épique de la série ***Crime Story***.

En parlant de* Crime Story*, il paraît qu'Anthony Denison a acheté les droits de* Dick Contino's Blues*, votre roman qui suit le parcours trouble d'un accordéoniste pris au milieu d'une aventure rocambolesque où se mêlent la pègre, les chasseurs de communistes et le Hollywood de bas étage...
C'est exact. Anthony est un ami intime et il vivait à deux pas de chez moi à Kansas City. Je lui ai filé les droits de *Dick Contino's Blues* et il en a écrit une brillante adaptation. J'ai très hâte de voir le résultat à l'écran. Anthony est quelqu'un de très talentueux et il était fantastique dans le rôle de Ray Luca dans ***Crime Story***. Les scènes qui l'opposent au grand Dennis Farina sont épiques. Quand la haine des deux personnages éclate à l'écran, cela devient l'un des plus grands face-à-face que j'ai eu l'occasion de voir. Par contre, lorsque la série quitte les trottoirs sauvages de Chicago pour les néons de Las Vegas, mon intérêt se décroche. Les épisodes dans la capitale du jeu ne sont vraiment pas terribles. Mais je ne remercierai jamais assez Michael Mann et Chuck Adamson d'avoir créé cette série. C'est l'une des mes préférées, avec ***Le Fugitif***.

Où en est* 77*, le scénario que vous avez écrit pour Dick Wolf, qui traite de l'affrontement armé du 17 Mai 1974 entre le Symbionese Liberation Army (l'organisation qui a kidnappé Patty Hearst - ndlr) et le SWAT ?
Je ne sais pas exactement où en est le projet, mais je peux vous affirmer que **77** est sans conteste le meilleur scénario que j'ai pu écrire. Si le projet aboutit, ce que j'espère vraiment, cela va donner un excellent film. **77** est une histoire intense qui possède une certaine complexité dramatique. Mon scénario mêle plusieurs éléments fictifs et réels. En fait, **77** juxtapose l'enquête sur le meurtre d'un jeune policier nommé Mike Edwards à la fusillade qui a éclaté à South Central entre le SWAT et le SLA. J'ai tissé une intrigue qui combinait un rapport de cause à effet entre ces deux événements. L'histoire raconte l'amitié entre deux policiers qui enquêtent sur ces deux faits divers. L'un est un Noir, qui est aussi avocat à ses heures perdues, et l'autre est un blanc-bec issu du ghetto d'El Monte, et qui entretient une liaison extra-conjugale avec la sœur de son partenaire. La tension gronde dans les rues, le racisme gangrène les forces de l'ordre et le flic noir est choqué de voir sa sœur sortir avec un Blanc. Ce sera féroce, violent, épique et émouvant. Un hymne à l'amitié sur fond de conflit racial et de guerre des polices. Je suis très impatient de voir **77** projeté sur grand écran.

À quel stade de développement se trouve le remake de* L'Enfer est à lui*, que vous avez écrit pour Village Roadshow ?
J'ai écrit deux versions du scénario, et je crois sincèrement qu'il va finir en Developement Hell.

Qu'avez-vous changé au scénario original de Virginia Kellog, Ivan Goff et Ben Roberts ?
J'y ai apporté des changements majeurs. Tout d'abord, j'ai transposé l'intrigue de nos jours dans la Vallée de San Joachin, dans la banlieue de Fresno. J'ai également revu de fond en comble le personnage d'Arthur « Cody » Jarrett. Ce n'est plus un homme qui souffre d'un complexe d'Œdipe, mais de son homosexualité ! Soyons honnête, Jarrett est un homosexuel dans le film de Raoul Walsh. Les scènes qui opposent James Cagney à Edmond O'Brien laissent transparaître une homosexualité latente, basée à la fois sur l'affection et la domination. Il y aura énormément de tension sexuelle dans ce que j'ai écrit. Ce sera une relecture perverse et vicieuse du film original. Mais que les fans de **L'Enfer est à lui** ne s'attendent pas à entendre mon personnage hurler : « *Top of the world, Ma !* ». Il n'y aura rien de tout ça. Si le film se fait, ce que je ne pense pas, le final sera bien plus violent et plus dérangeant !

Êtes-vous content du choix de Brian De Palma pour l'adaptation cinématographique du* Dahlia noir *?
Je suis curieux, avant tout. J'aime bien Brian De Palma et j'espère qu'il va m'épater au même titre que Curtis sur **L.A. Confidential**. Inutile de vous dire que je ne crois pas une seule seconde au casting (*Mark Wahlberg et Josh Hartnett - ndlr*). Je n'en attends pas grand-

chose, mais je suis curieux de voir le résultat. De toute façon, je ne cesserai de dire que mes livres resteront des expériences uniques, et qu'ils sont pour la plupart inadaptables. Je pense néanmoins que William Friedkin aurait été un bien meilleur choix pour **Le Dahlia noir**.

Est-ce que l'adaptation de White Jazz que vous avez écrite pour Nick Nolte verra le jour prochainement ?
Il paraît que le film est en train de se faire, mais j'attends de le voir sur grand écran pour y croire vraiment, à cause des nombreuses fausses alertes sur la mise en chantier du projet. J'ai écrit deux versions du scénario. La première et la troisième. La deuxième version a été écrite par un scénariste nommé Christopher Cleveland, qui a royalement merdé, et on m'a appelé une nouvelle fois pour réparer les dégâts. Hélas, je trouve Nick Nolte trop vieux maintenant pour jouer Dave « The Enforcer » Klein. Contrairement à d'autres acteurs, Nolte a de plus en plus de mal à supporter le poids des années. Il aurait été excellent dans le rôle il y a dix ans, mais plus maintenant.

Nolte a, d'une certaine façon, joué Dave Klein dans* Contre-enquête *de Sidney Lumet...
Pas vraiment, vu que Dave Klein est quelqu'un de moins brutal et de plus contrôlé. Mike Brennan dans **Contre-enquête** est une putain de boule de nerfs qui éclate au moindre conflit. Dave Klein a une attitude différente. C'est un personnage violent, soit, mais il est plus subtil et bien plus méthodique que Mike Brennan. Dave Klein est aussi un juriste en plus d'être un flic.

Si Clint Eastwood vous demandait de lui écrire un scénario sur les activités troubles du Capitaine Dudley Liam Smith (le personnage incarné par James Cromwell dans* L.A. Confidential *– ndlr), que répondriez-vous ?
Je lui répondrais ceci : *« Cher M. Eastwood. Avec tout le respect que je vous dois, j'ai déteste* **Mystic River**, *et je tiens à dire que vous êtes un très mauvais acteur et cinéaste. Dudley Smith n'est pas pour vous et je vous prie de ne plus m'importuner ! ».*

Vous n'aimez pas Eastwood ? !
Non, du tout ! Eastwood est trop surestimé et je trouve Charles Bronson bien meilleur acteur que lui.

Mais Eastwood est un acteur bien plus accompli et dont le talent est plus varié que Bronson !
Peut-être, mais je trouve Bronson bien plus cinégénique qu'Eastwood. Il dégage une aura et une présence rare sur grand écran. Et puis son regard est unique. J'adore les films du grand Chuck ! Il était excellent dans **Chasse au gang** et j'aime beaucoup les autres films qu'il a faits dans les années 60 et 70 comme **La Cité de la violence**, **Mister Majestyk** et **Le Bagarreur**. Mais **Le Flingueur** reste mon préféré. C'est un putain de film qui réussit à supporter le poids des années avec une facilité déconcertante.

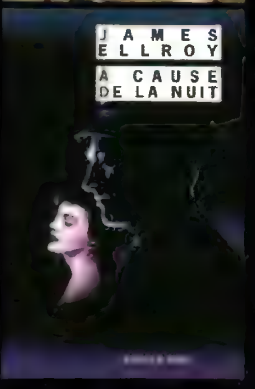
Vu votre passion pour les chiens, et l'engouement que vous portez à Los Angeles et à sa police, vous verra-t-on un jour écrire le remake de* The Rookie Cop *de Dave Howard ?
Putain, qu'est-ce que c'est ? !

Un polar où Tim Holt joue un jeune policier de L.A. qui est forcé de faire équipe avec un chien teigneux, spécialiste des affaires criminelles. Ils enquêtent dans les milieux troubles de Hollywood, et le chien s'avère être un bien meilleur enquêteur que son propriétaire. C'est Bud White avec un pelage, quatre pattes et un regard d'acier !
Oh, Daddy-O !! Notez-moi le titre de ce chef d'œuvre sur un bout de papier, vous venez de faire de moi un homme heureux. Un chien policier, Tim Holt et Los Angeles : que demande le peuple ? !

Avez-vous un message pour les lecteurs de Mad Movies ?
Oh que oui ! Chers lecteurs de Mad Movies, j'espère que vous avez apprécié cette interview, et voilà quelques conseils pour l'apprécier davantage : lisez Ellroy, relisez Ellroy, regardez en boucle les films dont nous venons de parler, et vous allez vivre des putains d'expériences ! À très bientôt, bande de joyeux dégénérés !! Wouf !!

Propos recueillis et traduits par Fathi BEDDIAR

Encore un grand merci à Agnès Guéry et à James « Da Dog » Ellroy pour sa gentillesse et sa disponibilité.



Ci-dessous : James Cagney, possédé par son rôle, dans le culte L'Enfer est à lui.

Charles Bronson armé jusqu'aux dents dans Le Flingueur de Michael Winner.

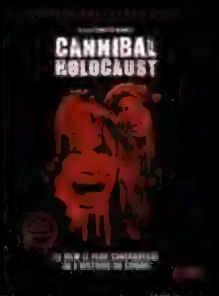
« Je ne cesserai de dire que mes livres sont des expériences uniques et qu'ils sont pour la plupart inadaptables ! »

DVD ZONE 2 NEUFS

Matrix Revolutions 25 €

Kill Bill vol. 1 25 €

Les Maîtres du temps 20 €



Cannibal Holocaust 20 €

Street Trash 20 €

C.H.U.D. 10 €

L'Au-delà Collector 20 €

Frayeurs Collector 20 €

La Maison... Collector 20 €

La Malédiction Collector 20 €

L'Au-delà 10 €

Frayeurs 10 €

La Maison... 10 €

La Malédiction... 10 €

Starcrash 1 et 2 20 €

Cannibal Ferox 15 €

Le Dernier monde... 15 €

La Louve sanguinaire 15 €

MOVIES 2000
La librairie du cinéma

DVD ZONE 1 NEUFS

Le Retour du roi 35 €

Bubba Ho-Tep 35 €

Underworld uncut 40 €

Mystic River 35 €

New York 97 Collector 35 €

House of 1000 Corpses 35 €

DVD ASIATIQUES NEUFS

Sky High 30 €

Internal affairs 25 €

Internal affairs 2 25 €

Internal affairs 3 25 €

Kill Bill Collector version intégrale couleur 60 €

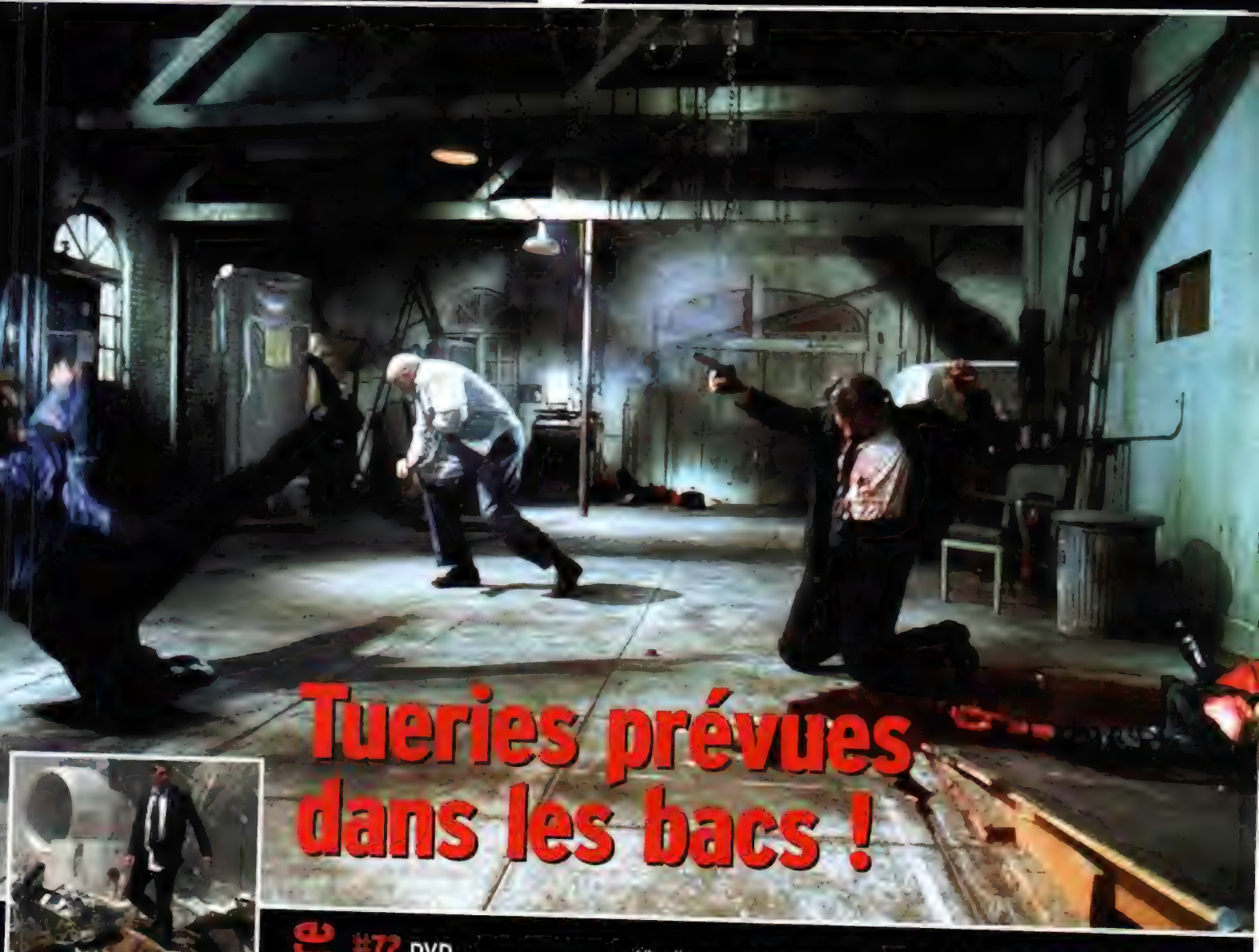
Lion 2 40 €

La vente par correspondance est désormais assurée.
Appellez le 01 45 26 81 20

49, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD 75009 PARIS (MÉTRO SAINT-GEORGES OU PIGALLE)
TÉL. : 01 45 26 81 20. WWW.MAD-MOVIES.COM - OUVERT DU LUNDI AU SAMEDI DE 13H30 À 19H30

Madgazine

DVD · VIDÉO · TÉLÉ · MANGA · JEU VIDÉO · GOODIES · LIVRES · MUSIQUE



Tueries prévues dans les bacs !

sommaire

#72 DVD
Le petit monde du DVD selon Stéph. Ayant gentiment pété les plombs sur **Kill Bill 2**, le petit Stéphane nous balance en texte principal tous les films liés à l'univers du plus bavard des cinéphiles. Et pour ceux qui n'aiment pas les gangsters ricains en costards, ils peuvent se ruer sur des monstres nippons old-school, des zombies ritals biens sales et des imports d'un réal canadien que Dupuy aimerait bien épouser.

Vive l'ouverture des frontières avec le Madgazine !

#84 TÉLÉ MANIAC
Vu que tout le monde le prend pour Kojak dès qu'il descend s'acheter son paquet d'OCB au tabac du coin, Dahan, le fils des âges farouches, décide de s'acheter une perruque pour nous présenter la rentrée télé US. Une sucette, Yannick ?

#85 ANIME NATION
Parti se marier à Las Vegas avec sa poupée gonflable de Tom Selleck, Rougier s'est vu recalé aux frontières. Dégoûté de l'Oncle Sam, il en profite pour nous en remettre une couche sur **Le Roi Léo**, grand classique de l'anime made in Asie. Sacré Mamadou...

#87 SANG D'ENCRE
Portant le nom d'un dictionnaire bien connu, ce vieux trappeur d'Arnaud aime se mettre au calme dans sa cabane au bord du périph' pour lire des livres sur Jackie Chan et le Sergent Rock. Quel philosophe ce Bordas !

Tarantino Incorporated (FNAC IMPORT)

(RESERVOIR DOGS + TRUE ROMANCE + KILLING ZOÉ + TUEURS NÉS : DIRECTOR'S CUT + JACKIE BROWN + KILL BILL VOLUME 1 + KILL BILL VOLUME 1 UNCUT)

PRÉSIDENT DU JURY À CANNES, RÉALISATEUR SOUDAINEMENT HYPER-ACTIF DE KILL BILL ET VÉRITABLE ICÔNE DU CINÉMA DE GENRE RECONNUE PAR LE PUBLIC NON AVERTI, QUENTIN TARANTINO VOIT SON NOM TRÔNER SUR LE HAUT DE L'AFFICHE D'UNE SÉRIE DE DVD REGROUPANT TOUS LES TITRES QUI LE TOUCHENT DE PRÈS OU DE LOIN.

Volume 2 oblige, il était inéluctable que tous les costards cravates de l'édition DVD allaient profiter du battage médiatique et cannois entourant le chef-d'œuvre de Tarantino pour promouvoir leurs propres produits. Mais que ces derniers correspondent logiquement ou pas à la sortie du film, peu importe finalement. Aussi, nous retrouvons-nous face à une multitude de titres plus ou moins justifiés, plus ou moins aboutis et, étonnamment, plus ou moins victimes du rouleau compresseur marketing qui anime en cette année 2004 l'univers Tarantino. Premier « pur produit de grande distribution », le zone 2 tant attendu de **Volume 1**, édité par TF1 Vidéo, est aussi le plus contestable. Un double disque que les bonus ne justifient absolument pas (un pauvre making-of promo, le concert des 5, 6, 7, 8s et deux BA !!), l'annonce de versions collector pour Noël réduisant considérablement son impact et, coup de grâce, la sortie d'une monstrueuse édition japonaise non censurée ! Cette version disponible en import, non contente de nous en mettre plein la gueule avec son massacre final en couleurs (voulu tel quel par Tarantino et... particulièrement corsé !) regorge avant tout de nombreuses modifications au montage, qui donnent une tonalité autre au film : plus barbare (pauvre Sophie Fatale...) mais aussi plus décalé (certains inserts en apparence anodins). Vous voilà donc confrontés à un choix au demeurant assez simple : se payer la version japonaise, attendre le collector prévu pour Noël (qui proposera les deux volumes et de nombreux bonus) ou, mieux (mais est-ce possible ?) patienter jusqu'en 2005 pour une édition ultime regroupant les versions non censurées en un seul film ! En attendant, TF1 Vidéo, jamais à court de « vas-y que j'enfonce le clou », en profite aussi pour nous balancer une édition collector 3 disques de **Jackie Brown**. Une édition avec une séparation VF/VO sur deux disques justifiée, selon l'éditeur, par la présence de DD 5.1 et DTS sur les deux langues. Mouais... On ne boudera cependant pas notre plaisir puisque le master et les bonus correspondent à l'excellent zone 1. Si TF1 détient les droits de **Kill Bill** et de **Jackie Brown**, un concurrent on ne peut plus fidèle à Tarantino ne pouvait laisser passer l'occasion de rappeler son attachement au cinéaste : Seven Sept. Car Seven Sept, c'est aussi Metropolitan et Samuel Hadida, avec qui Tarantino collabora... Une grande histoire d'amour qui accouche ici d'une collection opportuniste (faut bien vendre, ma p'tite dame) où sont regroupés, sous le label Tarantino, quatre films d'horizons parfois lointains. L'édition la plus cohérente demeure ainsi celle de **Reservoir Dogs**, seul film de la collection réalisé par Tarantino qui, à l'instar du DVD de **Jackie Brown**, se vend un peu abusivement à l'aune de ses trois disques, argument marketing « imparable ». Là encore, était-ce bien nécessaire quand deux galettes sont occupées par le film en 1.33 (tel qu'il fut tourné mais jamais distribué) et en 2.35 (tel qu'il fut distribué mais jamais tourné) ? Heureusement que le disque de bonus contient quant à lui de nombreuses interviews (dont d'excellents hommages à Lawrence Tierney ou Roger Corman) et le court qui permit à Tarantino de vendre le film, le reste frisant parfois le ridicule (les bonus sur les figurines). On passera vite sur **Tueurs nés** d'Oliver Stone (édition identique au zone 1), d'autant que le résultat, certes captivant, n'a plus rien à voir avec Tarantino, ainsi que sur l'indispensable édition de **True Romance** de Tony Scott (bourrée de bonus fascinants, dont les scènes coupées), elle aussi identique au zone 1 mais agrémentée de nouvelles interviews françaises de Hadida et Roger Avary. Un Roger Avary dont le film **Killing Zoé** conclut cette collection de la plus belle manière, avec pour la première fois des bonus riches en info et un Director's cut qui débarque sans prévenir... Et qui témoigne de l'incommensurable connerie de la censure. Indispensable, bien sûr, si l'on omet le dégoût de voir la singularité d'Avary digérée par la trademark Tarantino, quand bien même cette œuvre déjantée lui est éminemment personnelle. Encore une fois, les lois du marketing...

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : METROPOLITAN ET TF1 VIDÉO. TRANSFERTS 1.33, 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 5.1 ET DTS (VO ET VF SUR TOUS, VOST UNIQUEMENT SUR **TUEURS NÉS**). SUPPLÉMENTS (VOST) : BANDES ANNONCES ET TV SPOTS (SUR TOUS) STORY-BOARDS - FEATURETTES (SUR **TRUE ROMANCE** ET **KILLING ZOÉ**) COMMENTAIRES AUDIO (SUR TOUS, SAUF **JACKIE BROWN** ET **KILL BILL**) SCÈNES COUPÉES (SUR TOUS SAUF **KILL BILL**) INTERVIEWS (SUR **RESERVOIR DOGS**, **TRUE ROMANCE** ET **JACKIE BROWN**) DOCUMENTAIRES (SUR TOUS SAUF **TRUE ROMANCE**) SUNDANCE 1992 (SUR **RESERVOIR DOGS**) DIRECTOR'S CUT (SUR **KILLING ZOÉ**) PRÉSENTATION - QUIZ - SHOW TV (SUR **JACKIE BROWN**).

DVD ZONE 1 JAPONAIS ÉDITEUR : UNIVERSAL. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 ET DTS (VOST ANGLAIS). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : MAKING OF - INTERVIEWS - FILMOGRAPHIES - BANDES ANNONCES.

STAR TREK VOYAGER

Franchement, vu son arrêt brutal sur Jimmy en cours de diffusion, et le peu d'intérêt du grand public pour la franchise, on n'imaginait pas que Paramount allait éditer en France la quatrième série dérivée de l'univers **Star Trek** : ***Voyager***. Nous avions heureusement tort et voilà que débarque dans un superbe coffret la première saison d'une série assez décriée chez les fans occasionnels mais qui, pourtant, brasse toutes les exigences thématiques chères à Roddenberry : égalité des races, des sexes et des religions en une vision utopiste du monde (cette fois, c'est Kate Mulgrew qui s'impose en capitaine, remplaçant au pied levé l'énigmatique Geneviève Bujold), un groupe d'individus face à l'inconnu (un vaisseau de la Fédération est propulsé dans un quadrant inexploré de la galaxie et cherche à revenir) et de grandes interrogations existentielles trouvant un écho dans les dilemmes intérieurs de chaque personnage (la présence de membres du Maquis, un groupuscule révolutionnaire présenté dans ***TNG*** et ***DS9***, ajoute une vraie dimension politique). Bref, malgré quelques soumissions aux diktats du network (des choix alternatifs ont été faits au regard de ***DS9***, diffusé simultanément à ***TNG***) et des personnages inégaux que les créateurs peaufineront par la suite (les insignifiants Neelix et Chakotay par exemple), ***Voyager*** prolonge puissamment notre plaisir de trekkie ! Notons au passage le recyclage regrettable de Paramount France, bazardant sur un dernier disque deux épisodes (au hasard) de ***Star Trek Classic***. Portnawak !

Yannick DAHAN

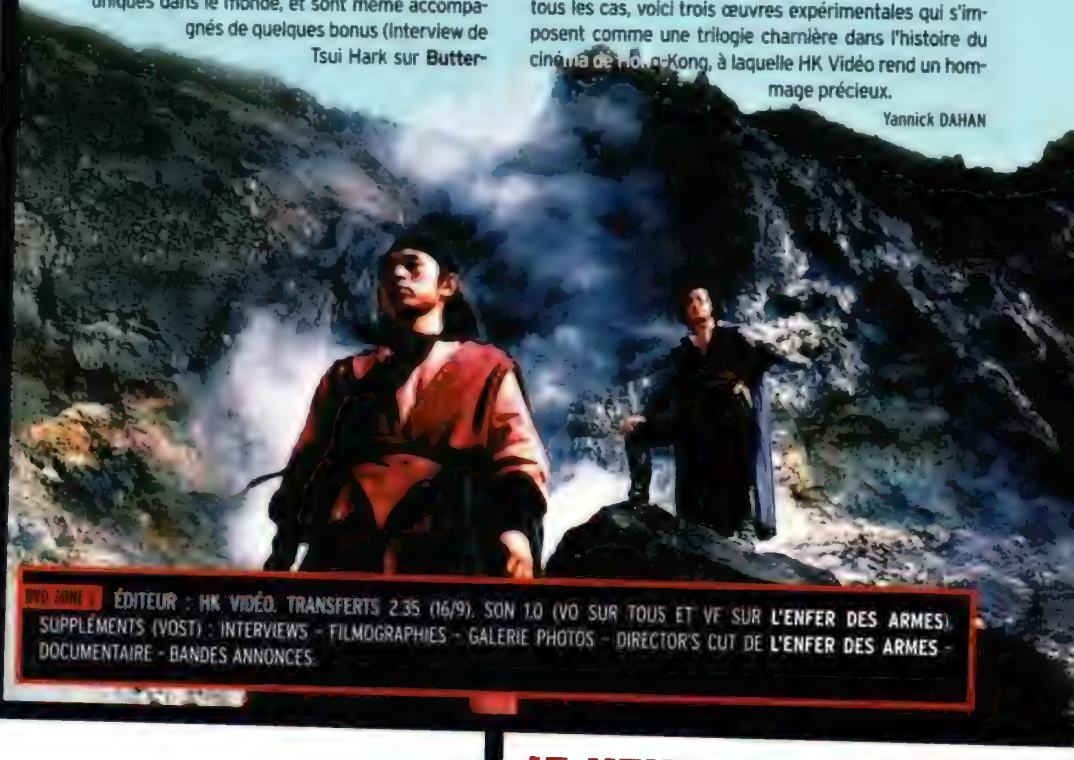
DVD ZONE 2 ÉDITEUR : PARAMOUNT. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 5.1 (VO) ET 2.0 (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : FEATURETTES - BANDES ANNONCES - 2 ÉPISODES DE ***STAR TREK CLASSIC*** (***ARENA*** ET ***CONTRETEMPS***).

Coffret Tsui Hark - La trilogie du chaos

(BUTTERFLY MURDERS + HISTOIRES DE CANNIBALES + L'ENFER DES ARMES)

De toutes les éditions concoctées par HK ces temps derniers, ce somptueux coffret dédié aux trois premiers longs-métrages du géant Tsui Hark, est sans conteste le plus fondamental. Une Trilogie du Chaos qui porte bien son nom et qui dévoile avec force iconoclasme et subversion le parcours d'un cinéaste issu de la télévision, qui va révolutionner avec colère le cinéma local à la fin des années 70, devenir le chef de file (plus politique qu'il ne veut bien l'admettre) d'une mouvance déconstructiviste, pour finalement s'imposer en nabab inspiré, populaire et surpuissant pendant les 15 années suivantes (jusqu'à cet autre pavé dans la mare que fut l'incompris **The Blade**). Si, bien sûr, nous avions déjà pu les découvrir en VHS, **Butterfly Murders**, **Histoires de cannibales** et **L'Enfer des armes** bénéficient enfin d'un support digne de ce nom, sont proposés dans des versions intégrales uniques dans le monde, et sont même accompagnés de quelques bonus (interview de Tsui Hark sur **Butterfly Murders** et docu éclairé sur les versions de **L'Enfer des armes**), d'autant plus intéressants qu'à Hong-Kong, le cinéma ne s'embarrasse pas de son histoire et jette aux oubliettes toute archive potentielle. Aussi l'événement que représente ce coffret tient-il avant tout dans les deux versions de **L'Enfer des armes** ici présentées. Celle connue de tous, où la rage politique de Hark s'étiole sous les conventions d'une enquête policière que le cinéaste fut obligée de bidouiller en peu de temps pour répondre aux exigences de la censure (mais dont la violence physique est loin d'être estompée !). Et son Director's cut, retrouvé par chance via un transfert vidéo tout pourri, qui dévoile un scénario radicalement différent, autrement plus virulent en termes sociologiques, et dont la portée anarchiste (en écho à des faits-divers réels) a bien plus effrayé la censure que ses excès graphiques. Dans tous les cas, voici trois œuvres expérimentales qui s'imposent comme une trilogie charnière dans l'histoire du cinéma de Hong-Kong, à laquelle HK Vidéo rend un hommage précieux.

Yannick DAHAN



DVD ZONE 2 ÉDITEUR : HK VIDÉO. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 1.0 (VO SUR TOUS ET VF SUR **L'ENFER DES ARMES**). SUPPLÉMENTS (VOST) : INTERVIEWS - FILMOGRAPHIES - GALERIE PHOTOS - DIRECTOR'S CUT DE **L'ENFER DES ARMES** - DOCUMENTAIRE - BANDES ANNONCES.

ONIBABA (FNAC IMPORT)

DE KANETO SHINDÔ

Considéré comme une des œuvres maîtresses du cinéma fantastique par nombre de réalisateurs du genre, **Onibaba** subvertit une fable bouddhiste en la transformant en film d'horreur purement sexuel, cette dernière thématique étant présente dans ses rapports créateurs comme destructeurs. L'espace cinématographique présenté (des grands roseaux dans lesquels vivent les tueuses de samouraïs du film) symbolise ainsi, au gré de ses mouvements, un véritable indicateur de l'excitation sexuelle des protagonistes de l'histoire. Cette image est clairement confirmée par le réalisateur Kaneto Shindô dans une interview accordée sur cette édition, mais la symbolique du film s'attarde également sur une autre image obsessionnelle : un trou, abîme qui révèle la part monstrueuse de chacun, autour duquel semblent s'articuler tous les rapports humains. Dans un moment purement paroxystique, l'écho du cri de l'un des personnages principaux, répercuté par le trou, lui renvoie à la figure sa propre animalité et sa propre folie, menant ainsi **Onibaba** à la lisière de l'étrange, et l'imposant définitivement au spectateur comme un chef d'œuvre puissant et viscéral dont la vision le hantera longtemps. Conscient de détenir une des plus belles pièces de sa collection, Criterion présente le film dans une copie parfaite qui magnifie un scope superbe et assure quelques suppléments passionnants. Un DVD à se procurer de toute urgence.

David DOUKHAN

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : CRITERION. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 1.0 (VOST ANGLAIS). SUPPLÉMENTS : INTERVIEW - IMAGES DU TOURNAGE - ESSAIS - TRADUCTION DE LA FABLE.

JE VEUX VIVRE !

DE ROBERT WISE

Amérique, années 50 : une femme de petite vertu est condamnée à mort pour un meurtre qu'elle n'a pas commis. Réalisateur d'une pelletée de films majeurs, Robert Wise reste uniquement considéré comme un « bon technicien ». **Je veux vivre !** frappe pourtant par la subtilité de son parti pris : montrer la personnalité plutôt médiocre du personnage principal pour mieux nous renvoyer à la gueule l'aspect révoltant de sa situation. Le tout sur un tempo jazzy et enlevé où perce régulièrement une émotion vraie, qui explose dans la scène finale, lorsqu'une trouvaille sonore carrément géniale finit d'emporter l'adhésion. Au passage, moult remerciades à Rafik, qui m'avait fait découvrir cette petite perle.

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : MGM. TRANSFERT 1.66 (4/3). SON 1.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : BANDE ANNONCE.

Le plus grand ring du monde

(THE RETURN OF GODZILLA/GODZILLA VS. SPACEGODZILLA + GODZILLA VS. KING GHIDORAH/EBIRAH HORROR OF THE DEEP + GODZILLA VS. BIOLLANTE/GODZILLA VS. MECHAGODZILLA II + GODZILLA & MOTHRA THE BATTLE FOR EARTH/GODZILLA VS. MEGALON + GODZILLA VS. DESTROYER/GODZILLA VS. MECHAGODZILLA)

Grand bazardage de Kaiju chez Aventi, dans une édition économique (deux films proposés pour le prix d'un demi) et faussement classieuse. Ne vous fiez donc pas au boîtier carton, au claironnant « édition 2 DVD » (totalement dénués de bonus), ou à l'annonce de pistes anglaises et japonaises pour certains titres (les films comportent une seule piste son, aux sous-titres imposés). Une édition au rabais donc, ce qui ne serait que peu préjudiciable (les copies vont du correct à l'excellent) si les titres n'étaient agencés avec une absence totale de ligne éditoriale. La collection propose de découvrir dans un joyeux souk deux périodes du règne du titan atomique : celle des 70's, et le revival inégal qui s'étala de la fin des 80's au milieu des 90's. Les trois titres issus de la première frange, aussi enfantins que fauchés, sont plutôt à réserver aux fans hardcore du genre ou aux bisseux (**Godzilla vs. Megalon** devrait séduire plus d'un gourmet). La série suivante représente à nos yeux plus d'intérêt. Si **Le Retour de Godzilla** relance mollement la franchise, il annonce cependant le réjouissant anti-américanisme de cette nouvelle vague, tendance confirmée par les deux volets suivants. **Godzilla vs. Biollante** axe en effet tout son scénario sur l'antagonisme Asie/États-Unis, et présente quelques images ultra poétiques, notamment grâce au superbe Biollante du titre. **King Ghidorah** rentre lui carrément dans le lard des soldats américains dans sa première moitié, qui mélange allègrement les genres, puisque les films de guerre du Pacifique, **King Kong**, ***L'Homme qui valait trois milliards*** et *Un coup de tonnerre* de Bradbury sont revisités en moins d'une bobine. On troquera volontiers **Godzilla & Mothra The Battle for Earth** et **Godzilla vs. SpaceGodzilla** contre le vrai bijou de cette collection, **Godzilla vs. Destroyah**. Marquant la fin de cette vague, ce film très référencé propose certaines des plus belles images de la série. Godzilla est d'une beauté tétanisante, et certaines de ses scènes, notamment un final hypra destroy, sont franchement émouvantes. Malheureusement, **Godzilla vs. Destroyah** est l'un des titres proposé en doublage américain uniquement. Le roi des monstres aurait mérité un traitement nettement plus princier.

Julien DUPUY

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : AVENTI. TRANSFERTS 1.33, 1.85 ET 2.35 (4/3 ET 16/9). SON 2.0 (VO ET VERSION ANGLAISE SUR **GODZILLA VS. SPACEGODZILLA**, **GODZILLA VS. MECHAGODZILLA II** ET **GODZILLA VS. DESTROYAH**) ET 1.0 (VO SUR **EBIRAH HORROR OF THE DEEP**, **GODZILLA VS. MECHAGODZILLA** ET **GODZILLA VS. MEGALON**).

AMOURS TROUBLES

DE MARTIN BREST

Les Razzies Awards nous ont tellement habitués à récompenser des films hors normes (**Cruising**, **Scarface**, **Ford Fairlane**, **Hudson Hawk**, **Showgirls**, **Va te faire foutre Freddy !** et on en passe...) qu'on s'est naïvement demandé si le triste Martin Brest (**Le Flic de Beverly Hills**, **Midnight Run**, **Rencontre avec Joe Black**, un as !) avait signé avec ce **Gigli**/**Amours troubles** une véritable œuvre décalée. Après vision du film, tout rentre dans l'ordre puisqu'il ne s'agit que d'une vague comédie romantique sur fond policier dans laquelle deux tueurs nous refont ***Au théâtre ce soir...*** en claquant des portes et en méditant sur les vertus du cunnilingus alors qu'ils sont censés exécuter un contrat sur un débile mental fan d'***Alerte à Malibu*** (!!!). Quand Jean Amadou rencontre *Les Monologues du vagin*, ça donne donc ce Gigli indigeste qui se paye la présence en guests stars de Christopher Walken et Al Pacino, tous deux mauvais comme des cochons. La récompense était donc méritée pour une fois...

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 DVD ZONE 2. ÉDITEUR : GCT. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : BANDES ANNONCES.

RIO GRANDE

DE JOHN FORD

Commande acceptée par son réalisateur pour pouvoir ensuite tourner un film qui lui tenait à cœur (**L'Homme tranquille**), **Rio Grande** est tenu, à juste titre, pour le segment le plus mineur de la célèbre Trilogie de la Cavalerie (**Le Massacre de Fort Apache** en 1948, **La Charge héroïque** en 1949 et **Rio Grande**, donc, en 1950). Pour autant, c'est un John Ford et, bien entendu, un John Ford mineur, ça fout quand même trois longueurs dans la tronche à un Fred Zinnemann majeur. Une fois de plus, c'est un plaisir de retrouver les seconds rôles indéboulonnables du cinéaste (Victor McLaglen, Ben Johnson, Harry Carey Jr...) et l'on assiste par la même occasion à la première rencontre fordienne entre John Wayne et Maureen O'Hara. Les scènes qui réunissent le couple sont souvent très belles mais l'on retiendra surtout la séquence d'ouverture, avec le retour au campement des soldats après la bataille. Le film est présenté dans une très bonne copie, hélas dépourvue du moindre bonus.

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2 DVD ZONE 2. ÉDITEUR : PARAMOUNT. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 1.0 (VO ET VF).

PICKUP ON SOUTH STREET (FNAC IMPORT)

DE SAMUEL FULLER

Les classiques de Samuel Fuller commencent progressivement à sortir chez des éditeurs cinéphiles (Wildside, Criterion) et c'est le cas aujourd'hui de **Pickup on South Street**, un thriller d'espionnage concis, d'une efficacité rare, tourné en 20 jours, et racontant les déboires d'un pickpocket (Richard Widmark) poursuivi par des espions communistes après que celui-ci leur ait subtilisé des documents importants. Assez dur (le passage à tabac de Jean Peters se pose là, pour un film de studio) mais surtout jugé anti-communiste chez nous, le film (rebaptisé **Le Port de la drogue**) verra d'ailleurs son intrigue changer du tout au tout, les documents devenant ainsi de la came par le biais d'une traduction française assurément peu fidèle à la version d'origine. Criterion propose également, en sus d'une copie de bonne tenue, quelques suppléments faisant la part belle au cinéaste, dont une interview exclusive où Fuller parle du tournage du film...

Manuel COLOMBIER

DVD ZONE 1 DVD ZONE 1. ÉDITEUR : CRITERION. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 1.0 (VOST ANGLAIS). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : INTERVIEWS – BIOGRAPHIE ILLUSTRÉE – BANDES ANNONCES – GALERIES.

Deus Ex-Machina (FNAC IMPORT)

(THE POWER OF MYTH + MATRIX REVOLUTIONS)

À travers l'entretien accordé à Bill Moyers sur le DVD **The Power of the Myth**, Joseph Campbell expose les bases de son célèbre travail sur le Monomythe, selon lequel tous les grands récits ont en commun le parcours initiatique du héros, jalonné par les mêmes étapes fondamentales (*cf.* HS Peter Jackson). Clé de voûte de nombreux films, dont les plus grandes trilogies cinématographiques, l'œuvre de Campbell est utilisée d'une manière bien singulière dans **Matrix**. Si l'on compare en effet la trilogie des frères Wachowski avec celles de **La Guerre des étoiles** ou du **Seigneur des anneaux**, deux autres œuvres fortement inspirées par les écrits du maître, on s'aperçoit que ces trois sagas diffèrent sur un point extraordinairement important. L'univers de **Matrix** est virtuel, contrairement à la Terre du Milieu, ou la Galaxie « très lointaine ». Dans celles-ci, les personnages existent avant d'être des fonctions, décryptées a posteriori dans la grille d'analyse de Campbell (Luke est le héros, Gandalf le mentor...), alors que dans **Matrix**, les fonctions font office de personnages par la volonté exclusive de l'Oracle, comme si cette dernière avait pu lire Campbell avant de distribuer les rôles, et de construire ainsi la base de l'histoire : Néo, le sauveur, est destiné à devenir l'Élu car il a été programmé pour cela ! La représentation de la Force ou des Dieux de la Cosmogonie de Tolkien prenant ici la forme d'intelligences artificielles. Idée géniale s'il en est, car tout le discours religieux du premier film (Néo acquiert ses pouvoirs parce qu'il possède la foi !), assez indigeste, se retrouve complètement dynamité par la suite, quand Néo le programme représente un enjeu que deux intelligences artificielles se disputent : L'Architecte, qui désire le maîtriser afin de préserver l'équilibre, et L'Oracle, qui souhaite que Zion et ses « croyants » ne soient pas détruits, prônant avant tout le déséquilibre. C'est d'ailleurs pour cette raison que cette dernière a créé, avec Néo et Smith, les deux faces d'une même pièce, le premier voulant faire exploser le système tandis que le second souhaite avant tout l'uniformiser en le transformant à son image (anarchisme contre totalitarisme. **Matrix** est une œuvre éminemment politique comme certains l'ont justement fait remarquer). De fait, l'Oracle est donc bien la Divinité mentionnée dans les écrits de Campbell, qui n'a cessé de permettre au héros/programme de s'accomplir tout au long de sa quête, affrontant avec Smith sa part d'ombre dans un climax apocalyptique. Tous les événements qui ont eu lieu dans **Matrix** sont donc les manifestations du rêve d'une Déesse artificielle qui a fait en sorte de sauver ses croyants en créant un messie virtuel. Telle est la force de **Matrix** : en générant un univers monde où les Dieux sont des machines, les frères Wachowski subvertissent l'œuvre de Campbell d'une manière visionnaire en livrant le premier film Cyberpunk mythologique (et mythique !). Les A.I. rêvent-elles de messies électriques ?

David DOUKHAN

DVD ZONE : ÉDITEUR : WARNER. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : MAKING OF - FEATURETTES - PREVIEW - MATRIX ONLINE - BANDES ANNONCES.

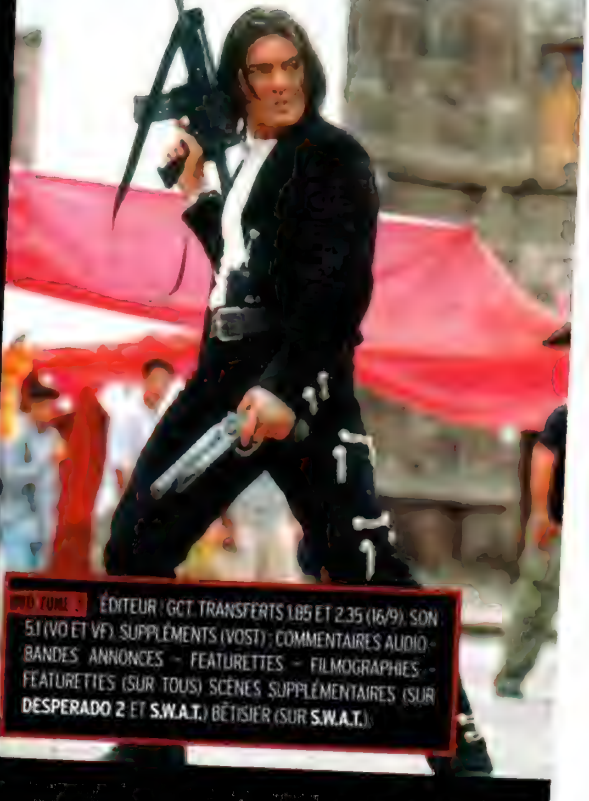
DVD ZONE : ÉDITEUR : MYSTIC FIRE. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 2.0 (VO NON ST). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : INTERVIEW - BIBLIOGRAPHIES.

Panne d'inspiration

(HOLLYWOOD HOMICIDE + DESPERADO 2 : IL ÉTAIT UNE FOIS AU MEXIQUE + S.W.A.T.)

Trois films d'action, trois exemples du manque flagrant de recherche créative de certains blockbusters. **Hollywood Homicide**, **Desperado 2** et **S.W.A.T.**, malgré leurs différences prononcées (le premier est un film de scénariste avant tout, le second un film de réalisateur et le dernier un pur produit de producteur) puisent chacun dans les vieilles recettes, du buddy-movie à l'adaptation téléfilmesque d'une série télé sur grand écran, en passant par la suite d'un film vieux de 8 ans. Si Roberto Rodriguez tente de donner le change sur le DVD de **Desperado 2** (on le voit vanter les mérites du cinéma numérique, lui permettant de tout faire depuis son bureau), les deux autres titres se perdent d'ailleurs dans des suppléments qui n'entretiennent que peu de rapports avec le ton du film qu'elles accompagnent (un docu sérieux sur des vétérans du LAPD pour la comédie **Hollywood Homicide**, un bêtisier sur le très « premier degré » **S.W.A.T.**, sans compter une featurette sur les armes du film, qu'on croirait sortie du DVD de **Bad Boys** !). Aussi, le fait que chacun de ces films (moins pour **Desperado 2**) ne présentent finalement rien de bien neuf démontre les limites des bonus DVD qui ne parviennent plus à coller avec l'actualité du sujet, ni même à cautionner leurs « qualités », si ce n'est par des biais détournés... Triste.

Stéphane MOÏSSAKIS



DVD ZONE : ÉDITEUR : GCT. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO - BANDES ANNONCES - FEATURETTES - FILMOGRAPHIES - FEATURETTES (SUR TOUS) SCÈNES SUPPLÉMENTAIRES (SUR **DESPERADO 2** ET **S.W.A.T.**) BÊTISIER (SUR **S.W.A.T.**).

PANIC ROOM - ÉDITION COLLECTOR

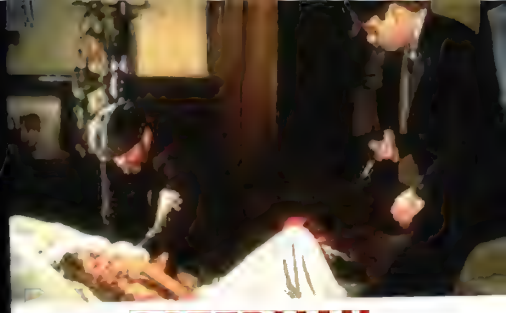
E DAVID FINCHER

ros morceau attendu depuis deux ans, cette dition collector de **Panic Room** promettait un ntenu monstrueux sur la production du film. -dessus, la galette tient ses promesses et us dévoile un David Fincher limite autiste, ué en gigantesque architecte de cinéma nt le plus gros travail aura été de préparer film bien en amont. Il n'y a pas de secret, si **Panic om** manque singulièrement de suspense ou de ten- n dramatique, c'est bel et bien parce qu'il s'agit du mier vrai projet de mise en scène quasi-scientifi- ement pré-calculé à l'avance. À ce stade, alors que suppléments se divisent en trois catégories (pré- d, tournage, post-prod), on ne s'étonnera pas de uver une section montage tant celui-ci a dû rester ctionnel au possible. Aussi, il n'est pas étonnant **Panic Room** ressemble plus à un enchaînement de plans qu'à un vrai film de cinoche du samedi soir, avec tous les plaisirs dramatiques que cela comporte. Dans son commentaire audio, Fincher avoue même qu'il a cherché à atteindre une logique de série B, dont **Panic Room** et ses teintes bourgeoises (dans tous les sens du terme) s'éloignent pourtant. Quoi qu'il en soit, ce collector lève clairement le voile, et de façon fascinante, sur le ratage narratif d'un film à l'origine conçu et pensé, de façon paradoxale, pour être parfait...

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE : ÉDITEUR : GCT. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : DOCUMENTAIRE - ANIMATIQUES - COMMENTAIRES AUDIO - FEATURETTES - INTERVIEWS - ANALYSE DES SFX - BANDES ANNONCES.

MAD DVD



Néo-Fulci

(FRAYEURS + L'AU-DELÀ + LA MALÉDICTION DU PHARAON + LA MAISON PRÈS DU CIMETIÈRE)

Les éditions VHS René Château et South Pacific Vidéo commençant à sérieusement faire la gueule, il était temps qu'un éditeur français nous balance en DVD les titres de gloire du regretté Lucio Fulci. On le sait donc depuis quelques mois maintenant, Néo est l'élu et nous le confirme aujourd'hui avec la sortie de **La Malédiction du pharaon** et de trois des meilleurs films du barbu à lunettes dans des éditions collectors : **La Maison près du cimetière**, **L'Au-delà** et **Frayeurs**. Si l'acquisition du navrant **Malédiction du pharaon** (1982, le demi-dieu maléfique Abumbenor s'empare par le biais d'une amulette de la fillette de l'archéologue qui l'a réveillé, programmé à la télé sous le titre **Manhattan Baby**) n'est valable que par souci de collection et pour son prix attractif (10 euros, le film est nul, mais bon à ce prix là...), le reste est à posséder d'urgence. On ne reviendra pas sur **La Maison près du cimetière** (voir Mad 162) pour s'attarder sur **Frayeurs** et **L'Au-delà**, tous les deux réalisés en 1980. **Frayeurs** nous conte la contamination de la petite ville de Dunwich après l'ouverture d'une porte de l'Enfer. Truffé d'images chocs (la fille qui se dégobille littéralement) et d'idées folles reprises plus de 20 ans plus tard par Tarantino (la scène d'enfermement dans le cercueil), **Frayeurs** est l'un des plus grands films d'horreur transalpin des eighties, au même titre que **L'Au-delà**. Véritable symphonie gore nous narrant l'ouverture des sept portes de l'Enfer par le livre d'Eibon, porté par des acteurs marqués par le sceau du grand cinéma (le français Antoine Saint-John, l'inquiétant colonel Reza de Leone, et la grande Catriona MacColl en tête) et des visions dantesques (le final et la découverte de la mer des ténèbres, l'affolant travelling avant sur l'autoroute), **L'Au-delà** est l'un des films phares de Fulci, au même titre que **L'Enfer des zombies**. La granulation est ici respectée, d'autant plus que peu de ces films ont été bien conservés, mais on retiendra également un documentaire en plusieurs parties décliné sur chaque galette et faisant intervenir du beau monde (Gans, Cozzi, Stivaletti, le scénariste Dardano Sachetti). Seul bémol, il se concentre plus sur Fulci et sa carrière, et non sur les films adéquats...

Alexandre BUSTILLO

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : NÉO PUBLISHING. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : BANDES ANNONCES - BIOGRAPHIES - FILMOGRAPHIES - DOCUMENTAIRES (SUR TOUS).

THE OSTERMAN WEEK END (FNAC IMPORT)

DE SAM PECKINPAH

Dernier film du grand Sam, **The Osterman Week End** reste une commande réalisée par un Peckinpah à bout de force au moment où sa carrière vacillante nécessitait un succès commercial. Malgré un casting hallucinant, le film ne comptera hélas pas parmi ses grandes réussites, le cumul de l'incohérence scénaristique et des exigences commerciales (mais que vient foutre cette poursuite en bagnoles au début du film ?) l'emportant sur les quelques scènes réussies. Ceci dit, on aurait bien du mal à faire la fine bouche devant cette édition exemplaire : non content de présenter le film dans une très belle copie restaurée et remixée dans tous les formats sonores imaginables, on peut également voir un des premiers montages de Peckinpah comportant des différences significatives, donnant parfois plus de profondeur aux personnages (celui de Rutger Hauer a une liaison hors mariage), mais laissant aussi entrevoir des idées plus biscornues laissant à penser que le cinéaste n'était pas au mieux de sa forme (la scène d'ouverture totalement déformée ! ? !?). Tout ceci s'accompagne d'un commentaire audio (souvent intéressant, mais défendant le film plus que de raison...) et d'un documentaire captivant de 80 minutes rassemblant le casting et la production. Bref, une édition à ranger entre le beau DVD d'**Apportez-moi la tête d'Alfredo Garcia** en import coréen et le zone 1 de **Junior Bonner** à paraître chez MGM fin mai.

Manuel COLOMBIER

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : ANCHOR BAY. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 ET DTS (VO UNIQUEMENT). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : COMMENTAIRE AUDIO - DOCUMENTAIRE - PREMIER MONTAGE DU FILM - BANDE ANNONCE - BIOGRAPHIES - GALERIE PHOTOS.

COWBOY BEBOP - LE FILM

DE SHINICHIRO WATANABE

Du fait de la popularité de la série dont il est issu, **Cowboy Bebop - le film**, goguenard, parfois hypnotique mais désespérément lent, a eu le droit à une sortie cinéma mondiale alors que des merveilles comme **Millenium Actress** attendent encore d'être distribuées. Par conséquent, le film est proposé dans une édition assez complète qui donne la part belle au réalisateur Shinichiro Watanabe. Toutes les informations de base sont là, mais le meilleur réside encore dans un superbe art-book bourré à craquer de magnifiques dessins de production. Une véritable raison de s'offrir le DVD en soit !

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : GCT. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : FEATURETTES - STORYBOARDS - GALERIES - CLIPS MUSICAUX - BANDES ANNONCES.

LE TRAIN SIFFLERA TROIS FOIS

DE FRED ZINNEMAN

Parabole appuyée sur les lâchetés occasionnées par le maccarthysme, portée par un couple d'acteurs glamour en diable (Gary Cooper/Grace Kelly) et servie par la zizique entêtante de Dimitri Tiomkin, ce western célèbre n'en reste pas moins un faux classique bien ronflant où le héros n'en finit plus de se heurter à des portes closes et des visages fermés jusqu'à un gunfight final tout naze. Honni par le grand Howard Hawks (mais sans doute adulé par François Bayrou), le film de Fred Zinnemann ne vaut pas sa réputation. Et sur le thème de l'homme intègre seul contre tous, on ira plutôt se retaper le superbe **Un homme est passé** de John Sturges. Là !

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : PARAMOUNT. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 1.0 (VO ET VF).

X-15 (FNAC IMPORT)

DE RICHARD DONNER

Ça se passe comme ça à Mad Movie, quand y'a du Bronson qui tombe DVD, c'est pour ma fiole. Cet insig honneur se transforme cette fois en corvée puisqu'il s'agit de chro quer le premier film (1962) de ce b vieux Richard Donner, un **Étoffe héros** du pauvre retraçant l'aventure de trois pilo chargés d'étrenner le X-15, un avion high-tech dest à évoluer dans la stratosphère. Succession de sto shots de la NASA et de l'US Air Force, entrecoupés saynètes familiales dignes des pubs électro-mé gères des années 50 (mais si, rappelez-vous dans ***Dernière séance***...), **X-15** est un navet apathique lequel Bronson meurt à une demi-heure de la fi ça, c'est pas possible !

Arnaud BO

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : MGM. TRANSFERT 2.35 (4/3). SON (VOST FRANÇAIS UNIQUEMENT).

Roger dans tous ses états
(ARENA + RAPTOR)

Produits la même année par Roger Corman, **Arena** et **Raptor** sont on ne peut plus représentatifs de l'état d'esprit du mythique bonhomme. Si un minimum de fric est investi dans **Arena**, c'est au grand détriment de **Raptor** (quatrième volume de la série *Carnosaur*) qui se voit rapiécé de toutes pièces par des stock-shots provenant des trois précédents épisodes. Réalisé par le russe Timur Bekmambetov (**Escape from Afghanistan**, toujours pour Roger) d'après un script du old-timer John Williams Corrington (**Le Survivant**, **La Bataille de la planète des singes**), **Arena** est le quasi-remake du **Gladiator** de Ridley Scott, sauf que les barbus transpirants sont ici remplacés par des « bombes atomicas » ayant faits les heures de gloire du magazine Playboy. Emmenées de force à Rome, une poignée de donzelles se retrouve au milieu d'une arène pour un film qui pourra se savourer dans quelques décennies comme les bisseries ritals des sixties aujourd'hui. Le charme opère déjà et **Arena** risque bien d'entretenir la légende de Corman pour les siècles à venir. On ne peut pas en dire autant de **Raptor**, où le débrouillard Jim Wynorski essaye de se dépatouiller d'un budget peau d'zob en truffant son film des scènes gore empruntées majoritairement à l'excellent et très dynamique **Carnosaur 3** (toujours inédit en France), et en racontant une histoire proche du premier épisode afin de bénéficier du même climax, et donc des mêmes images. Malgré son casting de tronches qu'on aime bien à Mad (le sous-exploité Eric Roberts et le dentiste en chef Corbin Bernsen), **Raptor** est l'archétype de l'arnaque vidéo uniquement là pour se faire du pognon sans se bouger le cul. Reste que l'ensemble est plus que recommandable pour celui qui a envie de se faire l'intégrale de la série en un seul film. Sacré Roger, il nous aura à chaque coup...

Alexandre BUSTILLO

DVD INEDIT **ARENA**. USA. 2001. RÉAL. : TIMUR BEKMAMBETOV. INT. : KAREN MCDOUGAL, LISA DERGAN... 1.85 4/3. SON 2.0 (VF). DIST. : GRENADINE.

DVD INEDIT **RAPTOR**. USA. 2001. RÉAL. : JIM WYNORSKI. INT. : ERIC ROBERTS, CORBIN BERNSEN, MELISSA BRASSELLE. 1.33 4/3. SON 2.0 (VF). SUPPLÉMENTS : FILMOGRAPHIES. BIOGRAPHIES. DIST. : GRENADINE.

LA GORGE DU DIABLE
DE MIKE FIGGIS

Un temps prévu dans nos salles, **La Gorge du Diable** déboule directement en DVD. La raison ? Un plantage dans les règles sur les écrans ricains et une réputation sulfureuse de gros nanar tendance thriller pour bobos. Cooper Tilson (Dennis Quaid) et sa femme Leah (Sharon Stone, en rade de bons rôles depuis un bail) décident de quitter le stress des grandes villes après que l'un de leurs moutards ait manqué de se faire écraser par une voiture, pour emménager dans une baraque luxueuse perdue dans la campagne, soit un trip que seuls les bourges peuvent se taper. Seulement voilà, plusieurs incidents du genre chelou se multiplient dans la nouvelle bâtisse des Tilson : toilettes bouchées, portes qui claquent, invasion de serpents et cheval crevé dans la piscine sont autant d'éléments tendant à prouver que quelqu'un, ou quelque chose, n'a pas du tout envie que les Tilson restent dans le coin. Ce qui pouvait s'apparenter au premier abord à une classique histoire de maison hantée se transforme rapidement en petit thriller sclérosé par le script autant incompréhensible que puant d'arrogance (en gros, ce sont ces salauds de pauvres qui foutent la merde, au grand désarroi d'un couple thuné qui n'aime pas qu'on pète dans leur salon) de Richard Jefferies (un gros zédard, derrière le navrant **Demon Island**, qui essaye ici de s'acheter une respectabilité), par la mise en scène plan-plan de Mike Figgis (autrefois inspiré avec **Leaving Las Vegas**) et par le jeu en totale roue libre d'une Sharon Stone désarmante de nullité quand elle se met à paniquer. Reste un beau plan (le cheval crevé) pour un film à dégager d'urgence.

Alexandre BUSTILLO

DVD INEDIT **COLD CREEK MANOR**. USA. 2003. RÉAL. : MIKE FIGGIS. INT. : SHARON STONE, DENNIS QUAID, JULIETTE LEWIS, STEPHEN DORFF... FORMAT 2.35 16/9. SON 5.1 (VO ET VF). DIST. : TOUCHSTONE.

DREAM OF A WARRIOR
E PARK HEE-JUN

Sévéon étant parti faire le kéké sur la Croisette, c'est donc moi, grand spécialiste reconnu du cinéma asiatique, qui doit faire son job. Alors tous ensemble, essayons d'entrer dans la tête du petit Julien, véritable maelström en fusion où s'entremêlent ture celtique à deux balles, punk rock à deux ords cuit au gros rouge, et haine quasi-viscérale rimaire pour tout ce qui sent de près ou de loin amburger. Mais au milieu de tout ce bordel, mériterait que cet homme au look affligeant re hooligan hystérique du PSG) soit interné gence, émerge une véritable passion pour tout ui vient d'Asie. Nul doute que ce **Dream of a rior**, premier film d'un jeune réalisateur coréen, bénéficie de ses faveurs. Pourtant, y'a pas de quoi s'affoler avec cette histoire pompée en partie sur **Timecop**, où un jeune flic (Leon Lai, vu dans **Les Anges déchus** de Wong Kar-Wai) accepte de tester une machine à remonter le temps pour retrouver une mystérieuse femme qui hante ses rêves. Il se retrouve alors dans un monde étrange et futuriste, dans la peau d'un guerrier luttant pour les beaux yeux d'une princesse, dans une succession de bastons standards, de réflexions philosophiques pathétiques (on regarde les étoiles en se racontant sa vie... waaahhh !), et de décors carton-pâte que des effets numériques premier prix n'arriveront pas à masquer. Pas vraiment de quoi faire la révolution donc...

Alexandre BUSTILLO

INÉDIT **CHEONSAMONG**. CORÉE DU SUD. 2001. RÉAL. : PARK HEE-JUN. INT. : LEON LAI, LEE NA-YEONG, RK EUN HYE... 1.85 16/9. SON 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). SUPPLÉMENTS : FILMOGRAPHIES. BANDES-ANNONCES. DIST. : ASIAN EMIUMS.

WISHMASTER 3
DE CHRIS ANGEL

Après le catastrophique deuxième épisode réalisé par un Jack Sholder bien fatigué, on attendait plus grand chose des nouvelles aventures du Wishmaster. Bizarrement, ce troisième opus ne relève certes pas le niveau mais arrive à se faire apprécier sans trop de difficultés. Avec son histoire d'archange descendu du ciel pour foutre une bourre au Djinn, et ses quelques scènes gore qui font sourire (dégueulage de tripes, cœur explosé, corps calciné), le film de Chris Angel (**Wishmaster 4** !) est le bon petit Z sympa du mois. Reste que l'absence de la sale gueule burinée d'Andrew Divoff dans le rôle-titre se fait cruellement ressentir.

Alexandre BUSTILLO

DVD INEDIT USA. 2001. RÉAL. : CHRIS ANGEL. INT. : JASON CONNERY, A.J. COOK, JOHN NOVAK... 1.33 4/3. SON 2.0 (VF). SUPPLÉMENTS : BANDE-ANNONCE. DIST. : GRENADINE.

MAD DVD

L'art Duguay (FNAC IMPORT)

(EXPLOSION IMMÉDIATE + HITLER : THE RISE OF EVIL)

Steadycamer émérite et shooter chevronné, Christian Duguay n'a pas encore atteint, auprès du public comme de la critique, le statut qui lui revient. Issu de la pure série B (il fait doucement ses armes avec les deux suites de **Scanners**), le cinéaste transcende très vite ses premières bafouilles par un art consommé de l'image en mouvement, comme en témoignent **Planète hurlante** (du K. Dick couillu), **Contrat sur un terroriste** (sur l'ennemi public Carlos) et **L'Art de la guerre**, trois morceaux de choix qui ne renient en rien leurs origines. À ceux-là, on peut aussi rajouter en bas de pile le petit **Explosion immédiate** (1992) qui nous intéresse aujourd'hui. Direct-to-video chez nous, le film prend pour cadre une série d'actes terroristes sur lesquels enquête un sémillant Pierce Brosnan, dans sa période « J'attends de jouer James Bond », qui découvre que les explosifs sont directement ingurgités par des victimes persuadées d'avaler de l'eau ! Certes, le concept est complètement con, mais jamais traité de haut par le cinéaste, qui posait déjà là les bases de son cinéma (une toile de fond vaguement politique, des mouvements de steady amples et un amour immodéré du B), offrant ainsi au spectateur un divertissement bien comme il faut, à savoir bourré de punchlines assumées, de petites scènes d'actions bien troussées et même d'un soupçon de gore Z. Bonnard, quand on le prend pour ce que c'est... Une double actualité nous permet de constater des progrès effectués par le cinéaste, dix ans après, avec son téléfilm ***Hitler : The Rise of Evil*** que certains d'entre vous auront peut-être découvert sur TF1 en janvier dernier, dans une version tronquée. Le sujet était délicat, mais le cinéaste s'en tire avec les honneurs en développant ce qui l'intéresse avant tout : l'accession au pouvoir du Führer par une série de coups politiques en opposition au gouvernement d'Hindenburg. Habité par le jeu de Robert Carlyle, littéralement en transe, ***Hitler : The Rise of Evil*** prend peut-être quelques libertés avec l'histoire mais n'en demeure pas moins le portrait sidérant d'un véritable fils de pute sans pour autant tomber dans la démagogie de base. Le film est désormais disponible en zone 2 anglais, certes sans piste française, mais dans sa version de trois heures. Un bon moyen de constater que le statut touche-à-tout de Duguay s'adapte souvent en toutes circonstances...

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 1 : ÉDITEURS : METROPOLITAN ET MOMENTUM PICTURES. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF SUR **EXPLOSION IMMÉDIATE** ET VOST ANGLAIS SUR ***HITLER***). SUPPLÉMENTS : BANDES ANNONCE (SUR **EXPLOSION IMMÉDIATE** UNIQUEMENT).

STREET TRASH

DE JIM MURO

Les rumeurs sur **Street Trash** vont bon train. On dit de son réalisateur Jim Muro (désormais considéré comme l'un des plus grands steadycamers du métier) qu'il est entré dans une secte rejetant toute forme de violence cinématographique en l'assimilant au démon. On prétend également qu'un ponte de la Mafia, qui aurait financé une partie du film sans pour autant toucher le moindre retour sur investissement, a décidé de mettre un terme à la carrière de réalisateur du jeune Muro sous peines de représailles. Info ou intox ? Aucune idée, si ce n'est qu'il est difficile de concocter une édition spéciale satisfaisante sur un film qu'on a longtemps cru perdu et dont le réalisateur semble avoir oublié l'existence. Une chose est sûre en tout cas : si le film est bel et bien là, proposé dans une copie tout à fait convenable, Jim Muro brille par son absence. Cela n'empêche pas l'éditeur Opening de boucher les trous avec quelques suppléments à l'intérêt franchement limité. Si l'on excepte les propos rares du scénariste/producteur Roy Frumkes, les autres interviews (parfois très intéressantes) ont vraiment du mal à masquer le fait qu'elles n'ont pas véritablement leur place sur cette édition. Reste donc à apprécier le film pour ce qu'il est : un bon gros spectacle gore, aux tendances paillardes, ici présenté de façon fort juste par un monsieur dont le seul tort serait de ne pas correctement manier la langue française, notamment lorsqu'il nous parle des « financeurs » du film...

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : OPENING. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 ET DTS (VO) ET 1.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : PRÉSENTATION - EFFETS SPÉCIAUX - INTERVIEWS.

Le cinéma de Billy Wilder

(TÉMOIN À CHARGE + EMBRASSE MOI IDIOT + AVANTI ! + LA VIE PRIVÉE DE SHERLOCK HOLMES + UN, DEUX, TROIS)

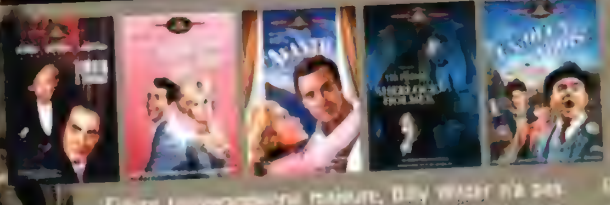


Figure incontournable majeure, Billy Wilder n'a pas fait grand chose dont nous puissions véritablement sauter dans ces pages. L'actu nous donne cependant raison de parler de son film le plus amoureux : **La Vie privée de Sherlock Holmes**, brillamment entouré par Wilder comme une « symphonie en 4 mouvements », le film sera remonté par le cinéaste lui-même, épuré par cette longue aventure (près de 4 ans) et regrettant son casting, comme le manque de soutien de la production. Ce sont deux intrigues complètes, un flash-back et une partie du prologue, soit 45 minutes au total, qui disparaissent donc du métrage. Ce qu'il reste de ces scènes, ainsi que des trai-

vices de Christopher Lee et du monstre, est p
sentit sur le DVD zone 1, tandis que notre éd
nationale n'en voit carrément point ! Même
tion tel qu'il reste une pure merveille, c'est regr
de se voir déposséder d'une scène et demie
bonnes... On se consolera avec **Témoin à char**
film de procès exemplaire au casting 4 étoi
Laughton, Dietrich) et aux dialogues ardents,
même avec Un, deux, trois, une comédie sur fond
guerre froide qui voit le patron d'une usine Coca-
d'Europe de l'Est (James Cagney) soigné d'arra
ses amours de la fille de son boss avec un fer
communiste ! Enfin, Le n'est carrément pas Mad
ce n'est pas une raison ! **Embrasse-moi idio**
Avanti ! sortent également ce mois-ci.

Manuel [illegible]

DVD ZONE 1 : ÉDITEUR : MGM. TRANSFERTS 1.85 ET 2
(16/9). SON 1.0 (VO ET VF).

JEU GRATUIT

BIKINI BANDITS

À L'OCCASION DE LA SORTIE DU FILM BIKINI BANDITS EN DVD LE 7 JUILLET

90 LOTS À GAGNER

30 DVD COLLECTORS,
30 T-SHIRTS BIKINI BANDITS
30 PHOTOS DÉDICACÉES
DES BIKINI BANDITS !

Le gang le plus sexy de la planète débarque en france !

Les drôles de dames version trash...
Âmes sensibles s'abstenir !

WE PRODUCTIONS

funradio
DES HITS & DU FUN

LYCOS.fr

COCHEZ LES BONNES RÉPONSES ET RENVOYEZ LE COUPON À L'ADRESSE SUIVANTE :
MAD MOVIES
JEU GRATUIT BIKINI BANDITS - 6 RUE RODIER, 75009 PARIS

NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE TÉL.

QUESTIONS

BIKINI BANDITS EST COMPARÉ AUX FILMS DE..

- RUSS MEYER ET TARANTINO
- CARO ET JEUNET
- BACRI ET JAOUI

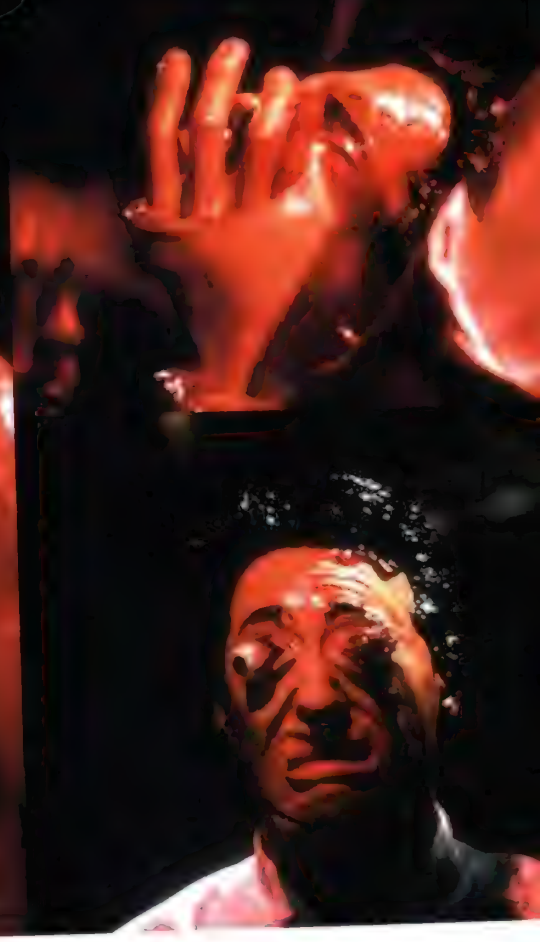
2. QU'EST-CE QUE LE BIKINI BANDITS ?

- UN GANG DE FILLES SEXY
- UN GROUPE DE ROCK
- UNE MARQUE DE MAILLOTS DE BAIN

3. QUI EST LE RÉALISATEUR DU FILM ET DE LA SÉRIE BIKINI BANDITS?

- PATRICK BRAOUDÉ
- ROLAND EMMERICH
- STEVEN GRASSE

MAD DVD



SOCIETY

DE BRIAN YUZNA

UN FILM FANTASTIQUE SOCIALEMENT ENGAGÉ À GAUCHE OÙ BRIAN YUZNA, FUTUR PARTENAIRE DE CHRISTOPHE GANS SUR NECRONOMICON **ET** CRYING FREEMAN, **DISSERTE SUR LE FAIT QUE LES CLASSES SUPÉRIEURES POMPENT À MORT LES CLASSES LABORIEUSES. AU SENS PROPRE.**

A priori, d'un producteur qui passe à la réalisation, il n'y a pas grand chose à en attendre, sinon un produit de confection courante. Pourtant, quand il tâte officiellement de la caméra pour la première fois avec **Society**, Brian Yuzna se singularise déjà par la hardiesse de son inspiration et une jubilatoire volonté de subversion qui fera également merveille quelques années plus tard dans **Le Dentiste**.

Avant **Society**, le nom de Brian Yuzna est intimement lié à celui de Stuart Gordon. Les deux hommes travaillent ensemble sur **Re-Animator**, **From Beyond** et même sur **Chérie, j'ai rétréci les gosses**, projet repris en mains par Disney. Tout compétent qu'il soit à mettre sur pied et gérer les films d'autrui, Brian Yuzna souhaite néanmoins s'affirmer à son tour en tant qu'artiste reconnu. Ce qu'il fait d'abord avec le très discret et expérimental **Self Portrait in Brain**. Et, surtout, **Society**, la pièce maîtresse de sa filmographie, un film qui suscite de vives réactions parmi ceux qui doivent en assurer la diffusion. *« Beaucoup de distributeurs se sont sentis personnellement agressés. »* commente le réalisateur-producteur, pas mécontent du tout de donner du pied dans la fourmilière. *« Contrairement à* **Re-Animator**, *qui colle à l'image du film d'horreur tel qu'on souhaite le voir,* **Society** *dérange, pose des questions, interpelle. »* Assez rare dans le genre, surtout que Brian Yuzna oriente le scénario vers la satire sociale. *«* **Society** *parle de classes sociales. Il affirme qu'un tout petit nombre de personnes dirige le monde et que chaque individu est condamné à évoluer toute sa vie durant dans la classe qui l'a vu naître. »*

Au croisement de l'horreur et du cinéma à thèse, le film s'appuie sur la personnalité de Bill Whitney, étudiant à Beverly Hills que des cauchemars alertent sur les mœurs de ses parents. Parano ? Schizo ? Le jeune homme ne doute pas très longtemps de sa santé mentale car il surprend ceux qu'il croit être ses géniteurs proposer à sa sœur une orgie. Le clou de **Society** justement, une partouze monstrueuse dans laquelle les membres de la bonne société de la région révèlent leur véritable nature. Et Bill de découvrir qu'il a été élevé dans le seul but de servir d'offrande sacrificielle à cette sorte de secte...

« Mon deuxième film, **Re-Animator 2**, *est bien meilleur que* **Society**. *Mieux fait, mieux réalisé, plus professionnel... »* s'auto-congratule Brian Yuzna. S'il n'a pas tout à fait tort, **Society** demeure un premier long-métrage particulièrement étrange, oppressant, menaçant, diffusant une atmosphère fétide que de forts relents d'inceste accentuent encore. Pas de tabous qui y soient épargnés, le cinéaste novice prenant comme un malin plaisir à braver les interdits. Lors du dénouement tout particulièrement, l'une des séquences les plus dingues vues dans le genre, conglomérat de corps à géométries variables, comme coulés dans un moule créé sur la base de tableaux de Picasso. Scène impressionnante en dépit de la modestie d'un budget estimé à moins d'un million de dollars. Une part importante du mérite de sa réussite revient à Screaming Mad George, Japonais néo-punk épris de surréalisme et que Brian Yuzna réquisitionne dans la foulée pour assembler dans le désordre les abats humains de **Re-Animator 2**.

Aussi graphiquement forte et gore que soit la partouze finale de **Society**, Brian Yuzna en relativise aussi la portée par les limites de sa propre sensibilité : *« Voir Debra Winger qui meurt à petit feu du cancer dans* **Tendres passions**, *voilà ce qui me fait le plus mal, surtout que le film ne prend aucune distance avec la réalité. »*. Ce qui n'est manifestement pas le cas de **Society**, une métaphore qui prend un maximum de distance avec ladite réalité. Pour mieux la croquer pour mieux dire que les puissants de ce monde sucent les classes populaires jusqu'à la moelle. En clair, ceux d'en haut prospèrent sur le dos de ceux d'en bas. Message radical véhiculé par l'œuvre la plus représentative de la personnalité de son auteur, artisan de la série B qui se consacre à l'illustration de toutes les déviances. Et toujours prêt à ajouter de nouvelles combinaisons amoureuses au Kama Sutra, qu'**Society** enrichit de contorsions sexuelles inédites.

Marc TOULLEC

DVD INÉDIT USA. 1989. RÉAL: BRIAN YUZNA. INT.: BILLY WARLOCK, CONNIE DANESE, BEN SLACK, EVAN RICHARDS, PATRICE JENNINGS... FORMAT : 1.33 4/3. SON : 1.0 (VF ET VO).
PROPOSÉ EN PACK AVEC MAD MOVIES

Tout savoir sur l'actualité des DVD chaque mois

UNCUT MOVIES présente LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE EN DVD

SLIME CITY est avec EVIL DEAD, BASKET CASE et STREET TRASH l'un des plus grands classiques du cinéma gore américain des années 80. Une œuvre définitivement culte à travers le monde entier qui bénéficie des effets spéciaux les plus répugnants jamais portés à l'écran ! Âmes sensibles s'abstenir... DVD

ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES

GIRLS SCHOOL SCREAMERS est l'un d films les plus emblématiques de la célèb firme américaine TROMA et l'un des slashe les plus mythiques de sa génératio Meurtres sanglants, cadavres décompose spectres menaçants, GIRLS SCHOOL SCRE MERS multiplie les atrocités dans le seul b de satisfaire pleinement les amateurs sensations fortes. DV

ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIR

Incroyablement gore, complètement barge et flirtant à la limite du porno, THE NECRO FILES 2 réjouira les amateurs de films burnes et laissera pantois de stupéfaction tous les autres ! DVD

AVERTISSEMENT : En raison du caractère dérangeant de ce film et de nombreuses scènes érotiques extrêmes, cette œuvre est strictement interdite aux moins de 18 ans et déconseillée aux personnes sensibles.

ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES

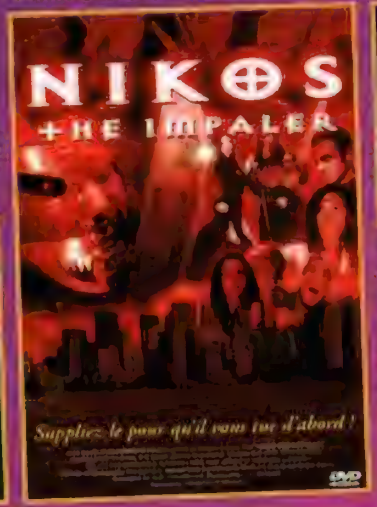
Viols à la perceuse, meurtres sadiques et sévices sexuels extrêmes parsement ce film choc dont le seul objectif est de révulser d'effroi et de dégoût les spectateurs... y compris les plus endurcis ! DVD

AVERTISSEMENT : Ce film comporte des scènes de violence extrême assimilées à des scènes à caractère pornographique. En conséquence, cette œuvre est strictement interdite aux moins de 18 ans et fortement déconseillée aux personnes sensibles.

ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES

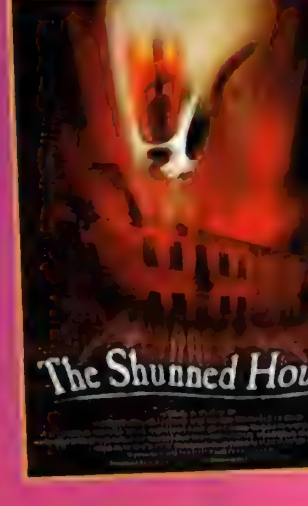
Le tueur le plus pervers de toute l'histoire du cinéma est de retour pour de nouvelles et sanglantes aventures. Plus gore et encore plus sexe que les deux premiers FANTOM KILER réunis, FANTOM KILER 3 comblera de terreur tous les fans de la série ! DVD

ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES



Andreas Schnaas, le maître incontesté cinéma gore allemand délivre avec N THE IMPALER, l'une de ses œuvres les dégoûtées. Doté d'un casting épouvan composé de Felicia Rose Silverstone, C Tina Krause (Psycho Sisters) et L Kaufman (Parts of the Family), NIKOS IMPALER s'annonce comme l'un des film plus gore de la décennie !

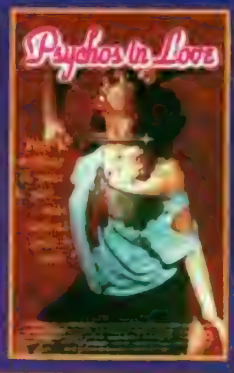
ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPL



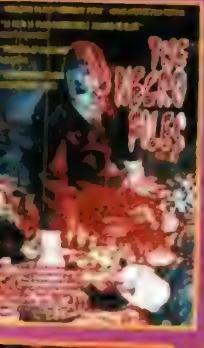
UNCUT MOVIES présente LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE EN VHS !

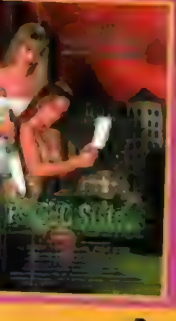
Produit par Sam Raimi (EVIL DEAD, SPIDER-MAN), THE DEAD NEXT DOOR est un film culte considéré par la presse spécialisée comme un véritable classique du genre.

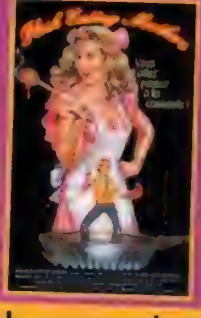
Plongez dans l'univers démentiel de PSYCHOS IN LOVE, un film gore hallucinant qui mêle avec frénésie meurtres sanglants, scènes de cannibalisme, érotisme torride et humour noir décapant !



www.uncutmovies.fr







Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 81, rue du Petit Chasseur 45000 ORLÉANS
Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com

OFFRE SPÉCIALE : 16 € la cassette VHS (SECAM) - OFFRE SPÉCIALE : 26 € le DVD (PAL/Zone 2)

FRAIS DE PORT (Colissimo suivi) : 1 à 3 articles - 5 € ; 4 articles et plus - PORT GRATUIT !

- ❑ PSYCHO SISTERS
- ❑ BACK FROM THE DEAD
- ❑ BLACK PAST
- ❑ FANTOM KILER 2[1]
- ❑ TERROR TOONS
- ❑ FANTOM KILER 3[1] (DVD)
- ❑ GIRLS SCHOOL SCREAMERS (DVD)
- ❑ THE DEAD NEXT DOOR
- ❑ THE BURNING MOON
- ❑ PSYCHOS IN LOVE
- ❑ FLESH EATING MOTHERS
- ❑ UNKNOWN BEYOND (DVD)
- ❑ NIKOS THE IMPALER (DVD)
- ❑ THE NECRO FILES[1]
- ❑ REDNECK ZOMBIES
- ❑ FANTOM KILER[1]
- ❑ THE DARKNESS BEYOND
- ❑ DEATH FACTORY (DVD)
- ❑ ROSSA VENEZIA[3] (DVD)
- ❑ PREMUTOS
- ❑ SCRAPBOOK[1]
- ❑ PARTS OF THE FAMILY
- ❑ DEMONIUM
- ❑ UNHINGED (DVD)
- ❑ THE NECRO FILES 2[3] (DVD)
- ❑ INFANTRY OF DOOM
- ❑ ANGEL OF DEATH[1]
- ❑ SKINNED ALIVE
- ❑ I PISS ON YOUR GRAVE[2]
- ❑ THE SHUNNED HOUSE (DVD)
- ❑ SLIME CITY (DVD)

Je désire recevoir les articles cochés et ci-joint mon règlement de _____ € par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

om : _____ Prénom : _____

dresse : _____

de Postal : _____ Ville : _____

(1) Déconseillé aux moins de 16 ans - (2) Déconseillé aux moins de 18 ans. Contient des scènes érotiques explicites.
(3) Strictement interdit aux moins de 18 ans. Contient des scènes à caractère pornographique. En commandant cet article je certifie implicitement être majeur.
Pour l'étranger, mandat international uniquement. Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ.

➜ par Yannick DAHAN

Notules cathodiques

À L'HEURE OÙ NOUS ÉCRIVONS CES LIGNES, LES NETWORKS RICAINS ONT ANNONCÉ LEUR « FALL SCHEDULE ». AU PROGRAMME, BEAUCOUP D'ARRÊTS INTEMPESTIFS (COUTUMIERS), UNE PRÉDOMINANCE DE LA REAL TV (PATHÉTIQUE), ET LE DÉNIGREMENT ANNONCÉ DE CERTAINS GENRES, COMME LA SF OU LE FANTASTIQUE (HEUREUSEMENT QU'IL EXISTE LA SCI-FI CHANNEL !). PANORAMA RAPIDE DES FUTURES (RARES) SÉRIES QUI NOUS INTERPELLENT.

Sci-Fi Channel : le sauveur !

Si les networks ricains préfèrent la télé poubelle, la Sci-Fi Channel continue de s'imposer avec des fictions délirantes comme on les aime. Voici, hélas sans images, certains de leurs futurs programmes :

- Les producteurs du remake de **Ring** développent l'adaptation du manga *Witch Hunter Robin* sur des flics entraînés pour chasser des sorcières.
- Le créateur d'**Hellboy**, Mike Mignola, se lance dans une série d'animation adaptée de son propre travail imaginant un robot de l'armée qui visse sa tête sur différents corps pour combattre ses ennemis. Cela s'appelle ***Amazing Screw-on Head*** et ça promet !
- Clive Barker se lance dans une mini série de 6 heures intitulée ***History of the Devil***, où le Diable utilise les cours de justice pour essayer de revenir au Paradis (?).
- Et pour finir, deux purs Bruce Campbell flicks. L'acteur écrit et réalise ***The Man with the Screaming Brain***, où un banquier se fait implanter un bout de cerveau de gangster. Le second, ***Alien Apocalypse***, l'imagine en astronaute revenant sur Terre pour y découvrir une population asservie par des hommes verts. « *C'est* **Spartacus** *avec des aliens !* » assure Campbell. Mortel !

The 4400

Diffusée à partir du 11 juillet par USA Network, ***The 4400*** est une mini-série qui imagine que des personnages ayant disparu dans les 50 dernières années reviennent toutes au même moment, transformées. Très vite, on réalise qu'elles avaient été enlevées par des extraterrestres. Avec Peter Coyote, Michael Moriarty, et un mec au nom hallucinant : Maershalalhashbaz Ali.

Lost

Inspiré (sans l'avouer) des **Échappés du néant** de John Farrow (1956), ***Lost*** est la nouvelle série du créateur d'***Alias***, prévue sur ABC. Elle démarre sur le réveil de 48 personnes en sang en plein milieu de la jungle, qui réalisent qu'elles ont été victimes d'un crash. Complètement paumées, elles vont devoir apprendre à s'entraider, d'autant que les hurlements d'étranges créatures ont tendance à les faire paniquer. Au casting, on verra Dominic Monaghan (Merry dans **Le Seigneur des anneaux**) et Terry O'Quinn, entre autres.

Stargate Atlantis

Le 16 juillet sera lancée sur la Sci-Fi Channel le premier spin off de ***Stargate, Atlantis***. Il se situe après la découverte en Antarctique du repaire des Anciens (les créateurs des Stargates) donnant enfin tout le savoir nécessaire pour des voyages plus lointains dans le cosmos. La série suit alors un groupe d'élite dirigé par le docteur Weir, chargé d'aller explorer l'espace au-delà de notre galaxie. Bien sûr, qui dit nouvelles frontières, dit aussi nouvelles civilisations… Et nouvelles menaces.

INFOS RAPIDES

● Les séries définitivement arrêtées : ***Angel*** (malgré une campagne de fans digne de celles de ***Star Trek***), ***Jake 2.0***, ***Tarzan***, ***Wonderfalls***, ***Still Life***.
Les séries reconduites : ***24 heures chrono*** (retour en janvier 2005), ***Alias***, ***Charmed*** (portnawak !), ***Smallville***, ***Enterprise*** (repêché de justesse grâce aux fans), ***Tru Calling***.

● ***Farscape*** reviendra, à la fin de l'année, sur la Sci-Fi Channel sous la forme d'une mini-série de 4 heures intitulée ***The Peacekeeper War***. Elle rependrait la série là où le dernier épisode l'avait laissée, afin de répondre à de nombreuses questions en suspend.

● Pauvre Stallone, qui devient le présentateur d'un show de TV réalité intitulé ***Contender***. Le principe : suivre différents apprenti-boxeurs pendant leur entraînement et les voir se fighter la gueule chaque semaine. Le gagnant reçoit un million de dollars (et une opération chirurgicale !!).

● NBC vient de refuser la série ***Transylvannia*** proposée par Stephen Sommers et tirée de son rollercoaster **Van Helsing**. Raison officielle : « trop cher ». Raison officieuse : **Van Helsing** s'effondre rapidement au box-office après un excellent démarrage.

● Joel Schumacher développe un projet qu'il décrit comme un croisement entre ***V*** et ***Sex in the City*** (je pleure déjà). On y suivra un groupe d'aliens prenant la forme d'humains pour récolter des informations sur notre planète en vue d'une invasion future. Bien sûr, ils vont découvrir les sentiments, l'amour, les petits oiseaux dans les champs… 2 secondes, je vais gerber !

● ***Motel Man***, sur la Sci Fi Channel, s'intéresse à un détective privé qui, par hasard, tombe sur des objets du quotidien dotés de pouvoirs magiques (un stylo qui crée des pièces de monnaie par exemple). Bien sûr, des groupuscules mystérieux sont prêts à tuer pour tous les posséder.

● Juste pour le fun, la photo promo du spin off de ***Practice***, ***Fleet Street*** : matez les tronches de James Spader et William Shatner !

● 13 juin : saison 4 de ***Six Feet Under***. Yeah !

● Voici la série qui va sans doute cartonner l'année prochaine, et c'est encore un spin off (l'originalité n'étouffe pas les gros networks) : ***CSI New-York***

● Joey Tribbiani is back dans un spin off de ***Friends*** dédié et intitulé sobrement : ***Joey***. C'est pas très Mad mais ça fait quand même plaisir !

● Martin Scorsese et Tony Grantz produisent une adaptation de *Frankenstein* (qui se déroulerait de nos jours) en mini-série de 6 heures pour USA Network. Le premier épisode sera réalisé par le bourrin Marcus Nispel (**Massacre à la tronçonneuse**).

● Pour finir, la news top du mois ! ABC développe une série appelée ***ActionHeroes, Inc.***, qui raconte comment trois stars de télé has been profitent du peu de gloire qui leur reste pour monter une agence de détectives et combattre le crime à Los Angeles. Mouais… Sauf que la série est interprétée par trois vrais has been qui tuent : Lee Majors (***L'Homme qui valait trois milliards***), Robert Wagner (***L'Amour du risque***) et le grand William Shatner (Captain James T. Kirk of the USS Enterprise). J'en rêve déjà la nuit !

N I F F F

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM FANTASTIQUE DE NEUCHATEL

L'évènement suisse du cinéma fantastique

4ème Edition, 29 Juin - 4 Juillet 2004

Billets:
+41 (0)32 730 50 31
www.nifff.ch
Cinemas Arcades & Apollo 1-2-3
fnac

OFFRE SPECIALE:
Jusqu'au 13 Juin
abonnement général à 60 euros

www.nifff.ch

BCN · PRESSOR · TSR · hôtel palafitte

Mad Movies · avant première · cinéfeerie · COULEUR 3 · LE TEMPS · CINEMAN

AVEC LE SOUTIEN DE LA Pierre Romande

Avec le soutien du Canton de Neuchâtel

NIFFF - Rue Martenet 4, 2000 Neuchâtel, Switzerland Tel:+41 32 731 5031 / Fax: +41 32 731 0775

→ par Bertrand ROUGIER

Jungle Emperor Leo

C'EST ASSEZ INHABITUEL, MAIS CE MOIS-CI LA RUBRIQUE VA PRENDRE LA FORME D'UNE PREVIEW. EN EFFET, JUNGLE EMPEROR LEO, **LE FILM RÉALISÉ EN 1997 PAR TOSHIO TAKEUCHI POUR LE STUDIO TEZUKA PRODUCTIONS EN RÉPONSE AU PLAGIAT DE DISNEY (**LE ROI LION**) DÉBARQUE SUR NOS ÉCRANS EN JUILLET. UNE MISE AU POINT S'IMPOSAIT !**

Nous reviendrons sur les qualités intrinsèques de ce splendide (c'est un indice) film d'animation dans notre prochain numéro. Cependant il était temps de s'attarder sur la genèse de l'œuvre monumentale qu'est *Le Roi Léo.*

C'est en 1950 que débute la publication dans le magazine Manga Shônen de la bande dessinée *Le Roi Léo.* « *C'est à cette époque qu'Osamu Tezuka, qui se montrait très actif comme dessinateur de mangas à Osaka, est monté à Tokyo, où il rencontra l'éditeur Ken'ichi Katô.* », se souvient Yoshihiro Shimizu, l'ancien directeur de Tezuka Productions. « *Ce dernier a vu les premières planches du* Roi Léo *et a demandé à Tezuka de publier le manga. Au départ, la bédé devait être assez courte, s'arrêtant au moment où Léo devenait roi. Mais, à la vision de* **Bambi**, *en 1951, Tezuka décida de poursuivre son œuvre pour y développer d'autres idées. En plus de la compassion envers une nature assiégée, il a abordé dans son œuvre les thèmes de la vanité et de la métempsycose : les êtres vivants meurent, mais la vie ne cesse pas pour autant. L'important c'est d'avoir tenté d'améliorer, ne serait-ce qu'un peu, le monde au cours de son passage sur Terre. Le message de Tezuka n'était évidemment pas de dire que rien ne change, mais au contraire, qu'il faudra toujours des êtres, humains ou animaux, pour poursuivre les rêves de leurs prédécesseurs et pour continuer à construire l'avenir.* »

En 1964, dans un magazine nommé Disney Land, Tezuka donna une courte suite (publication d'août 1964 – septembre 1965) aux aventures du Roi Léo.

C'est en 1965 que la production de la série d'animation du ***Roi Léo*** fut entamée. Le show (52 épisodes de 23 minutes) fut diffusé sur la chaîne Fuji TV à une heure de très grande écoute, tous les mercredis de 19h00 à 19h30. La série du ***Roi Léo*** marqua une date très importante dans l'histoire de l'animation japonaise, car il s'agissait de la première série TV d'animation japonaise réalisée en couleurs.

En fait, suite au succès d'***Astro Boy*** (1963) et aux promesses d'une prévente de la série ***Le Roi Léo*** au Network américain NBC (dans le top 3 des chaînes les plus regardées aux USA pendant 40 ans), Muchi Productions décida d'augmenter d'un cran le niveau de ses ambitions. Évidemment, une telle production nécessita à l'époque d'énormes sacrifices et une abnégation sans faille de la part des équipes techniques qui, confrontées à un challenge inédit, dormaient chaque nuit

dans les studios pour être en mesure de livrer un épisode en fin de semaine.

« *Je garde beaucoup de souvenirs de cette série.* », se souvenait Osamu Tezuka en 1980. « *Elle n'a jamais cessé de toucher le cœur, dans plus de 39 pays du monde. Quand nous avons commencé la production, nous nous sommes lancés un pari insensé. Il n'y avait alors que 5000 récepteurs couleurs à Tokyo. Mais nous avions envie d'innover et nous ne pouvions compter que sur les ventes internationales.* ***Le Roi Léo*** *réalisa un taux d'audience supérieur à 40 % pendant toute sa période de diffusion. La série a acquis une grande popularité et reçu de nombreux prix.* »

« *J'aimerais énormément réaliser un film sur un sujet aussi novateur qu'****Astro Boy****. Des séries comme celle-ci et* ***Le Roi Léo*** *sont formidables. Tezuka est un grand créateur, un grand cinéaste, il faudrait qu'un jour nous puissions travailler sur un projet commun. Je suis certain que le résultat serait formidable.* » déclara Walt Disney suite à la vision des aventures du petit lion en 1965. En fait, les studios Disney tentèrent vainement d'acheter les droits d'Astro et de Léo (ils étaient déjà vendus). Finalement, **Le Roi Lion** (le plus gros succès de Walt Disney Productions) copia « généreusement » les figures majeures et des scènes entières de la série de Tezuka. Évidemment, la politique de Disney fut de nier en bloque toute influence. Or, cette défense paraît dérisoire quand on compte le nombre aberrant de plans du **Roi Lion** qui sont directement issus du manga ou de la série de Tezuka. Même les noms des personnages principaux sont « identiques » (Kimba en japonais, Simba en américain).

Finalement, c'est Roy Disney qui formula l'aveu décisif au cours d'une interview lorsque, interrogé sur le prochain film des studios, il répéta à plusieurs reprises que le héros se nommait Kimba ! Enfin, on doit souligner qu'aux USA, Kimba fut l'objet d'un culte équivalent à celui de ***Goldorak*** en France, ce qui rend peu probable l'hypothèse selon laquelle les producteurs du **Roi Lion** n'aient jamais vu Kimba.

En 1966 fut réalisé le premier long-métrage du **Roi Léo**, qui sortit le 31 juillet dans un vaste réseau de salles de cinéma.

La même année, une seconde saison de la série, **New Jungle Emperor, Go Ahead Leo !** (26 épisodes), vit le jour à son tour. Ce show adapta la fin du manga de Tezuka, notamment la partie de l'histoire développée dans le magazine Disney Land.

Entre 1966 et 1988, des rediffusions régulières des deux séries du ***Roi Léo*** furent programmées sur

les chaînes hertziennes japonaises, américaines et européennes (dont la France).

Finalement, en 1989, une troisième série du ***Roi Léo*** (52 épisodes), **Jungle Emperor**, est produite par Tezuka Productions. La diffusion débuta après la mort du maître. Osamu Tezuka avait commençait à travailler sur le remake de la série du ***Roi Léo.*** Malheureusement, la maladie l'emporta avant la fin de la production. C'est donc à ses collaborateurs qu'incomba la tâche de finir le show, pour la première fois sans l'aide du maître.

Conformément aux souhaits de Tezuka, le Léo ici présenté est très différent de celui des séries précédentes. Il n'est plus un héros omniscient. Il évolue par soliloques, à force d'essais et d'erreurs. Tout comme le héros que vous découvrirez au début de l'été dans le long-métrage qui sort enfin sur les écrans français.

Ci-dessus : Quelques images comparatives, qui parlent d'elles-mêmes, entre Le Roi Leo de Tezuka (1965) et Le Roi Lion de Disney (1994).

SANG D'ENCRE

→ par Arnaud BORDAS

Jackie Chan, à la force des poings

ÉRIC FABER - CARNOT CINÉMA - 192 PAGES - 16 €

Ce phénomène cinématographique qu'est Jackie Chan, grand prêtre du coup de latte hong-kongais aujourd'hui en pré-retraite à Hollywood, méritait bien un bouquin français. C'est donc désormais chose faite, grâce au travail abattu par Éric Faber, qui connaît le sujet sur le bout de ses petits doigts musclés (je me permets de le vanner gentiment hein, je le connais bien…). Voilà donc un ouvrage très intéressant, qui passe en revue la carrière du petit Jackie, de ses débuts difficiles jusqu'à la renommée internationale. C'est bien écrit, bien documenté et ça se lit comme un passionnant feuilleton à rebondissements. Seul petit regret : pas d'iconographie. À noter : l'ouvrage bénéficie d'une préface de Martin Winckler, spécialiste des séries télé et écrivain reconnu (*La Maladie de Sachs*).

Coupez !

CHRISTOPHE GREUET - CARNOT CINÉMA - 240 PAGES - 18 €

En 20 ans de présence assidue au Marché du Festival de Cannes, Christophe Greuet, journaliste à Midi Libre, a eu le temps de collectionner une foultitude d'anecdotes sur des films inavouables, déviants, oubliés, auto-censurés ou carrément disparus. Sous-titré *« Ces films que George Clooney, Nicole Kidman, Jean Reno, Kim Basinger… aimeraient oublier. »*, le bouquin est une mine d'anecdotes délirantes et de références utiles, qui permet de se rafraîchir la mémoire tout en se marrant comme il faut. Exemple : un chapitre entier est consacré à ce brave George Lucas pour nous rappeler le nombre de faux pas gênants qu'il a commis dans sa carrière (du type **Star Wars Holiday Special** ou **Howard the Duck**) puis qu'il a tenté d'enterrer honteusement. Bref, un livre hautement recommandable, signé par un pro qui ne se prend pas au sérieux.

Sergent Rock Anthologie Volume 1

BOB KANIGHER ET JOE KUBERT - SOLEIL - 136 PAGES - 28,50 €

Icône guerrière du comics américain, le redoutable Sergent Rock reste plutôt méconnu dans nos contrées. Espérons que cette superbe anthologie aidera à mieux faire connaître le personnage. Véritable tête de mule, ancien boxeur et soldat intrépide, « The Rock » enquille les batailles hargneuses contre l'ennemi allemand (et notamment contre le terrible Iron Major) à la tête de la courageuse compagnie Easy. Inspiré par la gueule burinée de Robert Mitchum, le sergent a franchi les générations avec aplomb et l'on fantasme encore aujourd'hui sur le projet d'adaptation cinématographique que Joel Silver essaya de monter à l'orée des années 90. Cette anthologie possède la particularité de se concentrer uniquement sur la période illustrée par l'indispensable Joe Kubert, créateur graphique du personnage et véritable légende vivante du comics US (le monsieur signe un avant-propos habité par la modestie des grands artistes). Donc, n'hésitez pas à vous plonger dans ce très beau livre, ne serait-ce que pour vous persuader qu'il n'existe qu'un seul The Rock et qu'il n'a rien à voir avec un catcheur trépané à tête de godemichet (je dédie cette dernière phrase à « F le petit Suisse »).

M.O.R.
MOVIE OBJECT REPRODUCTION
KING ARTHUR
LE 13ème GUERRIER
M.O.R.
BP 3 - 78612 LE PERRAY EN YVELINES CEDEX Tél : 01.34.84.10.40
www.masterofrock.com - Du mardi au samedi de 9h30 à 19h30
Pièce identique à celle du commerce et armurerie !

BON DE COMMANDE : (à Photocopier)
NOM :
ADRESSE :
VILLE :
CODE POSTAL :

À renvoyer à : M.O.R.
PRENOM :

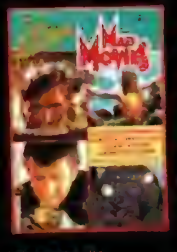
ARTICLE	PRIX	ARTICLE	PRIX
MONTANT DE LA COMMANDE			
FORFAIT PORT ET EMBALLAGE (France Métropolitaine uniquement)			4,99 €
TOTAL A PAYER ☐ Je reçois gratuitement le Catalogue !			
☐ Je souhaite uniquement le catalogue (Remboursé au 1er Achat !)			2,99 €

JE JOINS A MA COMMANDE : ☐ Chèque ou Mandat à l'ordre de "M.O.R."
CARTE BLEUE - VISA - MASTERCARD accepté à partir du 2 ème achat uniquement

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES

29 Avoriaz 1984 / **Brainstorm / X-tro** / «Les Demeures du fantastique» / int. Joe Dante, Paul Naschy...

32 **La Compagnie des Loups / Dune / Greystoke / Rocky Horror Picture Show** / David Lynch / «Les Films après la bombe» / les séries de Gerry Anderson...



33 **Gremlins / Phenomena / 2001 : L'Odyssée de l'Espace** / «Le Psycho-Killers» / int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis...

36 **Re-Animator / Le Jour des Morts-vivants / Lifeforce / Planète Interdite** / «Le Péplum Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

37 **Mad Max 3 / Legend** / dossier «Sang pour sang gore» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato...

38 **Retour vers le Futur / La Chair et le Sang / Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?**

«Le fantastique matra liena» / int. Rick Baker...

39 Avoriaz 1986 / **Re-Animator / La Revanche de Freddy** / Roman Polanski / Richard Fleischer / «Le fantastique indonésien» / int. Stuart Gordon, Jack Shalder, Rick Baker, Michael Pomeli...

40 **Highlander / Re-Animator / Link / Chapeau Melon et Bottes de Cuir** / «Hitchcock» / int. Christophe Lambert...

41 **House** / «Hitchcock» (suite) / int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

42 **From Beyond / L'invasion Vient de Mars / Poltergeist 2 / Rencontres du 3ème Type** / «La préhistoire au cinéma» / int. Brian Yuzna, Stan Winston...

43 Dossier **Aliens / Critters / Les aventures de Jack Burton** / «Les extra-terrestres au cinéma»...

44 **Massacre à la Tronçonneuse 2 / Le Jour des Morts-vivants / Evil Dead / *Le Prisonnier*** / Stephen King / Klaus Kinski / «Les films horrifi comiques»...

45 Avoriaz 1987 / **La Mouche / From Beyond / Jason le Mort-vivant** / int. Stuart Gordon...

46 **King Kong 2 / Street Trash / Démons 2 / L'Exorciste** / «Les singes géants au cinéma»...

47 **Evil Dead 2 / Freddy 3 / Indiana Jones / Le Sixième Sens** / int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...

48 **Hellraiser / Les Sorcières d'Eastwick** / «Superman, la légende» / «La série B américaine» / int. Joe Dante...

50 **RoboCop / Hidden / Les Maîtres de l'Univers** / index des n°23 à 49 / int. Phil Tippett...

51 Avoriaz 1988 / **RoboCop / Opéra / Hellraiser / Hidden** / int. Paul Verhoeven...

52 **Running Man / Hellraiser / Hidden / Prince des Ténèbres** / «Les films de Carpenter» / int. Donald Pleasence...

53 «Zombies Strike» / **Elmer / Aux Frontières de l'Aube** / int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...

54 **Bad Taste** / Le Marché du Film 1988 / «Les héros du Fantastique» / «**Vendredi 13**, l'hécatombe» / int. Peter Jackson...

59 **Chinese Ghost Story / Le Blob / Roger Rabbit / Bad Taste** / «Freddy, le

mythe» / «Empire : grandeur et décadence»...

56 **Freddy 4 / Beetlejuice / Willow / Aux Frontières de l'Aube / Elvira** / les FX de **Evil Dead 2**...

57 Avoriaz 1989 / **Le Blob / Invasion Los Angeles / Hellraiser 2 / Faux-semblants**...

58 **Invasion Los Angeles / La Mouche 2 / Munchausen** / Cronenberg interview et dossier...

59 **Batman / Hellraiser 2 / La Mouche 2** / la série TV **Freddy**...

60 **Freddy 5 / Re-Animator 2 / Society / Abyss** / «Les méchants du fantastique»...

61 **Batman / Indiana Jones et la Dernière Croisade / Abyss** / «Le tour du monde des super héros»...

62 «H.M : La grande illusion» / **Batman / Re-Animator 2 / RoboForce**...

63 Avoriaz 1990 / **Simetierre / Leviathan / Society / Re-Animator 2 / Halloween 4**...

64 «Dossier Frankenstein» / **Cabal / *Freddy* TV / Basket Case 2 / Frankenhooker**...

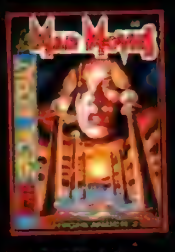
65 **Total Recall / Akira / Tremors / Halloween 4** / Lamberto Bava...

66 **RoboCop 2 / Freddy 5 / Highlander 2 / Maniac Cop 2 / Star Trek 5**...

67 **Total Recall / RoboCop 2 / Dick Tracy / Sailor et Lula** / int. Verhoeven, Irvin Kershner...

68 «Georges Lucas : la tête dans les étoiles» / **Les Tortues Ninja / Darkman** / int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...

69 Avoriaz 1991 / **Cabal / Henry / Highlander 2 / Les Feebles** / int. Clive Barker, Frank Henenlotter...



70 **Predator 2 / Edward aux Mains d'Argent / Massacre à la Tronçonneuse 3 / Akira / *Twin Peaks*** (série)...

71 **Terminator 2 / Akira / Hardware / Ça / La Nuit des Morts-Vivants**...

72 **Les Feebles / RoboCop 3 / Freddy 6** / dossier «**La Malédiction**» / int. Peter Jackson...

73 Spécial **Terminator 2 / Rabid Grannies / Fisher King** / int. Terry Gilliam...

74 **Evil Dead 3 / Rocketeer / Freddy 6 / Hellraiser 3 / T2**...

75 Avoriaz 1992 / **Tetsuo I & II / Freddy 6 / Le Sous-sol de la Peur**...

76 **Le Festin Nu / Hook / Brain Dead** /

La Famille Addams / int. Cronenberg, Spielberg, Harry Sommenfeld...

77 **Alien 3 / Batman le Défi / Universal Soldier / *Indiana Jones* TV / Twin Peaks / Le Cobaye**...

78 Dossiers **Batman le Défi & Alien 3 / Les Aventures d'un Homme Invisible / Star Trek 6**...

79 Dossier «Vampires» / les FX de **Brain Dead** et **Evil Dead 3**...

81 Avoriaz 1993 / **Dracula / Brain Dead / Candyman / Hellraiser 3 / Evil Dead 3**...

82 **Fortress / Trauma / *Les Contes de la Crypte*** / int. carrière de Joe Dante

83 **Last Action Hero / Necronomicon / Body Snatchers / Phantasm 3**...

84 **Jurassic Park** / int. carrière de George Romero et Dick Smith / **Wild Palms**...

85 Spécial Dinosaures : du **Monde Perdu** à **Jurassic Park** / int. Harryhausen, Phil Tippett...

86 **Demolition Man / Mask / L'Etrange Noël de Mr Jack / Accion Mutante**...

87 Gérardmer 1994 / **Evil Dead 3 / L'Antre de la Folie** / Brian Yuzna...

88 Dossier «Loup Garou» / **Wolf** / tous les **Hurlements / Body Melt**...

89 Dossier TV : Batman, RoboCop, Superman...) / **Body Bags / The Crow** / la saga des **Baby Cart**...

90 **The Crow** / les séries **X-Files**, **Highlander** et **Batman** / **Eraserhead**...

91 Dossier «Maman» / **Wolf / Tetsuo / Mask / Ed Wood**...

92 **L'Étrange Noël de Mr Jack / Entretien avec un Vampire / Freddy 7** / Inoshiro Honda...

93 Gérardmer 1995 / **Stargate / L'Antre de la Folie / Freddy 7 / Highlander 3**...

94 **Dellamorte Dellamorte** / int. carrière Tobe Hooper et John Carpenter...

95 **Ed Wood / Batman Forever / Freddy 7 / Porco Rosso** / int. carrière de Fred Dien Ray...

96 **Judge Dredd / Tank Girl / Congo / Le Village des Damnés / The Kingdom**...

97 ***X-Files*** / **Wolf** / **La Mutante** / les films d'Ed Wood / int. Chris Carter...

98 Dossier ***X-Files*** / **Johnny Mnemonic / Une Nuit en Enfer** / *Hercule* TV...

99 Gérardmer 1996 / **Seven / The Crow 2 / L'Armée des 12 Singes**...

100 **SPECIAL N°100 LES 100 MEILLEURS FILMS FANTASTIQUES DE MAD MOVIES. *X-Files* / Toy Story.**

101 **Independence Day / Une Nuit en Enfer / Heavenly Creatures**...

102 **N° SPECIAL *X-Files* / Dangereuse Alliance / Planète Hurlante / Crash / Jiang-Hu...100 pages**

103 **Independence Day / Multiplicity / Starship Troopers** / Tsui Hark...

104 ***X-Files*** / ***Millennium*** / **L.A. 2013 / Disjoncté** / int. Carpenter, Martin Landau...

105 Gérardmer 1997 / **Mars Attacks ! / Fantômes contre Fantômes / Ghost in the Shell / Lost Highway**...

106 **Star Wars édition spéciale / Le Maître des Illusions** / int. George Lucas, Clive Barker...

107 **Le 5ème Elément / Alien la Résurrection / Hellraiser 4 / Aneconda / Shining TV**...

108 **Men in Black / Scream / Batman & Robin** / rétro **Godzilla** / int. Wes Craven...

109 **Volte/Face / Le Monde Perdu / Contact / Mimic / Vampires / *Millennium***...

110 **Alien la Résurrection / Starship Troopers / X-Files le Film / Spawn**...

111 Gérardmer 1998 / **Starship Troopers / Postman / Souviens-toi... l'Été Dernier**...

112 **Vampires / Gattaca / Le Loup-garou de Paris / Dark City / Halloween 6**...

113 **Godzilla / Dark City / Un Cri dans l'Océan / Wishmaster / Blade**...

114 **Scream 2 / Armageddon / *X-Files* / *Millennium*** / **Las Vegas Parano / La Mutante 2**...

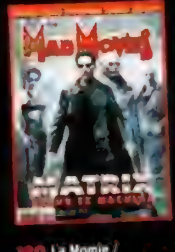
115 **Godzilla / X-Files le Film / Truman Show / Small Soldiers** / «Retro gore»...

116 **Blade / Halloween : 20 ans après / *Buffy*** / dossier «Séries TV»...

117 Gérardmer 1999 / **Star Wars Episode 1 / Psycho / Virus / 1001 Pattes**...

118 **Matrix / La Fiancée de Chucky / Cube / eXistenZ / Urban Legend** / dossier «Slasher»...

119 **Matrix / Wild Wild West / The Faculty / Mon Ami Joe** / «La série Z à la française»...

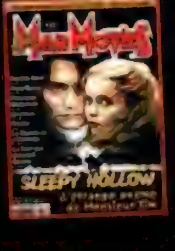


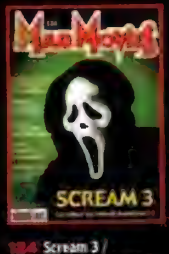
120 **La Momie / Wild Wild West / Le 13ème Guerrier / Blair Witch / Vorace**...

121 **Star Wars Episode 1 / Mantise / Jin-Roh / Perfect Blue / Princesse Mononoke**...

122 **Sixième Sens / La Fin des Temps** / «Les 25 meilleurs films de trouille»...

123 Gérardmer 2000 / **Sleepy Hollow / Peur Bleue / Princesse Mononoke**...





124 **Scream 3 / Mission to Mars / Faust / Ryunose / *Resident Evil* 3**...

125 **Le Seigneur des Anneaux / Mission to Mars** / dossier «Killers Superstars» / rétro **Blair Witch**...

126 **X-Men / Le Pacte des Loups / Pitch Black / Destination Finale**...

127 **L'Homme sans Ombre** / dossier «L'homme invisible» / **The Cell / Scary Movie / Gemini** / rétro **Hellraiser**...

128 **Blair Witch 2 / Donjons et Dragons / Planète Rouge / *Sanku Kai*** / «Hommage à la *Hammer*»...

129 **Spiderman / Le Pacte des Loups / Rollerball / Tomb Raider** / dossier «Trauma»...

130 **Le Seigneur des Anneaux / Le Couvent / Intuitions** / dossier «Trash»...

131 **Le Retour de la Momie / Ghosts of Mars / Legend of Zu** / dossier Momies / **Pearl Harbor**

132 **Le Seigneur des Anneaux / Tomb Raider** / Les bombes sexuelles du fantastique / dossier Jet Li

133 **Final Fantasy / Jurassic Park 3 / La Planète des Singes / A.I.** / poster **Final Fantasy**...

134 **La Planète des Singes / Vidocq / Avalon / Samourais** / dossier Terry Gilliam

135 A.I. / From Hell / The One / Dossier FX les Robots au cinéma / Vin Diesel

136 Dossier Ghosts of Mars / Battle Royale / Le Voyage de Chihiro / Harry Potter / Chevalier

137 Rollerball / Monstres et Cie / The One / Peter Jackson : de 2 à A

138 Dossier Le Seigneur des Anneaux / Les Autres / 13 Fantômes / Gérardmer 2002

139 Dossier From Hell / Spiderman / Versus /

Donnie Darko / «Les visages de Jack l'Eventreur» / «Tokyo Underground»

140 Dossier Avalon / Rollerball / Monstres & Cie / Int. Dario Argento, Takashi Miike / «30 chefs-d'œuvre oubliés»

141 Dossier Resident Evil / Le Voyage de Chihiro / Spiderman / Panic Room / «30 scènes inoubliables»

142 SPECIAL 30e ANNIVERSAIRE : 1972-2002, 30 ANS DE CINEMA FANTASTIQUE Star Wars Episode II / Int. Tobey Maguire, Kirsten Dunst / L'Echine du diable / Femme Fatale...

143 SPÉCIAL SUPER-HEROS 2 COUVERTURES AU CHOIX : SPIDERMAN OU BLADE 2. Dossier Spiderman / Dossier Blade 2 / Minority Report / Darkness /

Metropolis / «L'esprit comic-book en 10 films»

144 Men in Black 2 / Le Règne de feu / Brocéliande / Jeepers Creepers / Jason X / Arac Attack / Requiem /

Mes chers voisins / «Nos 30 nanars assumés»

145 Dossier Minority Report / Windtalkers / Simone / Signes / Blood Feast 2 / Int. carrière Ray Harryhausen

146 Dossier Signes / Halloween resurrection / xXx / Terminator 3 /

Kill Bill / Jeepers Creepers 2 / The Ring / Seijun Suzuki / Int. carrière Jack Hill

147 Dossier Meurs un autre jour / Daredevil / X-Men 2 / Hulk / Harry Potter et la chambre des secrets / Spider / Osamu Tezuka / Int. carrière Herschell Gordon Lewis

148 Dossier Les Deux tours / Re-Animator 3 / Spy Kids 2 / Cradle of Fear / Resurrection of the Little Match Girl / Les Larmes du tigre noir / Le cinéma Thaïlandais / Int. carrière Sergio Sollima

149 Dossier Gérardmer 2003 / The Matrix Reloaded / Brocéliande / Le Cercle / Gangs of New York / Le Château dans le ciel / Int. carrière José Mojica Marins

150 Dossier Dark Water / X-Men 2 / Hulk / The League of Extraordinary Gentlemen / Solaris /

Cabin Fever / Leeches / Speed Demon / Darkness Falls / Scarecrow / Les fantômes japonais / Int. carrière Larry Cohen

151 Dossier Daredevil / Terminator 3 / Black Mask 2 / Willard / Cypher / Traqué / Star Trek

Nemesis / Les films comic-books cafés / Int. carrière Shinya Tsukamoto

152 Dossiers Evil Dead et Maléfique / X-men 2 / House of the Dead / Animatrix / Dreamcatcher / Destination finale 2 / Génération Evil Dead : le fantastique à l'économie / AFM 2003

153 Dossier Les Evénements de la rentrée : Kill Bill, Hero, Blueberry, Le Retour du roi, Freddy Vs Jason, Underworld... / Matrix Reloaded / Animatrix / Basic / X-Men 2 / 28 Jours plus tard

154 Dossier Hulk / Darkness / Haute Tension / Nuits de Terreur / Animatrix / Ong Bak / Int. carrière Steve Wang

155 Dossier Termiator 3 / Les effets spéciaux de Matrix Reloaded / Abîmes / Narc / Les Enfants d'Abraham / Charlie's Angels 2 / Détour Mortel / The Eye / Pirates des Caraïbes / Tomb Raider 2 / Int. carrière Sergio Martino

156 Dossier Underworld / Matrix Revolutions / Hero / Identity / Les effets spéciaux de La Ligue des gentlemen extraordinaires / Skinned Deep / Monster Man / Willard / Cowboy Bebop

157 Dossier Freddy contre Jason / The Texas Chainsaw Massacre / May / Infernal Affairs / Mystic River / Bad Boys 2 / Hommage à Charles Bronson / Int. carrière John Phillip Law (1ère partie)

158 Dossier Hellboy / Dossier Kill Bill Volume 1 / Matrix Revolutions / Gothika / Zatoichi / Le Monde de Nemo / S.W.A.T. / Alien / Flesh for the Beast / Slashers / Int. carrière John Phillip Law (2ème partie)

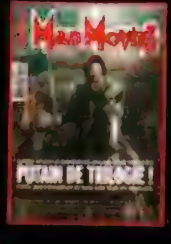
159 Dossier Le Retour du Roi / Mindhunters /

Les Rivières Pourpres 2 / Battle Royale 2 / The Card Player / Bloodgnome / Int. carrière Enzo G. Castellari (1ère partie)

160 Dossier Massacre à la tronçonneuse / Dossier Gérardmer 2004 / Spider-Man 2 / Gothika / Dead or Alive 1, 2, 3 / Jeepers Creepers 2 / Int. carrière Enzo G. Castellari (2ème partie)

161 Dossier Van Helsing / Dossier Blueberry / Manson Family / Big Fish / Paycheck / Open Range / L'Hirondelle d'or / Cheng Pei Pei / Cannibal Holocaust / Int. carrière Ruggero Deodato (1ère partie)

162 Dossier May / Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban / Immortel / Agents Secrets / Kiki, la petite sorcière / Alive / Aragami / Azumi / Romasanta / The Unliving / Screaming Dead / Int. carrière Ruggero



BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante : **D.I.P. - Mad Movies. 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19**
(Ligne spéciale abonnements et anciens numéros Tél. : 01 44 84 85 29)

Chaque exemplaire : 4,80 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi). Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad Movies* n°1 à 28, 30, 31, 35, 43, 48 et 64 : épuisés). Pour l'étranger : **5,00 €** par exemplaire. Attention, nous n'acceptons que le paiement direct par carte bancaire ou par mandat international.
Hors-série n°1 Carpenter et n°2 Jackson. France : **7,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port inclus). Dom-Tom et étranger : **9,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port inclus).

Oui, je désire recevoir les numéros de **Mad Movies** entourés dans le tableau ci-contre (cerclez les numéros commandés) :

Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM ..... PRÉNOM .....

ADRESSE .....

CODE POSTAL ..... VILLE .....

PAYS .....

Date d'expiration ..... Mois/Année

Date et signature obligatoires

VOIR LE SOMMAIRE DE CHAQUE NUMÉRO SUR www.mad-movies.com, RUBRIQUE ANCIENS NUMÉROS.

MAD MOVIES										
29	32	33	34	36	37	38	39	40	41	42
43	44	45	46	47	49	50	51	52	53	54
55	56	57	58	59	60	61	62	63	65	66
67	68	69	70	71	72	73	74	75	76	77
78	79	80	81	82	83	84	85	86	87	88
89	90	91	92	93	94	95	96	97	98	99
100	101	102	103	104	105	106	107	108	109	110
111	112	113	114	115	116	117	118	119	120	121
122	123	124	125	126	127	128	129	130	131	132
133	134	135	136	137	138	139	140	141	142	143 couverture Spiderman
143 couverture Blade II	144	145	146	147	148	149	150	151	152	153
154	155	156	157	158	159	160	161	162		

☐ Hors série n°1 John Carpenter

☐ Hors série n°2 Peter Jackson

Conformément à la loi informatique et Liberté du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case ☐

COLLECTION IMPACT

1 Commando / Rocky 4 / Morts-Vivants

2 Highlander / La Colline a des Canons

3 Hitcher / Cobra

4 Jack Burton / L'Invasion vient de Mars

6 Dossier Predator / Le Jour des Morts-Vivants / From Beyond

7 Platoon

11 Full Metal Jacket / Les Intouchables

12 Running Man / RoboCop / China Girl / Hellraiser

13 Running Man / Portes Disparus 3

14 Hellraiser 2 / Rambo 3 / Elvira

15 Double Detente / Bestiaire

Maniac Cop / Emmanuelle

16 Spécial Rambo 3 / Jeu Cyborg / La Bête de Guerre

17 Freddy 4 / Piège de Cristal / Rambo 3

18 Freddy 4 / L'Arme Absolue / L'Inspecteur Harry / Tourist

19 Amnésia 1989 / Punisher

20 Indiana Jones / Simetierre / Punisher / La Mouche 2

21 Total Recall / Freddy 5 / Cabal

22 Batman / Permis de Tuer / L'Arme Fatale 2 / Haute Sécurité

23 Spécial La Mouche / Indiana Jones / Punisher / Society / The Killer

24

25 Robocop 2 / Total Recall / Gunmen

27

28 Total Recall / Predator 2

30 La saga des Rocky

31 Highlander 2 / Coups pour Coups / Danse avec les Loups

32 Le Silence des Agneaux / Predator 2 / Terminator 2

33 Terminator 2

35 Terminator 2

36 Universal Soldier / Alien 3

37 Les Nerfs à Vif / JFK / Le Dernier Samaritain

38 Basic Instinct / Batman 2

39 L'Arme Fatale 3 / Universal Soldier / Batman 2

40 La saga des Aliens / Reservoir Dogs / Cliffhanger / Implotyable

41 Van Damme / C'est Arrivé près de chez vous

42 Dracula / Chasse à l'Homme

43 Bad Lieutenant / Cavale sans issue / Piège en Haute Mer

44 Cliffhanger / True Romance

45 A Toute Epreuve / La trilogie RoboCop / Last Action Hero

46 Le Fugitif / Last Action Hero

47 Dossier Spielberg / Cliffhanger

48

49

Demolition Man / L'Impasse

50

51 Pulp Fiction / Killing Zoe / Dossier Amicalement Vôtre

52 Speed / Killing Zoe / The Crow

53 True Lies / Pulp Fiction / TimeCop

54 Frankenstein / Entretien avec un Vampire / Crying Freeman

55 Les Evadés / Streetfighter / Mortal Kombat

56 Judge Dredd / The Killer / Sometime / Goldeneye

57 Mort ou Vif / Carrière Sharon Stone / Batman et Robin / Une Journée en Enfer

58 Judge Dredd / Desperado / USS Alabama

59 Mortal Kombat / Assassins / Apollo 13

60 Seven / Goldeneye / Dossier James Bond / Showgirls

61 Broken Arrow / Heat / Casino / L'Armée des 12 Singes

62 Dossier Crying Freeman / L'Effaceur / Mort Subite

63 L'Effaceur / Le Grand Tournois / Rock / Twister / Fargo

64 Mission Impossible / L.A. 2013

65 Au Revoir à Jamais / Daylight / Risque Maximum

66 X-Files / Mars Attacks ! / Star Wars

67 Batman & Robin / Roméo & Juliette / Kids Return / Le Sixième Elément

68 Doberman / Le Monde Perdu / Double Team / Speed 2

69 X-Files / Titanic / Volte/Face / Volcano / Les Ailes de l'Enfer

70 Copland / L.A. Confidential / Hanardi / Alien 4 / Le Pacificateur

71 Titanic / Demain ne Meurt Jamais / Starship Troopers / U-Turn / Spawn

72 Jackie Brown / Il Etait une Fois en Chine

73 Un Tueur pour Cible / Pluie d'Enfer / U.S. Marshals

74 L'Arme Fatale 4 / Sasorimes / Jackie Chan

75 Chapeau Melon / Godzilla

76 Le Masque de Zorro / Snake Eyes / Hors d'Atteinte

77 Soldier / Rush Hour / Eminem d'Eker / Oz

78 Star Wars / Un Plan Simple / Alien

79 Payback

Le 13ème Guerrier / Matrix

80 Matrix / Le Corrupteur

81 Dossier Buffy / Le 13ème Guerrier

82 Austin Powers 2 / Fight Club / Les Sopranos

83 Sleepy Hollow / Le Fin des Temps / Les Rois du Désert / The Practice

84 American Psycho / Les Rois du Désert / Buffy & Angel

85 X-Men / American Psycho

87 X-Men / Shanghai Kid / En Pleine Tempête

88 The Cell / Tigre et Dragon / L'Enfer du Devoir

89 Incassable / X-Files / Dark Angel / Way of the Gun

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante : **D.I.P. - Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19**
(Ligne spéciale abonnements et anciens numéros Tél. : 01 44 84 85 29)

Chaque exemplaire : 4,80 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi). Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (n°5, 8, 9, 10, 26, 28, 34, 86 et 90 : épuisés) Pour l'étranger : 5,00 € par exemplaire. Attention : nous n'acceptons que le paiement direct par carte bancaire ou par mandat international

Oui, je désire recevoir les numéros de **Impact** entourés dans le tableau ci-contre (cerclez les numéros commandés)

Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____ CP _____ VILLE _____ PAYS _____

_ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _

Date d'expiration _ _ _ _
Mois/Année

Date et signature obligatoires

IMPACT	1	2	3	4	6	7	11	12	
13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23
24	25	27	29	30	31	32	33	35	36	37
38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48
49	50	51	52	53	54	55	56	57	58	59
60	61	62	63	64	65	66	67	68	69	70
71	72	73	74	75	76	77	78	79	80	81
82	83	84	85	87	88	89				

Fantastic guide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 53

CHROMOSOME 3
E BROOD
avec lui
commence
l'immensité de
la Terreur.
HECTOR DE SAINT-LAUMER présente
OLIVER REED
SAMANTHA EGGAR
ction PIERRE DAVID et VICTOR SOLNICKI CHROMOSOME 3 avec ART HINDLE NUALA FITZGERALD HENRY BECKMAN SUSAN HOGAN
pour la première fois à l'écran CINDY HINDS écrit et réalisé par DAVID CRONENBERG produit par CLAUDE HEROUX
Producteur exécutif VICTOR SOLNICKI et PIERRE DAVID Mutual Productions/Elgin International Productions

CHRISTINA'S HOUSE

1998. RÉAL.: GAVIN WILDING. SCÉN.: STUART ALLISON, RAOUL INGLIS. INT.: ALLISON LANGE, BRENDAN FEHR, BRAD ROWE, JOHN SAVAGE, CRYSTAL BUBLE, CHELSEA HOBBS. PROD.: MICHAEL GRAIS, MARK VICTOR, RAMPAGE ENTERTAINMENT INC. DISTR.: OPEN NG DISTRIBUTION. USA.

Une famille emménage dans une nouvelle demeure, comme dans bon nombre de séries B du même genre, où il va se dérouler de troubles événements. Gavin Wilding joue sur tous les tableaux : shocker

Christina's House. Allison Lange à la maison : hantez, faites comme chez vous !

pour teenagers, whodunit classique, thème toujours payant de la (fausse) maison hantée, et aussi retour à une approche psychologique sérieuse des personnages confrontés à un danger imprécis, ceci en réaction à la mode plus fun des **Scream**, et autres **Souviens-toi l'été dernier… comment que j'avais bronzé mortel, les mecs** ! L'approche se veut originale, l'ambition louable, mais cela n'empêche pas l'ennui de s'installer comme chez lui, malgré un ingénieux retournement de situation final. Programmé en l'an 2000 aux Festivals de Bruxelles et de Gérardmer. (M123P.35, M132P18).

Lorsque **Christine** voit rouge !

CHRISTINE

1983. RÉAL.: JOHN CARPENTER. SCÉN.: BILL PHILLIPS, D'APRÈS STEPHEN KING. INT.: KEITH GORDON, MALCOLM DANARE, ALEXANDRA PAUL, CHRISTINE BELFORD, ROBERTS BLOSSOM, HARRY DEAN STANTON, KELLY PRESTON. PROD.: RICHARD KOBRITZ, POLAR FILMS. DISTR.: WARNER COLUMBIA. USA.

Cloîtré dans son monde intérieur, frustré dans ses rapports sociaux, le jeune Arnie subit après l'acquisition de sa vieille Plymouth rouge écarlate une métamorphose inattendue. Désormais sûr de lui, supérieur et méprisant, il vit en osmose avec sa voiture apparemment douée de raison, mais aussi capable d'autonomie, de ressentiment, d'amour possessif, au point de s'emparer bientôt de l'esprit de son propriétaire. Le récit démarre lentement, sur le ton de la comédie estudiantine, pour mieux amener le suspense et finir en tragédie. Pas besoin de vedettes dans ce film, où la voiture supplante les acteurs, au point de se faire exposer en pleine neige lors du Festival d'Avoriaz de 1984 (voulant l'ouvrir à cette occasion, j'en cassai même la poignée. Oui, c'était moi, mais il y a prescription, votre Honneur !). Le script ne fait pas de la voiture un simple réceptacle comme le sera plus tard la poupée Chucky, et comme le décrit le roman de Stephen King, mais un objet mystérieux, vampirique, animé d'une étincelle de vie, inquiétante, inexpliquée, car inexpliquable. (M29P.48).

THE CHRISTMAS BOX

RÉAL.: MARCUS COLE. TV. SCÉN.: GREG TAYLOR, D'APRÈS RICHARD PAUL EVANS. INT.: RICHARD THOMAS, ROBERT CURTIS-BROWN, M CHAEL ENSIGN, MAUREEN O'HARA, ANNETTE O'TOOLE, KELSEY MULROONEY. PROD.: ERICA FOX, HALLMARK. USA. 1995.

Suite à des tracas financiers, une famille emménage dans la demeure d'une mystérieuse veuve moyennant quelques menus services à lui rendre. Jusqu'ici seulement préoccupé par la réussite et ses affaires, le mari va découvrir, grâce à un ange apparu en rêve et la présence au grenier d'un coffret à musique rempli de vieilles lettres, le véritable sens de la vie et la signification du premier cadeau de Noël. Un conte philosophique et merveilleux imaginé par Richard Paul Evans, l'auteur du best-seller *Le Coffret de Noël*, paru en France dans la collection « J'Ai Lu ». D'après l'écrivain, il s'agit là d'une œuvre autobiographique, au point que le héros du film se nomme lui aussi Richard Evans, joué par l'acteur Richard Thomas.

A CHRISTMAS CAROL

1951. RÉAL.: BRIAN DESMOND HURST. SCÉN.: NOEL LANGLEY. INT.: GEORGE COLE, MICHAEL HORDEN, PATRICK MCNEE, HERMIONE BADDELEY, JACK WARNER, MILES MALLESON, ERNEST THESIGER. PROD.: NOEL LANGLEY, UNITED ARTISTS. GB.

L'une des adaptations les plus estimées du conte de Charles Dickens publié en 1843. Il met en scène Scrooge, un vieil avare hanté la veille de Noël par son associé, défunt et repenti dans l'autre monde. Celui-ci lui prédit la visite de trois esprits symbolisant le passé, le présent et l'avenir. Ainsi averti de ce que sera sa destinée s'il ne corrige pas ses défauts, Scrooge s'humanise, pratique la charité et devient l'exemple de sa ville. Si la tentation misérabiliste, démagogique, manichéenne, voire même lacrymale s'empara souvent des scénaristes, il ne faut pas dédaigner pour autant la sincérité de l'auteur d'*Oliver Twist* et de *David Copperfield*, défenseur du peuple et des prolétaires en plein règne de la bourgeoisie dans la société britannique du 19ème siècle, précurseur en cela de nos compatriotes naturalistes, Victor Hugo, et surtout Emile Zola. Il serait fastidieux de chroniquer à la file autant de versions différentes : en voici une liste, plus sélective qu'exhaustive. D'abord en Angleterre : **Scrooge** (de W.R. Booth, 1901), **Scrooge** (de Edwin Greenwood, 1912), **Scrooge** (de Leedham Bantock, 1913), **A Christmas Carol** (de Harold Shaw, 1914), **Scrooge** (de George Wynn, 1922), **Scrooge** (de W. Courtney Rowden, 1923), **Scrooge** (de Hugh Croise, 1928), **Scrooge** (de Henry Edwards, 1935), **Scrooge** (de Ronald Neame, 1970), **Blackadder's Christmas Carol** (de Richard Boden, 1988). Puis, aux USA : **A Christmas Carol** (Prod. Essanay, 1908), **A Christmas Carol** (de J. Searle Dawley, déjà l'auteur d'un **Frankenstein** en cette même année 1910), **Right to Be Happy** (Rupert Julian, 1916), **A Christmas Carol** (de Edwin L. Marin, produit par Mankiewicz, 1938), **A Christmas Carol** (de George Lowther, 1943), **A Christmas Carol** (de Arthur Pierson, avec Vincent Price en narrateur, 1949), **An American Christmas Carol** (Eric Till, 1979), **Gospel according to Scrooge** (de Mark S. Veghr, 1983), **A Christmas Carol** (Clive Donner, 1984), **Scrooged** (de Richard Donner, 1988), **The Muppet Christmas Carol** (Brian Henson, 1992), **Ebbie** (de George Kaczender, 1995), **A Christmas Carol** (de David Jones, 1999, à la vidéo **La Nuit des fantômes**), **Scrooge and Marley** (de Fred Holmes, 2001). Sans oublier **Dream of Old Scrooge** (produit par Cines, en Italie, 1910). Sans oublier notre timide apport français : **Christmas Carol** (réalisé pour la TV en 1984 par Pierre Boutron), et enfin, la féminisation du thème : **Ms. Scrooge**, de John Korty, devenu pour la vidéo **Le Noël de Ms. Scrooge**.

CHRISTMAS EVE

NOCH PERED ROZHDESTVOM. 1913. RÉAL. ET SCÉN.: LADISLAS STAREVITCH, D'APRÈS NIKOLAÏ GOGOL. INT.: IVAN MOZZHUKHIN, OLGA OBOLENSKAYA, LIDIYA TRIDENSKAYA, PAVEL KNORR, PETR LOPUKHIN. PROD.: KHANZHONKOV. URSS.

Adaptation soviétique du récit de Nikolaï Gogol, *Veillées à la ferme de Dikan'ka* (paru en France aux Éditions du Chêne et, plus tard, dans la collection de La Pléiade). Il s'agit d'un recueil de huit contes mettant en scène des villageois ukrainiens victimes, par ambition ou par faiblesse, du Diable et de divers sorciers. Ce titre d'un métrage déjà important pour l'époque (40 minutes) ne met en scène que quelques péripéties du roman, et vaut surtout pour l'étonnante composition de l'acteur Ivan Mozzhukhin en diable hirsute, au faciès de singe et aux dents de vampire. Gogol inspira une foule d'œuvres fantastiques au cinéma, dont **Le Masque du démon**, de Bava, **Le Manteau** d'Alberto Lattuada, et le **Vij** d'Erchov et Kropatchov, sur un script du réalisateur Alexandre Ptouchko.

CHRISTMAS EVERY DAY

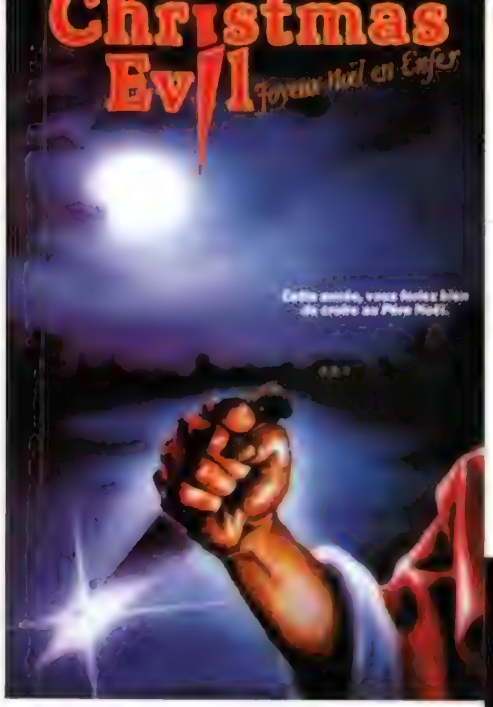
1996. RÉAL.: LARRY PEERCE. TV. SCÉN.: STEPHEN ALIX, NANCEY SILVERS. INT.: ERIK VON DETTEN, ROBERT HAYS, ROBERT CURTIS-BROWN, BESS ARMSTRONG, YVONNE ZIMA, ROBIN RIKER, TERRENCE P. CURRIER. PROD.: GARY GOODMAN, BARRY ROSEN, FAMILY CHANNEL/MTM ENTERPRISE. USA.

La trame reconnaissable d'**Un jour sans fin**, sauf que ce nouveau jour en question concerne le 25 décembre, et le héros un jeune homme (Erik Von Detten) accablé par diverses catastrophes en cette pourtant traditionnelle date festive. La nuit tombe, le malheureux n'a pas résolu ses problèmes. Il se réveille le lendemain et se retrouve à nouveau le 25 décembre. Les jours défilent, mais le calendrier marque le pas ! Prisonnier de cette boucle temporelle, il utilise le temps ainsi accordé à affronter ses difficultés, dont il vient finalement à bout pour qu'arrive enfin le 26 décembre. Un téléfilm sous forme de conte de Noël bien dans la mouvance du rêve américain : les obstacles s'envolent, les méchants s'assagissent, tandis que le héros trouve à la fois l'amour et la réussite. Si c'est pas beau, tout ça !

CHRISTMAS EVIL

OU **YOU BETTER WATCH OUT**, OU **TERROR IN TOYLAND**. VID.: **MEURTRE DANS UNE MAISON DE POUPÉES**. 1980. RÉAL. ET SCÉN.: LEWIS JACKSON. INT.: BRANDON MAGGART, DIANNE HULL, JEFFREY DE MUNN, SCOTT MCKAY, JOE JAMROG, PETER FRIEDMAN. PROD.: BURT KLEINER, PETER KAMERON. USA.

Christmas Evil exploite la mode du psycho-killer et nous fournit l'un des premiers exemples de Père Noël assassin à l'écran, dans la mesure où un traumatisme freudien le terrassa dès l'enfance à la



vision de sa mère fricotant avec un vigoureux Santa Claus (si y'a pas des femmes perverses, alors !). Plus tard, devenu fabricant de jouets, il arbore ce costume écarlate (et pour se faire repérer vite fait, c'est de première bourre…), afin de châtier à mort les vilains petits garçons de son entourage. Quatre ans plus tard, Charles E. Sellier reprendra l'idée pour son **Silent Night, Deadly Night**, premier volet d'une série poursuivie par Lee Harry, Monte Hellman, Brian Yuzna et Martin Kitrosser, avec ou sans Père Noël psychopathe. Les titres alternatifs de ce **Christmas Evil** correspondent à diverses sorties de durée plus ou moins variable, entre 90 et 100 minutes.

CHROMOSOME 3

THE BROOD. 1979. RÉAL. ET SCÉN.: DAVID CRONENBERG. INT.: OLIVER REED, HENRY BECKMAN, BOB SILVERMAN, SAMANTHA EGGAR, CINDY HINDS, ART HINDLE, FELIX SILLA, NICHOLAS CAMPBELL. PROD.: CLAUDE HEROUX, MUTUAL PRODUCTIONS/ELGIN INTERNATIONAL. DISTR.: AUDIFILM. CANADA.

Très tôt obsédé par la chair en mutation, David Cronenberg nous soumet un cas clinique d'une morbide fascination. Samantha Eggar extériorise ses pulsions agressives sous la forme d'accouchements successifs d'affreux mutants meurtriers qui prennent à leur compte son ressentiment pour ses ennemis. Bien que l'œuvre souffre de quelques longueurs, on reste confondu par la hardiesse de certaines séquences (l'héroïne léchant comme un animal son dernier-né encore sanglant, les cruelles attaques des monstres…). Une tendance d'ailleurs applicable à tout le cinéma des années 80 auprès duquel les prouesses virtualisantes de nos blockbusters d'aujourd'hui font bien pâle figure dans leurs maigres ardeurs consensuelles.

Chromosome 3 : les mutants meurtriers, matérialisation de la haine…

THE CHRONICLE

2001. RÉAL.: DAVID BARRETT, ADAM DAVIDSON, BRUCE SETH GREEN, PERRY LANG, KRISHNA RAO, JAY TOBIAS, ETC. SÉRIE TV. SCÉN.: JOSH APPELBAUM, SILVIO HORTA, PETER HULME, ETC. INT.: CHAD WILLET, JON POLITO, CURTIS ARMSTRONG, RENA SOFER, ELAINE HENDRIX, SHARON SACHS. PROD.: JAVIER GRILLO-MARXUACH, SCI-FI CHANNEL. USA.

Cette série méconnue compose sur le registre d'***Aux frontières du réel***, mais se donne l'alibi de l'humour barge pour mieux démarquer son modèle. Le journaliste Tucker Burns rejoint l'équipe d'un magazine à sensations, et tombe ainsi sur certaines affaires surnaturelles, a priori fantaisistes, mais en fait souvent bien réelles. Avec sa co-équipière Grace (autrefois enlevée par des extraterrestres) et son inséparable photographe, Wes, il va ainsi résoudre des cas incroyables de télékynésie, voyance, apparitions de fantômes et, bien sûr, croiser une quantité d'aliens plus pittoresques les uns que les autres. La faible audience décida cependant Sci-Fi Channel à interrompre la série au terme du 22ème épisode.

THE CHRONICLES OF BLOOM CENTER

OU **SPOOKS.** 1915. RÉAL.: MARSHALL NEILAN. INT.: ARCHIE MALLOTT, WILLIAM HUTCHINSON, RALPH MCCOMAS, JOHN LANCASTER, CECIL HOLLAND, IRENE WALLACE. PROD.: SELIG POLYSCOPE COMPANY. USA.

De faux spirites se livrent à de gentilles escroqueries auprès de clients crédules, avant que de véritables fantômes ne viennent interrompre leur lucrative activité. Au cours d'une carrière dissolue et mouvementée, Marshall Neilan prit le temps de s'intéresser au Fantastique, à l'occasion de titres comme **Chloe** (voir au numéro précédent), **Go and Get It, Black Waters**, et surtout l'arabisant **The Little Princess**, avec la célèbre Mary Pickford, dont il fut à la fois le partenaire, le cinéaste et, de tout temps, le protégé.

A CHRONICLE OF CORPSES

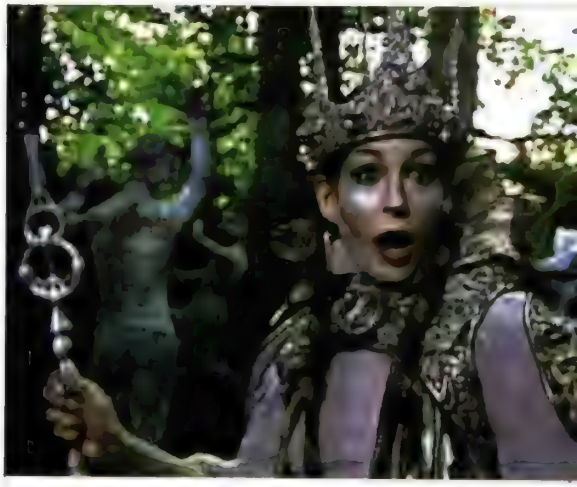
2000. RÉAL. ET SCÉN.: ANDREW REPASKY MCELHINNEY. INT.: RYAN FOLEY, OLIVER WYMAN, JERRY PERNA, GEORGE SPENCE, MARGOT WHITE, MARJ DUSAY, SALLY MERCER. PROD.: ANDREW REPASKY MCELHINNEY, ARM/CINEMA 25 PICTURES INC. USA.

A Chronicle of Corpses se déroule au début du 19ème siècle dans une riche plantation, quand un tueur inconnu massacre toute la famille des propriétaires suivant un rituel bien établi. Le script remonte alors aux causes du drame, laissant planer l'ambiguïté sur certaines forces occultes dans une critique acerbe de la bourgeoisie possédante. Rien d'étonnant de la part de ce cinéaste contestataire de 22 ans, connu pour ses courts-métrages underground, un premier long, **Magdalen**, et, plus tard, pour son adaptation du roman de Georges Bataille, *L'Histoire de l'œil*. Bataille, ce chantre de la nature et de la sensualité qui criait si fort au monde : « *Une conscience sans scandale est une conscience aliénée* » ! Bien parti, le provocateur McElhinney prépare sa version des *Fleurs du mal*, de Charles Baudelaire. Le mec qui cherche carrément les ennuis !

THE CHRONICLES OF NARNIA : THE LION, THE WITCH AND THE WARDROBE

1988. RÉAL.: MARILYN STONE. TV. SCÉN.: ALAN SEYMOUR, D'APRÈS LE LIVRE DE C.S. LEWIS. INT.: RICHARD DEMPSEY, JEFFREY PERRY, DAVID THWAITES, BARBARA KELLERMAN, SOPHIE COOK, TOM BAKER. PROD.: PAUL STONE, BBC/WONDERWORKS. GB.

Brillante transposition au petit écran du livre de l'Irlandais C.S. Lewis, *The Lion, the Witch and the Wardrobe*, paru en France au début des années cinquante sous le titre *Le Lion et la sorcière blanche* (Hachette). Quatre enfants découvrent au fond d'une armoire le passage vers un pays fabuleux peuplé de nains, de faunes, de géants, de licornes et de tout un tas d'animaux parlants. Hélas, dans ce pays appelé Narnia, l'hiver règne en permanence sans jamais un Noël, à cause des maléfices de la cruelle sorcière blanche, pétrifiant de sa baguette magique ceux qui s'opposent à son pouvoir. Une prophécie annonce pourtant qu'un jour quatre fils d'Adam, aidé par le lion Aslan, occuperont les quatres trônes du château de Ker Paravel et mettront fin aux agissements de la sorcière. Les



The Chronicles of Narnia. La sorcière blanche (Barbara Kellerman) en devient toute verte !

décors, les costumes et les trucages excellents dans ce téléfilm se donnant le temps (169 minutes) et les moyens d'honorer ce sujet tout à fait digne de nos *Harry Potter* ou autre *Seigneur des anneaux* d'aujourd'hui. Deux suites verront le jour, **Prince Caspian** et **The Silver Chair** (d'Alex Kirby), car l'œuvre de C.S. Lewis s'étend sur sept volumes à peu près d'égal intérêt.

THE CHRONICLES OF RIDDICK

2004. RÉAL.: ET SCÉN.: DAVID TWOHY. INT.: VIN DIESEL, COLM FEORE, JUDI DENCH, ELYSSA DAVALOS. PROD.: UNIVERSAL PICTURES. USA.

« *Mais comment faites-vous à Mad Movies pour voir les nouvautés avant les autres ?* », nous demandent souvent des lecteurs jaloux de nos privilèges ? Ne le répétez pas, c'est un truc d'enfer : on ne les voit pas non plus, mais nous débordons tous d'une grosse imagination. Témoin, ce titre tourné en ce moment à Vancouver, qui se veut la préquelle de **Pitch Black** signée par le même auteur (où Vin Diesel incarnait déjà Riddick, un fier guerrier nyctalope. Non, il ne s'agit pas d'une grossièreté, sauf dans la célèbre expression « *Si mère nyctalope, cyclope nique ta mère !* » autrefois proféré par l'auteur d'un certain *Les 101 monstres ringards*, dont le nom m'échappe pour l'instant). Bref, toujours situé dans le futur, le plot, ou plutôt le pitch (... le pitch black, donc !) relate une guerre interplanétaire de religion située au 26ème siècle, laquelle pourrait entraîner la fin de toute civilisation. Gageons que l'habile David Twohy saura tirer le maximum de ce récit prometteur, bien aidé par le charisme du puissant Vin Diesel (ou plutôt Van Diesel, comme nous l'apprend un Ecran « gas-oil » Fantastique toujours prompt à nous faire rire...).

LA CHRONIQUE DE GRIESHUUS

ZUR CHRONIK VON GRIESHUUS. 1925. RÉAL.: ARTHUR VON GERLACH. SCÉN.: THEA VON HARBOU. INT.: PAUL HARTMANN, LIL DAGOVER, GERTRUD WELCKER, ARTHUR KRAUSSNECK, RUDOLPH RITTNER. PROD.: UNION-UFA. ALLEMAGNE.

La romancière et scénariste Thea Von Harbou collabora avec les réalisateurs F.W. Murnau, Joe May, et surtout Fritz Lang, qu'elle épousa en 1924. Collaboratrice, elle le fut aussi avec le parti national socialiste, ce qui précipita la rupture du couple et la fuite rapide de Fritz Lang, Goebbels ayant pour projet d'en faire le cinéaste officiel du Troisième Reich. Elle adapte ici *Pour la chronique de Grieshuus*, de l'écrivain Theodor Storm, traitant d'une lutte fratricide et de meurtres dans une famille de l'aristocratie allemande. La tragédie naturaliste du texte original tourne au pur fantastique sous la plume de Von Harbou, avec l'irruption du spectre d'une femme assassinée et la présence de morts-vivants dans les landes bordant le château familial.

La Chronique de Grieshuus. La tragédie naturaliste dans toute son ampleur !

CHRONIQUES MARTIENNES

1974. RÉAL.: RENÉE KAMMERSCHEIT. TV. SCÉN.: LOUIS PAUWELLS, D'APRÈS RAY BRADBURY. INT.: GUY SHELLEY, JEAN-JOSÉ FLEURY, JEAN-CLAUDE AMYL, VIRGINIE BILLETDOUX, OLIVIER SYDNEY. PROD.: FR3. FRANCE.

Renée Kammerscheit s'inspire d'une pièce de Louis Pauwells, elle-même tirée des récits de Ray Bradbury (voir au titre suivant) pour ce téléfilm produit par la troisième chaîne et diffusée le 13 décembre 1974. À bord d'un bateau sur un fleuve martien (à l'époque, on croyait encore à l'existence de canaux sur Mars...), la famille Wilder se remémore la conquête de cette planète

Chroniques martiennes (1974). Mars revu façon FR3.

survenue entre 2003 et 2026. Un mode de narration bien utile pour éviter les effets spéciaux compliqués et les décors par trop dispendieux. Notons toutefois les costumes, très inspirés de l'antique mode égyptienne.

CHRONIQUES MARTIENNES

MARTIAN CHRONICLES. 1979. RÉAL.: MICHAEL ANDERSON. TV. SCÉN.: RICHARD MATHESON, D'APRÈS RAY BRADBURY. INT.: ROCK HUDSON, DARREN MCGAVIN, FRITZ WEAVER, MARIA SCHELL, GAYLE HUNNICUTT, RODDY MCDOWALL, ROBERT BEATTY. PROD.: ANDREW DONNALY, MILTON SUBOTSKY, FRIES ENTERPRISES/STONEHENGE PRODUCTIONS. DISTR.: LMD/FILMS OCEANIC. USA.

Plusieurs expéditions sur Mars aboutissent à la découverte d'une civilisation disparue. Pendant ce temps, la Terre explose et les survivants envisagent

de perpétuer l'espèce sur la planète rouge, détruisant leurs vaisseaux pour s'interdire tout projet de nouveau voyage. Richard Matheson adapte quelques-unes des vingt-six nouvelles constituant *Les Chroniques martiennes* parues entre 1946 et 1950 (la première dans le magazine *Planet Stories*). Mais cette mini-série américaine de 330 minutes se vit réduite des trois-quarts lors de sa distribution chez nous en salles, rendant perplexes les néophytes, et furieux les spécialistes, fans de l'auteur de *Fahrenheit 451*, *La Foire des ténèbres*, *L'Homme tatoué*, *Le Météore de la nuit* et de bien d'autres romans à succès, inspirateurs d'autant de films.

CHUCKY, LA POUPÉE DE SANG

CHILD'S PLAY 2. 1990. RÉAL.: JOHN LAFIA. SCÉN.: DON MANCINI. INT.: ALEX VINCENT, GERRIT GRAHAM, JENNY

Chucky 2. Poupée de cire, poupée de sang.

AGUTTER, GRACE ZABRISKIE, BETH GRANT, PETER HASKELL. PROD.: DAVID KIRSCHNER , UNIVERSAL. DISTR.: UIP. USA.

Suite, ou plutôt répétition laborieuse du **Jeu d'enfant** (**Child's Play**) de Tom Holland. La Poupée Chucky, rafistolée après ses déboires dans le premier épisode, retombe entre les mains du même Andy (adopté depuis par une famille d'accueil), pour tenter de transférer à nouveau son esprit dans le cerveau du jeune garçon. Aucune surprise par rapport au premier volet, qui s'achevait d'une manière sensiblement comparable. Exceptés deux gags macabres originaux : la victime projetée sur la photocopieuse qui reproduit en série les expressions d'horreur de son visage, et l'ouvrier de l'usine de jouets recevant sur la chaîne de montage, et en pleine orbite, les deux yeux prévus pour une poupée de celluloïd. Sinon, vous pouvez circuler, y'a rien à voir...

CHUNKY MONKEY

2000. RÉAL. ET SCÉN.: GREG CRUTTWELL. INT.: DAVID THRELFAUL, DAVID SCHOFIELD, NICOLA STAPLETON, ALISON STEADMAN, COLIN MCFARLANE. PROD.: PHIL HUNT PRODUCTIONS. GB.

Comédie non-sensique anglaise au script à peu près irracontable. On y croise des prêcheurs skinheads, une star du X, un mélomane assassin, une imitatrice de Julie Andrews, et surtout un Christ réincarné dans le corps d'un jeune Black faiseur de miracles. Mêlant l'humour, la satire, l'érotisme et l'art abstrait, l'acteur Greg Crutwell signe pour sa première réalisation un pamphlet provocateur tout à fait digne de ses compatriotes maîtres de l'absurde, Spike Milligan, Benny Hill, Rowan Atkinson, ou le groupe des Monty Python. Projeté en avant-première mondiale au 19ème Festival de Bruxelles, en mars 2001.

EL CHUPACABRA

2003. RÉAL.: BRENNON JONES, PAUL WYNNE. INT.: ERIC ALEGRIA, ANTHONY "TREACH" CRISS, LAYTON MATTHEWS, ELINA MADISON, GIGI ERNETA. PROD. : SCOTT PFEIFFER, PAUL WYNNE, TANYA YORK, URBAN GIRL PRODUCTIONS. USA.

Fantaisie méchante sur le thème du Chupacabra issu des légendes latino-américaines. La bête en question ressemble suivant les versions à un Predator, un Alien, ou un X-Tro, ou bien à un loup-garou, mais, dans tous les cas de figure, elle a faim et elle attaque le pauvre monde. Par bonheur, face à elle se dresse un fier guerrier, Anthony « Treach » Criss, leader d'un groupe de rap dans le civil. Ça, évidemment, s'il lui chante du rap à la figure, on comprend que la malheureuse bestiole détale à toutes jambes sans demander son reste : cela devient une simple question de survie. Pour les amateurs, ne ratez pas le trop rigolo **Guns of El Chupacabra** de ce fou de Donald G. Jackson.

CHUT !

2002. RÉAL. ET SCÉN.: PHILIPPE SETBON. INT.: MATTHIEU ROZÉ, OLIVIER MARCHAL, FRANÇOIS MOREL, VALÉRIE STROH, SOPHIE GUILLEMIN. PROD.: LAURENT THIRY, MAGNIFICAT FILMS. FRANCE.

D'abord titré **De quoi t'as peur Fred ?** ce **Chut !** au huis-clos inquiétant décrit l'enfer d'un couple au lendemain de leur installation dans un nouvel appartement. La femme ressent la présence d'un hôte indésirable dissimulé dans les coins. Malgré la preuve tangible d'une agression brutale, le mari s'en remet à son voisin psychiatre pour traiter les pseudos hallucinations de son épouse. Scénariste des curieux **Lune de miel**, **Coup de jeune**, **L'Ami étranger**, et réalisateur de **Mister Frost**, Philippe Setbon aime à nous plonger dans un épais suspense où se débattent volontiers ses personnages en proie à la folie. Vu en avant-première mondiale au Festival 2003 de Bruxelles.

LA CHUTE D'UN CORPS

1973. RÉAL. ET SCÉN.: MICHEL POLAC. INT.: FERNANDO REY, DANIEL CECCALDI, JEAN M. FOLON, MARTHE KELLER, TANIA BALOCHOVA, JACQUES STERNBERG, DOMINIQUE GUEZENNEC. PROD.: A. DE BOIROUVRAY. DISTR.: ALBINA. FRANCE.

Troisième essai au grand écran de Michel Polac, dont le transgressif ***Droit de réponse*** à la télévision nous manque encore pas mal de nos jours (*). Fernando Rey dirige des psychothérapies de groupe et se prétend grand mage, tout en maintenant sous sa coupe ses adeptes, tel le gourou d'une secte tentaculaire. Les ennuis commencent pour sa voisine (Marthe Keller) avec la « chute d'un corps », celui d'une demoiselle tombée du balcon du mage sur sa propre terrasse. D'une facture purement amatrice, cette œuvre curieuse tournée en 16 mm, et gonflée en 35 lors de sa distribution en salles, s'intéresse surtout à l'étude psychologique des personnages en rappelant au passage quelques obsessions tétanisantes du cinéma expérimental.

(*) D'abord programmé le samedi à 20h40, il passa bien vite à 21h40, après la série ***Dallas***, puis à 22 h40, puis aux oubliettes La transgression télévisuelle, y'a des heures pour ça !

LA CHUTE DE LA MAISON USHER

1928. RÉAL. ET SCÉN.: : JEAN EPSTEIN, D'APRÈS EDGAR ALLAN POE. INT.: JEAN DEBUCOURT, CHARLES LAMY, PIERRE HOT, PIERRE KÉFER, ABEL GANCE, FOURNEY-GOFFARD, LUC DARTAGNAN. PROD.: LES FILMS JEAN EPSTEIN. FRANCE.

Cette version muette mêle en fait plusieurs contes d'Edgar Poe car, malgré son titre, l'amateur reconnaîtra au passage des séquences empruntées au *Portrait ovale* ou encore à *Beatrix*. Roderick Usher peint avec passion le visage de son épouse qui se meurt d'anémie mélancolique. Et plus la santé de la jeune femme décline, plus son portrait resplendit. À son décès, il la fait porter dans la crypte mais n'ose pas clouer son cercueil. Lors d'une éprouvante nuit d'orage, Madeline Usher sort de sa tombe. Jean Epstein, assisté ici de Luis Buñuel, invente des cadrages originaux, restitue le climat morbide des contes et s'inspire quelque part de l'expressionnisme allemand, notamment dans sa façon de balayer des décors torturés à souhait.

La Chute de la maison Usher (1928). Un thème récurrent chez Edgar Poe : l'enterrement prématuré.

Chromosome 3

RÉSUMÉ :
Nola Carveth (Samantha Eggar) est soignée pour problèmes psychologiques graves dans la clinique Somafree du Docteur Hal Raglan (Oliver Reed). Ce dernier utilise une thérapie révolutionnaire de son invention appelée Psychoplasmics et qui consiste à pousser ses patients à exprimer leur colère intérieure sous formes de manifestations physiques (pustules, bosses et autres dérèglements beaucoup plus graves du corps). Le mari de Nola, Frank Carveth (Art Hindle) refuse d'amener leur fille Candice (Cindy Hinds) voir sa mère chaque semaine car il s'est aperçu que celle-ci avait été battue. Le traitement de Nola nécessitant une coupure complète du monde extérieur, Frank est dans l'impossibilité d'en discuter avec elle, celle-ci étant entièrement sous l'autorité de Raglan, qu'il envisage du coup d'attaquer en justice. Candice va malheureusement vivre un épisode éminemment traumatique, en assistant au sauvage assassinat de sa grand-mère par une créature des plus étranges. Malgré les protestations de Frank et du père de Nola, Raglan refusera de les laisser voir celle-ci et poursuivra ses expériences psychosomatiques sur elle seule pour arriver à la plus surprenante et pessimiste des conclusions.

CHROMOSOME 3 est une pièce primordiale dans l'œuvre de David Cronenberg, à la fois totalement différent du reste de son travail et paradoxalement un concentré de ses thématiques et obsessions. Retour sur un « petit » film essentiel.

Il s'agit d'un drame familial dont la partie fantastique n'est qu'un élément constitutif du tout. Ce qui fait l'intensité de cette œuvre est que Cronenberg lui-même vivait une situation similaire à celle qui forme la trame du film (un père tentant d'arracher sa fille à l'influence de sa mère, embringuée dans une « communauté » à visée psychanalytique) et que, par conséquent, son écriture et sa réalisation lui permirent de défouler sa rage et ses frustrations, fonctionnant ainsi comme une véritable catharsis. Non content d'y expier sa colère, Cronenberg y développa ce qui deviendra son thème de prédilection : la fusion et l'indissociabilité du corps et de l'esprit. Ainsi, il ne faut pas regarder **Chromosome 3** comme une œuvre traditionnelle mais bel et bien comme un pur film d'idées et de concepts, illustrés par le biais du médium cinéma. Voilà donc une œuvre fort singulière, à la fois difficile à appréhender pas les amateurs de fantastique pur, mais également par le grand public habitué aux drames « classiques ».

SENS CACHÉ

La mise en scène de Cronenberg est entièrement au service de son histoire et des thèmes qu'elle véhicule, au même titre que les personnages, la photographie, la musique ou les décors. Le relatif classicisme des scènes quotidiennes contraste fortement avec le traitement sec et traumatisant des scènes de meurtres, qui en prennent d'autant plus de relief. Il s'agit d'ailleurs du film où Cronenberg s'est, de son propre aveu et, encore une fois, à des fins cathartiques, laissé aller à un traitement plus direct et âpre de la violence, notamment en insistant sur la fureur destructrice des « monstres », soulignant ainsi la profondeur de la rage de Nola. À noter que l'utilisation du gore qui avait fait sa réputation jusque-là est beaucoup moins outrancière que dans ses œuvres précédentes, et qu'il fait naître l'horreur à l'aide du montage et d'une violence plus psychologique que graphique. Cette même violence sera à nouveau mise en valeur par le score profondément angoissant d'Howard Shore, qui installe une ambiance glaçante certes assez désagréable mais ô combien profitable au film. De même, le travail sur la photographie et les décors, axé autour de dominantes jaunes, marrons et rouges, a une importance absolument capitale dans le développement des concepts mis en place, de par leur symbolique et l'aspect crépusculaire qu'ils donnent au film.
Cronenberg se révèlera être aussi un excellent directeur d'acteurs et c'est en grande partie grâce aux performances très intenses d'Oliver Reed et de Samantha Eggar que le film est aussi efficace et marquant. Les dialogues ont une part prépondérante dans le sentiment de malaise dégagé par le film, en ce sens qu'ils expriment de façon simple et limpide des idées et des concepts originaux et tordus, comme en témoigne le monologue d'une des victimes du Docteur Raglan. Au cours de celui-ci, il explique que le Docteur a encouragé son propre corps à se révolter contre lui-même, générant ainsi un cancer. Il est donc nécessaire de prêter une attention toute particulière au double sens des dialogues et des noms (L'institut SomaFree, littéralement « libérer le corps ») qui délivrent souvent des informations capitales malgré leur apparence somme toute banale.

LA RAGE AU VENTRE

Si les personnages peuvent paraître schématiques et peu fouillés psychologiquement, c'est que leur fonction est de représenter et véhiculer des concepts et non d'être des personnes à part entière. Le Docteur Raglan est donc clairement l'archétype du médecin imbu de lui-même, considérant ses patients comme

des cobayes pour ses expériences qui lui permettront d'arriver à la gloire et non comme des personnes à soigner. Il est d'ailleurs très symptomatique qu'il n'ait avec eux que des rapports de domination et que ces derniers soient tous en admiration devant lui, pour ne pas dire totalement dépendants de son bon vouloir. Il est intéressant de noter à quel point il souhaite arriver à des résultats radicaux au détriment de la santé de ses clients, en les exhortant constamment à aller jusqu'au bout de leur expérience, à laisser parler leur rage, à tel point qu'il paraît encore plus fasciné qu'eux par les résultats de sa thérapie.
Nola est de façon logique sa patiente favorite et lorsqu'il s'apercevra qu'elle réagit au-delà de tout espoir à sa thérapie, et malgré le danger évident que représentent ses « enfants », il ne fera rien pour arrêter l'expérience tentant au contraire de maîtriser l'ingérable venant du subconscient détraqué de sa préférée. Nola est ainsi un personnage totalement fascinant à travers lequel Cronenberg va développer ce qui est l'une des plus belles métaphores visuelles de toute son œuvre, qui induit des questionnements assez vertigineux et s'avère être une remarquable illustration des théories freudiennes. Nola enfante littéralement sa rage à travers ces êtres difformes, véritables aberrations de la nature (absence de nombril), qui comptent parmi les créatures fantastiques les plus dérangeantes du cinéma de par leur nature et leur fonction. Ainsi, comme tant d'autres héros de Cronenberg, Nola résout ses problèmes en (pro)créant une nouvelle chair qui lui servira d'instrument afin d'apaiser sa rage. Ses « enfants » difformes sont ainsi son bras de la vengeance qui, par les meurtres qu'ils commettent, soulagent son inconscient comme elle n'aurait jamais osé le faire, allant même jusqu'à s'en prendre à sa vraie fille biologique.

AMOUR/HAINE

À l'image de sa mère, Candice est une enfant malheureuse, mais on ne saura jamais si les blessures qui décident son père à réagir proviennent de son inconscient ou si elles ont été causées par sa génitrice ou les créatures de celle-ci. Ce qui est certain, c'est qu'elle est le personnage central du récit, le point de vue du film, et qu'à ce titre il est bien logique que ce dernier prenne souvent l'aspect d'un conte horrifique dans la plus pure tradition (dont Nola serait l'entité maléfique). Les derniers plans du film sont très éloquents sur le fait qu'elle perpétuera la « maladie » de sa mère, offrant ainsi une tonalité encore plus crépusculaire et sinistre à un film qui l'était déjà beaucoup. Heureusement, le père, qui se pose en référent du spectateur et alter ego de Cronenberg, est le seul personnage un tant soit peu positif du film (avec la maîtresse, mais elle ne fera pas long feu !), qui pourra permettre aux spectateurs trop dépressifs de ne pas sombrer dans la mélancolie la plus totale. Voici donc une œuvre qui laisse généralement une impression très forte à ceux qui savent l'aborder pour ce qu'elle est vraiment, et tire cette capacité de la maîtrise des nombreux et complexes éléments que manipule brillamment David Cronenberg. Le film aborde des sujets universels qui touchent à nos peurs profondes à la fois conscientes et inconscientes, ce qui provoque une large gamme de réactions tranchées chez les spectateurs, allant de la fascination au rejet pur et simple, en passant par le dégoût. Il existe de très nombreuses corrélations et correspondances entre **Chromosome 3** et le reste de la filmographie de Cronenberg, dont l'entière connaissance et la compréhension permettent de mieux appréhender le sens de chacune d'elles. David Cronenberg apparaît donc comme l'un des cinéastes les plus originaux du 7ème art mais également comme un réalisateur d'une intelligence, d'une intégrité et d'une cohérence extrêmement rares.

Stefan ROUSSEAU

PS : Pour tous les lecteurs qui souhaiteraient approfondir les divers points abordés dans cet article, je vous invite à vous rendre sur mon site www.cinetudes.com, sur lequel sera mis en ligne un texte d'étude complet, et organisé un débat sur **Chromosome 3** à l'occasion de l'ouverture du site.

THE BROOD. CANADA. 1979. RÉAL ET SCÉN.: DAVID CRONENBERG. DIR. PHOT.: MARK IRWIN. MUS.: HOWARD SHORE. PROD.: CLAUDE HÉROUX POUR CFDC, ELGIN INTERNATIONAL FILMS ET MUTUAL PRODUCTIONS. INT.: OLIVER REED, SAMANTHA EGGAR, ART HINDLE, HENRY BECKMAN, NUALA FITZGERALD, CINDY HINDS, SUSAN HOGAN... DUR.: 1H32. SORTIE FRANCE LE 10 OCTOBRE 1979.

Sur ces deux pages, de gauche à droite : Frank Carveth (Art Hindle) se penche sur le corps d'une des institutrices de sa fille, retrouvée sauvagement assassinée sans véritable explication.

Mentalement déséquilibrée, Nola Carveth (Samantha Eggar) donne naissance à un embryon des plus monstrueux, le fruit des expériences peu catholiques de l'excentrique Dr. Raglan.

Candice Carveth (Cindy Hinds), la jeune fille de Frank et Nola est attaquée par les démons intérieurs de sa mère, qui se matérialisent sous la forme d'abominables enfants dégénérés.

MAD MOVIES PETITES ANNONCES

MAD MOVIES, PETITES ANNONCES. 6 RUE RODIER, 75009 PARIS. TÉL. : 01 44 635 635. FAX : 01 44 635 634

■ Vds ou échange contre bandes dessinées : affiches, photos d'exploitation, livres, revues... sur le cinéma, + de 2000 références. Liste contre 2 timbres. Hibert Christian, 28 rue Abbal, 31390 Carbonne. chibert@hotmail.com

■ Cherche en DVD les courts-métrages d'animation et le film **Institut Benjamenta** des frères Quay. Écrire à Guilaine Patrick, Bt 6 n°753, av Lorinettes, 77120 Coulommiers. Tél. : 01 64 65 09 52 ou 06 12 33 09 75.

■ Vends/échange K7 originales : polars, séries B, films d'horreur/SF/Peplum, etc. Vends anciens numéros de Ciné Zine Zone rares à 25 euros le numéro, frais de port compris. Liste importante contre deux timbres à Olivier Galanti, 60 rue Tronchet, 69006 Lyon.

LE TITRE MYSTÉRIEUX

EXCLU MAD MOVIES !!! En fouillant dans nos archives, on a retrouvé une photo complètement oubliée d'un essai de maquillage pour ***L'Enfant sauvage*** *de François Truffaut. Et oui, vous ne le saviez peut-être pas mais Truffaut était fan de séries Z horrifiques. Son dernier projet était d'ailleurs un remake de 2000 Maniacs avec Jean-Pierre Léaud et Catherine Deneuve en cannibales dégénérés ! Étonnant, non ?*

Les cinq premiers à trouver le titre du film d'où provient cette photo recevront gratuitement le prochain numéro de Mad Movies.

Dans le n°164, il fallait reconnaître **The Alligator People** (1959) de Roy Del Ruth. Bravo à Ludovic Lecomte, qui a droit à tout notre respect puisqu'il est le seul et unique gagnant du numéro précédent. Ludo, t'es trop fort !

■ Collectionneur recherche figurines Mc Farlane Movie Maniacs (toutes séries) Tortured Souls Serie 1, figurines Hellraiser (Neca) série 2 ainsi que DVD **Cannibal Holocaust** édition collector 2 DVD *(toi, je suis sûr que tu es un gros fan de Julien Sévéon...)*. Faire offre à Salin Sébastien, 61 rue Fr. Rabelais 45200 Amilly.

■ Vends fiches et photos sur papier glacé de Shannen Doherty, Brad Pitt, Tom Cruise, ***Dynastie*** (articles en français), ***Les Feux de l'amour*** (résumé des épisodes de 1973 à 2004, biographie et photos des acteurs), La Petite maison dans la prairie *(la série télé préférée de Bustillo !)*. Merci de joindre un timbre pour la réponse. Anthony Brénaud, 361 rue des caves-Bagneux, 79290 Argenton-l'Église. Tél. : 05 49 67 76 43.

■ Vends DVD et autoradio Pionner chargeur 6 CD avec 6 enceintes et nombreux magazines. Liste contre un timbre à Sébastien Tigoulet, 32 route de Lagny, 77410 Villevaudé.

■ Collectionneur propose nombreux DVD de films rares érotiques et bis (l'intégrale Fenech, Brass, Deodato, D'Amato, Russ Meyer, Jess Franco, **Ilsa, Black Emanuelle**, X du monde entier 1970-1990, gore Japon/HK/Uncut Movies) à partir de 10 euros. Liste au 01 60 16 49 18 (Joël). Monsieur Ridard Joël *(oui ça va, on le saura hein...)*, 23 avenue de l'éperon, 91700 Sainte-Geneviève-des-Bois.

■ Je suis à la recherche des jaquettes suivantes : **Bloody Murder**, **Cannibal Campout**, **C.H.U.D 2**, **Firestarter 2**, **Kolobos**, **Lovers Road**, **Lune de sang**, **Le Placard de l'angoisse**, **Rats**, **Shredder**, **Slash**, **The Stuff** et **Zoltan, le chien sanglant de Dracula**. Pour contact, tél. au 06 26 17 67 43 ou à l'adresse suivante *(téléphoner à l'adresse suivante ???)* : Cassic Chris, 5 rue des Frontons, Appt. 37, 95800 Cergy-Saint-Christophe.

■ Propose Star Ciné Cosmos, Ciné Zine Zone, Monster Bis, Mad Movies rares, Fangoria, magazines sur les vampires, le gore, la Hammer, affiches, dossiers de presses, comics, vidéos, liste de 23 pages. Mr Guillaume Trivin, 1 place Paul Eluard, 38520 Le Versoud.

■ Recherche en VHS (même en copie de copie) la trilogie **Ilsa**. Suis prêt à mettre le prix. *(alors, puisque tu es prêt à mettre le prix, d'abord, tu vas aller t'acheter un lecteur DVD, et ensuite, tu vas voir dans la colonne de gauche juste à côté et tu t'arranges avec le p'tit père Joël...)*. Tél. : 06 71 84 14 30.

■ Urgent, recherche DVD zone 2 **Lord of the Strings**, ainsi que la B.O. de **La Communauté de l'anneau**. Stéphane Suc, La Roche, BP 20, 43210 Bas-en-Basset.

■ Vends DVD Z1/Z2, 10 et 15 euros pièce, 400 affiches ciné de 1969 à 1995, lot ou détail ; jeux photos, revues : Première, Starfix, Mad Movies, EF, CinéNews, Impact, Studio, Clap Mag, DVD Vision, comics. Liste contre 4 timbres à Patrick Deshayes, 6 rue de la Pochette, 93000 Bobigny. Tél. : 06 68 37 00 68.

■ Vends nombreux films fantastiques et de SF, 7 euros la cassette. Liste contre une enveloppe timbrée. Vends également anciens numéros de Mad Movies, EF, Studio, Vidéo 7, Les Années Laser, 3 euros l'exemplaire. Sylvain Plouchard, 4 allée du Jura, 91800 Brunoy. Tél. : 01 60 46 31 72.

■ Salut, je recherche des mecs ou des filles qui aiment le cinoche tout comme moi pour discuter par lettres *(Steve, les lettre parlantes n'existent pas encore, tu sais...)*. J'ai 22 ans et j'habite à Nantes. Merci. Steven Huiban, 5 place de la Duchesse Anne, 44000 Nantes.

■ Vends DVD VF (**Spiders**, **Ripper**, **Parasite**, **In the Woods**, **Shadowchaser 3** et **4**, **La Nuit d'Halloween**, **Killer Fish**, **Nick Fury...**), VHS (**La Mort au large**, **Demon House 2**), nombreuses affiches, figurine **La Mouche**, liste contre un timbre. Recherche DVD : **Shark Hunter**, **Jurassic Shark**, **Megalodon**, **Creepies**, **Leeches**, **Scarecrow**, **Sécurité maximum** en VF. William Morel, Le Village, 01400 Chanoz-Chatenay *(Willy, tu serais pas le clône de Damien Granger par hasard ?)*.

■ Vends en VHS trois films avec Dean Martin : **L'Inconnu de Las Vegas** (VO), **Matt Helm agent très spécial** (VF), **Bien joué Matt Helm** (VF), deux film avec Yves Montand : **Le Cercle rouge**, **I comme Icare**. Jean-Louis Zaccariotto, 20 rue Benquez, 65000 Tarbes.

■ Collectionneur vends nombreux DVD horreur, SF, giallo, CD musique de films, bouquins, revues, anciens numéros de Mad Movies, dont certains épuisés. Envoyer un timbre pour liste à Fabrice Lambot, 1559 avenue de la Libération, 60150 Longueil-Annel.

■ Recherche **La Forteresse noire** en VHS en excellent état. Firoud Dib, Cité Marcel Cachin (R-41), 93230 Romainville. Tél. : 01 41 71 07 29 ou firouddib@yahoo.fr

■ Vends nombreux numéros de Starfix, l'EF (années 1992/2002) et la revue du cinéma Image et son (années 1980-1982). Liste sur demande à Phillipe Pège, 6 avenue Pasteur, 63400 Chamalières.

■ Vends revues (Starfix, Studio, etc.) et jeu de photos d'exploitation. Recherche EF récents et jeu de photo d'exploitation. Monsieur Lenoble David, 39 rue de la Vendée, 31100 Toulouse.

LES HORS-SÉRIES MAD MOVIES

Pour commander : découpez (ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le, avec votre règlement, à l'adresse suivante : **D.I.P., MAD MOVIES** HORS SÉRIE
18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris cedex 19

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

CP _____ Ville _____

Pays _____

Total : _____ €

Règlement joint par chèque à l'ordre de CPF - Mad Movies

Oui, je commande

_____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE N°1 JOHN CARPENTER**

Prix unitaire pour l'Europe : 7 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 9 € (frais de port compris)*

_____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE N°2 PETER JACKSON**

Prix unitaire pour l'Europe : 8 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 10 € (frais de port compris)*

_____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE CINÉMAS D'ASIE**

Prix unitaire pour l'Europe : 9,50 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 11,50 € (frais de port compris)*

* Offre valable dans la limite des stocks disponibles.

L'AVENTURE S'ACHÈVE EN DVD

LE 17 JUIN

DVD 2 DISQUES
avec plus de 2 heures de suppléments
(également disponible en VHS)

LA TRILOGIE
en Édition Prestige
maintenant disponible
en coffret DVD et VHS

LE SEIGNEUR DES ANNEAUX
LE RETOUR DU ROI™

METROPOLITAN FILM & VIDEO
NEW LINE CINEMA
TF1 VIDEO
MCM LA CHAINE MUSICALE
AOL
NRJ HIT MUSIC only !*

Pour en savoir plus sur la Trilogie : www.leseigneurdesanneaux.com

MMIII New Line Productions, Inc. © MMIV New Line Home Entertainment, Inc. Le Seigneur des Anneaux, Le Retour du Roi, les personnages, événements, objets et lieux y afférents sont des marques déposées de The Saul Zaentz Company d/b/a Tolkien Enterprises sous licence accordée à New Line Productions, Inc. Tous droits réservés. © propriété graphique 2004 METROPOLITAN FILMEXPORT. ©2003 Oscar® and Academy Award® are the registered trademarks and service marks of the Academy of Motion Pictures Arts and Sciences. All Rights Reserved.

"KITANO FAIT AU FILM DE SABRE CE QUE SERGIO LEONE FIT AU WESTERN"
LIBÉRATION

FESTIVAL DE VENISE 2003
LION D'ARGENT
MEILLEUR REALISATEUR

Un film de
Takeshi Kitano

ZATOICHI

座頭市

+ SON 5.1 DD ET dts
+ LEÇON DE CINÉMA PAR KITANO (40MN)
+ INTERVIEW DE KITANO (27MN)
+ MAKING OF INTERACTIF (93MN)
INTERVIEWS EQUIPE DE TOURNAGE
- COMBATS D'EPÉE - TAP DANCING (CLAQUETTES)
+ "UN AUTRE ZATOICHI"... PAR KITANO
+ GALERIE PHOTOS

EN VENTE EN DVD ET DVD COLLECTOR

ÉGALEMENT DISPONIBLES LES FILMS DE LA SAGA D'ORIGINE

MCM LA CHAINE MUSICALE
MAD MOVIES
20 minutes
OUI 102.3 FM

POUR TOUT SAVOIR : WWW.WILDSIDEPROJECT.COM